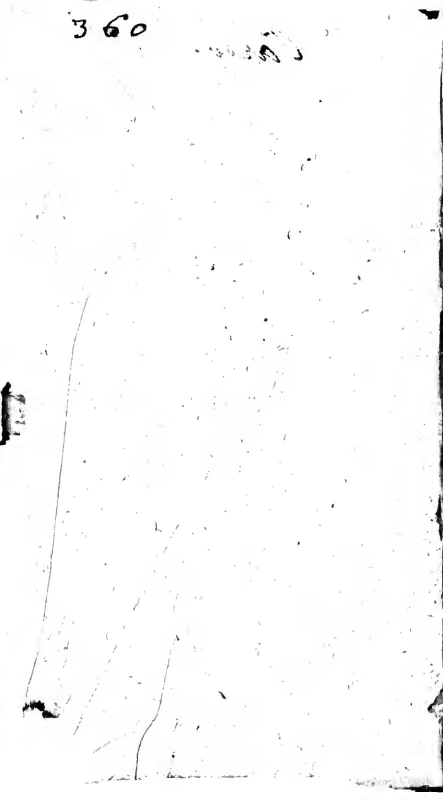


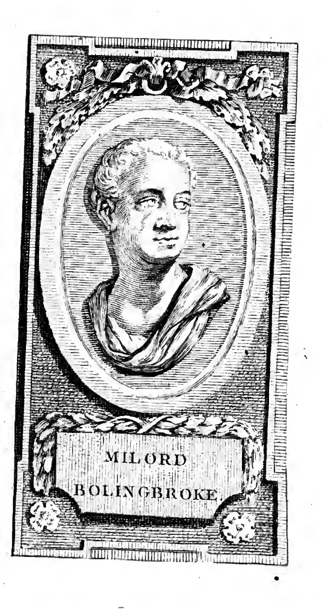

Pardo's


360



PENSÉES
DE MILORD
BOLINGBROKE.




MILORD
BOLINGBROKE

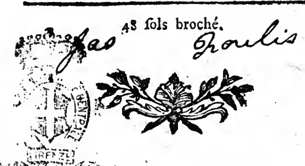
PENSÉES
DE MILORD
BOLINGBROKE,

Sur différents Sujets d'Histoire, de Philosophie, de Morale, &c.

Scribendi rectè, est & principium & fons.
HORAT. Art. Poët.

---

48 sols broché.



AMSTERDAM;

Et se trouve A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quai des Augustins; à l'Immortalité.

M. DCC. LXXI.

AVERTISSEMENT.

Je publie les *Pensées* d'un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits. Je ne m'arrêterai point à en faire l'éloge, persuadé que le nom seul de *Bolingbroke* suffit pour leur procurer un accueil favorable auprès du Public. Je me suis attaché à celles qui m'ont paru les plus neuves & les plus intéressantes; j'aurois pu en augmenter le nombre, si je n'avois craint de choquer les sentimens reçus. Cet Ouvrage pourra apprendre à bien des gens à penser, & je puis assurer qu'il ne contient rien qui ne tende à inspirer la vertu, & dont on ne puisse profiter, pour peu qu'on veuille faire usage de sa rai-

fon. Après avoir rendu compte de mon Ouvrage, il ne me refte qu'à dire un mot de l'Auteur qui m'en a fourni les matériaux.

L'extraction de *Henri Saint John*, Lord Vicomte de *Bolingbroke*, réunit tous les avantages qui caractérifent une naiffance illuftre. L'origine de fa maifon a pour époque celle de la Monarchie. On lit dans les Archives d'une Abbaye fondée par Guillaume le Conquérant fur le champ de bataille, où *Hérold*, fon Compétiteur à la Couronne, fut défait & tué, que Guillaume *Saint John* étoit un des principaux Officiers de l'armée victorieufe. On voit par d'autres titres auffi anciens, que la Maifon de *Ports* poffédoit avant la conquête la Seigneurie de *Bafing*, dans le Comté de *Hamps*; elle prit depuis le nom & les armes de *Saint*

John par un mariage avec l'Héritiere.

A l'égard des alliances, il en est peu de plus éclatantes que celles des *Saint John* avec la famille d'Henry VII. Ce Prince & tous ses successeurs ont tiré de sa mere Marguerite de *Beaufort*, Fille de Jaen de *Sommerset*, de la maison de *Lancastre*, leur droit à la Couronne. Cette Princesse étoit fille en secondes nôces d'une autre Marguerite, qui de son premier mariage eut deux fils, dont sont issus tous les *Saint John* de *Bletsho* & de *Tregoze*. *Olivier Saint Jonh de Tregoze*, issu du second fils de Lady Marguerite, fut en 1616 député d'Irlande, & ensuite créé Vicomte de *Grandison*. Le Lord *Saint Jonh* de *Bletsho*, fils du Comte de *Bolingbroke*, fut tué à la bataille d'*Edgehill*, & le Chevalier *Saint John* de *Tregoze* eut dans la même guerre

trois de ses fils tués au service de son Souverain.

Du sixiéme fils de ce Chevalier naquit *Henri*, qui, de Ladi Marie, fille de *Robert Rich*, Comte de *Warwick*, eut en 1672 *Henri Saint John*, dont je donne les Pensées.

Milord *Bolingbroke* sembloit être né pour intéresser l'attention d'un siécle éclairé & d'une postérité équitable : une éducation excellente perfectionna les dons qu'il avoit reçus de la Nature. Il fit ses études dans la fameuse Université d'*Oxford*, & entra dans le monde avec tous les avantages qui pouvoient le mettre en état d'y jouer un rôle brillant. Sa figure étoit agréable, sa physionomie intéressante, son air noble, ses manieres engageantes, sa vivacité singuliere, & sa mémoire prodigieuse : il protégea les Gens

de Lettres; il les employa & les combla de bienfaits, mais sans intérêt pour son amour-propre ; & lorsque sa main généreuse couronnoit les Muses de *Swift*, de *Prior* & d'*Addisson*, ce ne fut jamais à charge de revanche. Arbitre de l'art, il ne fut jamais le rival des Artistes.

L'amour qu'il avoit eu pour les plaisirs jusqu'à l'âge de 26 ans s'étant ralenti, on le maria avec la fille du Chevalier Baronnet *Henri Winchezcombe*, & la même année il fut élu Membre du Parlement. C'étoit sur la fin du regne de Guillaume III, & dans la crise politique des traités de partage pour la succession d'Espagne : il s'y distingua dans le parti des *Toris*, alors opposé à la Cour. Son crédit & sa considération augmentérent de jour en jour dans la Chambre des Com-

munes; & dans la même promotion où *Harley* fut fait Secrétaire d'Etat, il fut nommé au Secrétariat de la Guerre & de la Marine.

Chargé du détail de ces deux départemens, il en résulta entre lui & le Duc de *Marlborough* une liaison néceſſaire: elle le mit à portée de ſervir ce Général dans la Chambre des Communes, pendant que leur amitié ſubſiſta; mais auſſi-tôt qu'elle fut refroidie, les connoiſſances que le Lord *Saint John* y acquit des ſecrets de l'adminiſtration militaire le rendirent pour le Duc un ſurveillant redoutable. Ce Général s'en apperçut trop tard, & lorſqu'en 1708 les *Whigs* s'emparérent du Gouvernement, le Lord fut une de leurs premieres victimes. Il fut élevé en 1710 au poſte de Secrétaire d'Etat, & peu après élu Mem-

bre du nouveau Parlement. Ce fut par des occupations aussi épineuses que compliquées, qu'il commença son ministere. Il les vit couronner en 1712 par les honneurs de la Pairie, ous le titre de Vicomte de *Bolingbroke*,

Il s'étoit fait une habitude d'allier les douceurs de la volupté, avec l'embarras des affaires. Dans des tems si critiques, où tout autre que lui en auroit été accablé, il ne fit point mystère de ses délassemens. Persuadé que les sots n'ont jamais de loisir, il osoit avouer les siens. La censure l'inquiétoit peu ; il avouoit ses fautes, & ne se croyoit pas sans vices. Les unes étoient légeres & en petit nombre ; les plus grands services les avoient rachetées : il ne rougissoit point des autres ; les talens & les ver-

tus emportoient la balance.

Remarié en France avec une Veuve de qualité (a), qui lui avoit apporté des biens & des procès, Milord *Bolingbroke* eut un motif pour y faire de fréquens voyages & de longs séjours. Il s'étoit choisi auprès d'Orléans une habitation enchantée (b), où il passoit des jours heureux dans les bras de la Philosophie, des Muses & des plaisirs : ce fut dans le cours de cette vie privée qu'il composa ces divers Ouvrages, dont la réputation est si solidement établie. Métaphysique, Histoire, Politique, Littérature, tout fut de son ressort. La critique n'a pas épargné ses écrits ;

(a) La Marquise de Villette niéce de Madame de Maintenon.

(b) La Source.

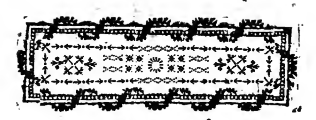
mais une Nation libre, ſçavante & Philoſophe décerne l'immortalité au nom de *Bolingbroke*.

Il s'étoit retiré depuis quelques années à *Batterſea*, patrimoine de ſes Ancêtres, où, dans la jouiſſance d'une Bibliothéque eſtimée 40000 livres ſterling, & dans la ſociété de quelques Gens de Lettres, il trouvoit un charme efficace contre les maux de la vieilleſſe, & l'ennui de la ſolitude. Une maladie lente & cruelle mit dans les derniers tems ſa conſtance à l'épreuve. Il ſoutint l'honneur de ſes principes, & mourut ſans foibleſſe le 25 Novembre 1751, âgé de 79 ans.

Ses Adverſaires le traitent de débauché, parce qu'il communique au Lord *Cornſbury* ſes penſées ſur l'Hiſtoire. Je ne vois pas quel rapport cette accuſation peut avoir avec

fon Livre. Un homme qui du fond d'un férail écriroit en faveur du concubinage ; un Ufurier qui feroit un livre en faveur de l'ufure; un *Apicius* qui écriroit fur la bonne chere ; un Tyran ou un rebelle qui déclameroit contre les loix, mériteroient, fans doute, qu'on accufât leurs moeurs d'avoir dicté leurs écrits : mais un homme d'État, tel que le Lord *Bolingbroke*, vivant dans une retraite philofophique, & employant fon immenfe littérature à cultiver l'efprit d'un jeune Seigneur, digne d'avoir un tel maître, ne méritoit certainement pas, dit M. *de Voltaire*, que des hommes qui doivent fe piquer de décence, imputaffent à fes débauches paffées des ouvrages qui n'étoient que le fruit d'une raifon éclairée par des études profondes.

PENSÉES



PENSÉES DE MILORD BOLINGBROKE.

Connoissances Humaines.

LEs Hommes ont employé tous les moyens possibles pour augmenter leurs connoissances. Ils ont inventé le Microscope & le Télescope, appliqué la Géométrie à la Physique, & l'Algèbre à la Géométrie. Cependant, malgré tous ces secours, la connoissance que nous avons de la nature a augmenté en degré;

mais non point en espèce. Il y a dans les Corps, de même que dans le Ciel, une infinité de Corpuscules & d'Astres qu'il est impossible de découvrir sans le secours de ces instrumens : mais avec ce secours même nous ne sommes pas plus en état de découvrir tous les Corpuscules qui sont dans un Corps, que d'appercevoir tous les Astres répandus dans le Firmament : & d'ailleurs, quant aux premiers, quand même le Microscope les grossiroit assez pour les rendre sensibles à la vue, nous connoitrions à la vérité un plus grand nombre de particules, mais nous n'en ignorerions pas moins leurs affections méchaniques, de même que le ressort caché qui met ces atômes en mouvement, & qui dirige leurs différentes opérations.

Quant aux Corps célestes qui sont

les objets de l'Aſtronomie, on peut également les regarder comme les objets de la Phyſique, vû qu'ils ſont partie du même ſyſtême univerſel de la Nature. Nous nous ſervons à la vérité du Téleſcope plutôt que du Microſcope pour les obſerver, à cauſe de leur éloignement; mais nous nous ſoucions ſi peu de connoître les ſubſtances dont ils ſont compoſés, non plus que celles qu'ils contiennent, que, quand même nous ne ſerions point détournés de cette recherche par l'impoſſibilité qu'il y a de le ſavoir, nous le ſerions par l'inutilité d'une Etude, qui nous importe infiniment moins que celle des objets qui nous environnent dans notre Planette. Cette Planette eſt notre domicile, & il nous importe extrêmement de connoître ſa ſtructure & les produc-

tions répandues sur sa surface. Il n'en est pas de même des Corps célestes; mais il convient en quelque sorte de connoître ce qui nous environne. Il y a toute apparence que l'Astronomie a dû sa naissance à la simple curiosité, & que ce n'a été que dans la suite qu'on a découvert les usages auxquels on peut la faire servir. Je suis persuadé que les premiers hommes ont été beaucoup plus frappés des Phénomènes célestes que des Phénomènes terrestres. Le besoin les obligea d'abord à cultiver la terre; mais après qu'ils se furent procurés les choses nécessaires, ils commencerent à étudier le Ciel; & ceux qui avoient le plus de loisir, comme les Pâtres d'Egypte ou de Chaldée, furent les premiers Astronomes. Cette science fût d'abord très-peu de chose; mais dans

la suite les Sçavans & les Princes même en firent leur étude : témoin ce que la tradition rapporte, de *Belus*, d'*Atlas* & de quantité d'autres. Il est du moins certain qu'elle a été estimée pendant plusieurs milliers d'années, & qu'on l'a toujours mise à la tête des autres Sciences.

L'on peut donc conclurre de-là, qu'une Science que les hommes ont cultivée avec tant de soin, n'auroit pas manqué d'atteindre à la derniere perfection, si l'objet dont elle s'occupe eût été proportionné aux moyens qu'ils ont de s'en instruire. Mais comme il y a des Corps qui échappent à nos recherches, à cause de leur extrême petitesse, de même ceux-ci sont hors de notre portée à cause de leur grosseur énorme. La vue nous manque, & lorsque nos sens nous abandonnent

dans la Physique, notre raison nous est d'un foible secours. On dira que l'Astronomie s'est perfectionnée & se perfectionne tous les jours par les travaux réunis des Sçavans qui s'y appliquent ; que nous connoissons beaucoup mieux les Phénomènes célestes qu'on ne l'a jamais fait, depuis les progrès qu'on a faits dans les différentes parties des Mathématiques ; que nous sommes venus à bout de calculer la grosseur des Astres, de mesurer leurs distances, de déterminer leurs figures, de décrire leurs orbites, de calculer leur vitesse, & de faire quantité d'autres opérations avec l'exactitude la plus scrupuleuse. On ajoutera, que non-seulement nous sommes en état d'expliquer les Phénomènes célestes, mais même de découvrir leurs causes Physiques,

les forces par lesquelles ces Corps agissent l'un sur l'autre, les loix de leur mouvement & de leur direction, auxquelles nous sommes redevables de l'ordre & de l'harmonie qui regnent dans l'Univers.

Je conviens de la solidité de ces raisons; mais si l'on compare les objets de cette Science avec les progrès que les hommes ont faits, on sera beaucoup plus porté à admirer l'industrie & la persévérance des Phylosophes, qu'à les féliciter de leurs succès. Nous ne connoissons rien au-delà de notre systême solaire. Nous en connoissons assez, il est vrai, pour nous donner des idées plus nobles & plus magnifiques des ouvrages de Dieu, que celles qu'en avoient les anciens Philosophes. Nous sçavons que ce systême auquel appartient no-

tre Planette, & au-delà duquel les anciens n'osoient porter leur vue, n'est qu'une petite partie du systême immense de l'Univers; mais ce que nous en connoissons de plus, est moins que rien. Il n'est pas étonnant que nous ignorions tous les systêmes solaires qui sont au-delà du nôtre, puisqu'il y a quantité de Phénomènes dans celui-ci dont nous ne pouvons rendre raison, indépendamment de ceux qu'on n'a pas encore découverts; puisqu'il y a sur la terre que nous habitons une infinité de choses qui échappent à nos sens & à notre intelligence, malgré les secours dont nous sommes redevables à l'Art. Par exemple, nous ne pouvons suivre le cours des Comètes dans leurs orbes obliques; ni encore moins calculer la quantité d'eau qui tombe en pluie,

ou que les fontaines fourniſſent. *Veniet tempus*, dit *Seneque*, dans l ſeptième Livre de ſes Queſtions Naturelles, *quo iſta quæ nunc latent, in lucem dies extrahet, & longioris ævi diligentia, veniet tempus, quo poſteri noſtri tam aperta nos neſciſſe mirentur.* Ce tems viendra peut-être; mais ſi l'on juge de l'avenir par le paſſé, il y a lieu de croire que l'Année Platonique ſera révolue avant qu'il arrive.

Les progrès d'une Science, qui, comme celle de la Phyſique, eſt l'ouvrage des ſiécles, doivent être ſujets à pluſieurs interruptions. On perd ſouvent le terrein qu'on avoit gagné. Les deniers Syſtêmes, ou les dernieres Hypothèſes peuvent être fauſſes; & quand même elles ſeroient vraies, il peut arriver qu'elles contribuent

moins à l'avancement des Sciences, que les fausses n'ont contribué à les retarder. En un mot, je suis sûr que si *Séneque* revenoit au monde, il ne seroit pas aussi surpris que nous le croyons des progrès que nous avons faits. Ceux que nous pouvons faire dans la suite, dépendent de plusieurs circonstances que j'ignore. Mais il est certain que, quoique les connoissances qu'on a acquises contribuent à en acquérir d'autres, les progrès que nous tentons de faire au-delà deviennent de plus en plus difficiles, & même impraticables. Rien n'est plus vrai, en fait de Physique & de Métaphysique que ce que dit *Montagne*, » les extrémités de notre perqui» sition tombent toutes en éblouis» sement.

Poussons ces réflexions plus loin,

ne fût-ce que pour montrer combien peu nous ſommes en état d'acquérir la connoiſſance à laquelle nous aſpirons & que nous prétendons avoir des Corps céleſtes & terreſtres. Pour parvenir à trouver la vérité dans les Mathématiques, dans la Phyſique, en un mot dans toutes les occaſions où il eſt difficile de la découvrir, on eſt obligé d'employer la méthode analytique : il faut convenir que les Modernes l'ont beaucoup perfectionnée. Pluſieurs ont fait quantité d'obſervations & d'expériences, & en ont tiré par inductions des conſéquences générales. C'eſt-là tout ce que notre nature & celle des choſes nous permettent de faire, & lorſqu'on s'y eſt pris de façon qu'on ne peut y oppoſer aucune objection tirée de l'expé-

rience, on peut mettre ces conséquences au nombres des vérités que nous connoissons. Mais ne nous trompons point : c'est-là une connoissance humaine, plutôt qu'une connoissance absolue, parce qu'elle n'est pas fondée sur une certitude absolue. De nouvelles découvertes peuvent détruire ces conséquences ; ou, supposé qu'elles n'ayent pas lieu, on peut tirer d'autres conséquences des mêmes phénomènes, ou bien on peut les attribuer à des causes toutes différentes. Il s'en faut donc beaucoup que cette maniere de raisonner d'après des observations & des expériences particulieres, soit démonstrative ; & c'est cependant ce que nous pouvons faire de mieux.

Tel est le cas, lorsque les hommes se bornent simplement à decouvrir la

vérité. Mais il arrive quelquefois pire lorſqu'ils ſont dirigés dans leurs recherches par des paſſions & des vues humaines; car les Philoſophes n'en ſont pas plus exempts que les autres. Les Stoïciens eux-mêmes, malgré leur prétendue *apathie* nous en fourniſſent un exemple. Lorſque cela arrive, les Philoſophes paſſent tout-à-coup de la méthode analytique à la ſynthétique; je veux dire, qu'ils tirent des conſéquences générales d'un petit nombre d'obſervations & d'expériences particulieres; ou même, ſans ſe donner cette peine, ils admettent les cauſes & les principes déjà établis comme des vérités certaines, & en tirent leurs conſéquences. Ces procédés ſont très-abſurdes; & cependant, les Sçavans conviennent qu'Ariſtote a commis cette faute;

car il raisonne beaucoup plus d'après les notions communes, que d'après les expériences, & il crée un monde avec des Catégories, c'est-à-dire avec un certain arrangement logique de mots. Cependant il semble avoir précautionné les Philosophes contre cet abus, leur disant, suivant le rapport de *Sextus Empiricus*, qu'ils doivent s'en rapporter aux sens, & chercher ensuite les raisons de ce qu'ils voyent; c'est-à-dire, ne pas pousser leurs spéculations plus loin que l'observation & l'expérience ne les autorisent de le faire. La paresse & la vanité sont cause que l'on tient souvent une conduite contraire. Les Philosophes ont trouvé qu'il étoit plus aisé d'imaginer, que de découvrir; de conjecturer que de connoître. Ils ont donc pris cette voie pour acqué-

rir de la réputation, celle-ci leur étant pour le moins aussi chère que la vérité ; & plusieurs ont admis une vaine Hypothèse pour un systême réel.

Straton étoit un fameux Philosophe, qui, après avoir étudié sous Théophraste, devint dans la suite Précepteur de *Ptolomée Philadelphe*. Quelque peu instruits que nous soyons de l'état où étoit la Physique sous les anciens Naturalistes de la Grèce, tels que *Pythagore*, *Anaxagore*, *Démocrite*, &c. dont les noms se sont conservés, quoique leurs ouvrages se soient perdus, nous connoissons assez *Platon* & *Aristote* pour sçavoir ce qu'elle étoit du tems de *Straton*. Nous sçavons que c'étoit moins une étude de la Nature, fondée sur l'observation & l'expérience, qu'un jargon, ou tout au plus un raison-

nément bâti sur des Hypothèses. Cependant ce *Straton*, qui eût été embarrassé de dire au Roi quelle étoit la nature du pourpre, qui étoit la couleur de sa robe, prétendoit expliquer tous les Phénomènes de la Nature, &, entr'autres Doctrines, établir le *Plein*; car il rejettoit le *Vuide*, de même que les Atômes de *Démocrite*.



HYPOTHÈSES.

LEs Hypothèses sont extrêmement favorables à quelques Philosophes; car les Modernes ont aussi lû leur *Stratons*. On peut les employer sans en abuser; & on ne sçauroit expliquer les phénomènes de la Nature sans en admettre quelqu'une: la méthode analytique elle-même, qui est la route

route qui mene à la science, ne nous conduit, ainsi que je l'ai observé, qu'à une plus grande probabilité, laquelle nous tient lieu de certitude. Mais lorsque par cette méthode nous pouvons arriver à cette probabilité, est-il raisonnable d'en faire une hypothèse ? Convient-il, lorsque nous ne pouvons tirer de l'observation & de l'expérience des conséquences sur lesquelles nous puissions bâtir, pour procéder par la méthode synthétique à la recherche de la vérité, d'admettre pour certains & comme fondés sur la méthode analytique des principes qui n'ont jamais été prouvés, ni peut-être suggérés par les phénomènes, dans l'espoir qu'ils pourront le devenir dans la suite ? En un mot, lorsque le peloton nous manque, quel est le plus raisonnable, ou de

s'arrêter, ou de s'engager dans le labyrinthe de la Nature ? La chose est si claire, que j'ose décider sans scrupule que ce seroit une modestie mal-fondée que d'hésiter en pareil cas. Lorsque les phénomènes ne nous fournissent point une raison suffisante, pourquoi & comment une chose doit être telle qu'elle nous paroît, ni sa cause efficiente, c'est une raison pour nous de nous arrêter, & d'avouer notre ignorance ; mais ce n'en est pas une pour chercher hors du phénomène la raison & la cause que nous ne pouvons y découvrir. C'est une ignorance sçavante, dont les plus grands Philosophes n'ont pas lieu de rougir. *Rationem harum gravitatis proprietatum ex Phænomenis nondum potui deducere, & Hypotheses non fingo*, dit

M. *Neuton*, après avoir poussé la Physique plus loin que ses contemporains sur les fondemens assûrés de l'expérience & de la Géométrie. Qui ne préféreroit cette ignorance sçavante à ce sçavoir ignorant, dont tant d'autres se piquent si follement? *Descartes*, qui mêloit à beaucoup de sçavoir quantité d'hypotèses, se vante dans une lettre au Pere Mersenne, son ami intime, « qu'il croiroit ne » rien sçavoir dans la Physique, s'il » pouvoit seulement dire comment » les choses sont, sans pouvoir dé- » montrer qu'elles ne peuvent être » autrement. » *Leibnitz*, dans qui l'on trouve quelque chose de plus que des Hypothèses, parlant dans sa réponse aux réflexions de M. *Bayle* sur son harmonie préétablie, de ses Monades & de ses autres idées Métaphy-

ment qui eſt le ſommaire de tout ce qu'on peut dire en leur faveur, n'eſt pas aſſez ſolide, pour autoriſer l'abus qu'en font ceux-là mêmes qui l'employent. Il eſt très-poſſible qu'une pareille Hypothèſe ſoit vraie, parce qu'il peut arriver que des hommes qui paſſent leur vie à former des conjectures devinent une fois juſte; mais pas un homme ſenſé n'oſera parier qu'il l'ait fait. Je conviens, d'un autre côté, qu'on découvre bien tôt la fauſſeté d'une Hypothèſe qui eſt démentie par les phénomènes; mais il eſt faux qu'on la rejette. Si les Philoſophes ſont jaloux d'établir des Hypothèſes, leurs Diſciples ne ſont pas moins ardens à les défendre. L'honneur de toute une Secte ſe trouve en compromis, & chaque individu eſt fâché qu'un autre lui montre la fauſſe-

té d'une chose qu'il a cru vraie pendant toute sa vie ; de maniere que, malgré toutes les graces de la nouveauté, il est difficile qu'une nouvelle vérité fasse revenir les hommes d'une ancienne erreur. Je pourrois en citer une infinité d'exemples ; mais je me contenterai d'un que me fournit l'Astronomie.



Du Système de Ptolomée.

SI jamais une Hypothèse a paru probable, c'a été sans contredit celle de *Ptolomée*. La face apparente des Cieux y conduisoit. On peut dire que les Phénomènes la suggéroient, & que la révolution du Soleil, des Planettes & des Etoiles, dans leurs différentes sphères autour de la Terre, ne pouvoit être révoquée en doute par

des hommes qui admettoient des conclusions générales, au lieu de les tirer d'une longue suite d'observations particulieres, faites avec discernement. La plausibilité de cette fausse Hypothèse & l'autorité de l'Ecole Péripatéticienne l'établirent sur les ruines du vrai Systême que *Pythagore* avoit apporté d'Orient en Italie, & qui vraisemblablement étoit celui des Astronomes d'*Egypte* & de *Chaldée*. Tout faux qu'il étoit, il se maintint pendant treize à quatorze cents ans, à compter depuis *Ptolomée*, jusqu'à *Copernic*. Il trouva d'abord de grandes difficultés; mais on inventa de nouvelles assomptions pour les concilier. Si bien qu'à la fin ce ne fut plus qu'un amas d'Hypothèses sur Hypothèses. On le rejetta enfin pour adopter un systême plus conforme à la vérité. Les fauteurs

d'Hypothèses veulent nous persuader que la découverte même de leur fausseté, nous donne lieu d'étendre nos connoissances. Mais l'erreur ne conduit jamais à la vérité ; & loin que l'Astronomie soit redevable de ses progrès à la destruction de l'Hypothèse de *Ptolomée*, celle-ci n'a été que l'effet des progrès qu'on a faits dans l'Astronomie. Sans cette Hypothèse, *Copernic* n'eût pas eu l'honneur de faire revivre le systême de *Pythagore*, & les hommes auroient eu l'avantage de suivre sans interruption un systême fondé sur la connoissance, au lieu d'acquiescer pendant plusieurs siécles à une Hypothèse fondée sur des assomptions.

Du

Du Syſtème de Deſcartes.

A Cet exemple que je tire de l'antiquité, je vais en joindre un autre qui me fournira les mêmes réflexions, & qui ſervira à confirmer ce que j'avance. Le ſyſtême de *Deſcartes* en impoſa d'abord; on l'attaqua, mais il ſe maintint quelque tems. Jamais homme peut-être n'a été plus propre que ce Philoſophe pour établir une Hypothèſe, & pour la ſoutenir. L'opinion qu'il avoit & qu'il répandit, qu'indépendamment des idées claires, il y a une eſpèce de ſentiment intérieur d'évidence, qui peut être un principe de connoiſſance, eſt, je crois, auſſi dangereuſe dans la Phyſique, que dans la Métaphyſique. Celui qui

s'écarte de la méthode Analytique pour établir des propositions générales touchant les Phénomènes sur des assomptions, & qui raisonne d'après celles-ci, & d'après des sentimens intérieurs d'évidences, loin d'avoir des idées claires & réelles, abandonne les seuls guides qui peuvent le conduire au sçavoir. Il n'est donc pas étonnant qu'il s'égare, comme *Descartes* l'a fait dans sa construction de l'Univers, quoiqu'il ait donné un air de simplicité & de plausibilité à son Hypothèse, & qu'il ait employé la Géométrie pour autoriser ses erreurs. Il est vrai que d'autres s'en sont servis pour les découvrir, & établir les vrais principes de la Philosophie naturelle. Il a fourni à autrui des armes contre lui-même; entr'autres à *M. Newton*; car quoique le

ſyſtême de ce dernier ne ſoit pas plus dû à l'Hypothèſe du premier, que celui de *Copernic* à celui de *Ptolomée*, on peut dire cependant que c'eſt l'application de la Géométrie à la Phyſique, qui a mis le Philoſophe Anglois en état de faire tant de découvertes admirables, & qu'on doit au Philoſophe François l'introduction de cette même ſcience dans la Phyſique. Pour conclure en un mot; le *Plein* de *Deſcartes* eſt entierement banni; pluſieurs de ſes Loix du mouvement ont été démontrées fauſſes, & les moulins qui ſervoient à broyer ſes trois élémens, démolis; & ſa matiere fluide, dans laquelle les Planettes étoient emportées comme par un torrent autour du Soleil, tandis qu'un mouvement ſemblable dans le tourbillon particulier de chaque

Planette, pouſſoit tous les corps vers le centre, n'exiſte plus. Les Cartéſiens ont eu recours aux ſuppoſitions les plus forcées pour défendre l'Hypothèſe de leur Maître ; & lorſqu'on leur a démontré qu'elle étoit fauſſe dans une de ſes principales parties, je veux dire la matiere fluide, dont il ſuppoſe que le mouvement rapide occaſionne la chûte des corps & les mouvemens des Planettes, ils nous diſent gravement, que ſi ce n'eſt point cette matiere fluide, c'en eſt une autre qui eſt la cauſe de ces Phénomènes. Ce qu'il y a de plus ridicule eſt l'opiniâtreté avec laquelle ils admettent une Hypothèſe qui n'eſt ni déduite des Phénomènes, ni compatible avec eux, & qu'ils refuſent d'adopter un ſyſtême fondé ſur l'obſervation & l'expérience, plutôt que ſur

une assomption, & que tous les Phénomènes concourent à établir.



DES PHILOSOPHES.

SI les Philosophes n'avoient d'autres vues que de découvrir la vérité, ils se borneroient aux règles qui peuvent seules y conduire, & se contiendroient dans les bornes où ils peuvent la trouver : mais un principe prédominant de vanité leur fait abandonner ces règles & franchir ces bornes. Non contents d'une liberté philosophique, ils affectent de pousser les choses jusqu'à la licence, & c'est cette affectation qui les rend si avides d'Hypothèse, vû que par leur moyen ils achevent leurs prétendus systêmes, quelque imparfaites que soient leurs connoissances. De-là vient que

les Philosophes naturalistes ont rempli leurs ouvrages de fictions, &, à l'exemple des Voyageurs, décrit des Pays qu'ils n'ont jamais vus. Ils ont même affecté de révéler les secrets des Cours qu'ils ne connoissoient point. Je m'explique : ils ont non-seulement supposé des êtres qui n'ont jamais existé, mais encore rendu raison de tout ce qui existe. *Léibnitz*, qui avoit beaucoup de sçavoir & quelque sagacité, & en même tems beaucoup de présomption, a imposé aux Philosophes l'obligation de corrompre la Physique & la Métaphysique. Par exemple, il s'est cru obligé d'expliquer comment & pourquoi l'étendue des corps est possible. Il admet leur existence actuelle ; mais il nie que cette possibilité procede de la volonté de Dieu. Il fonde ses raisons, non

point sur l'étendue sensible, ni sur les atômes insensibles qui composent un corps, mais sur ses *Monades*, c'est-à-dire, sur des êtres simples & sans étendue, qui sont les seules substances qui forment l'étendue, que Dieu n'eut pû créer sans elles. Convient il à un homme d'acquérir le nom de Philosophe, en amusant le genre humain de pareilles extravagances? Sûrement que non.

Puisque j'ai entrepris de censurer *Descartes* sur cet article, je me crois obligé de le justifier sur un autre, dont on l'accuse très-injustement. *Straton* a pû être un Athée, quoique Diogène Laërce fasse mention de trois Livres qu'il avoit écrits touchant la Nature des Dieux. Mais le passage des Académiques de Ciceron, où il est dit qu'il ne faisoit point intervenir les Dieux

à la création du Monde, « *Negat* » *Opera Deorum ſe uti ad fabricandum mundum* », ne me perſuade pas qu'il le fût. Rien n'eſt plus raiſonnable que d'admettre un Etre Suprême, comme la ſource de toute exiſtence, la cauſe efficiente de toutes choſes, & d'expliquer les Phénomènes de la Nature par des cauſes phyſiques & méchaniques, par la matiere & le mouvement. Or c'eſt ce que *Deſcartes* a fait, & il a pû le faire ſans ſe départir du carractère d'un bon Théïſte. Les Philoſophes peuvent former des objections contre ſon Hypothèſe; mais les Théologiens auroient tort de le faire: car outre qu'il ſe ſert, pour prouver l'exiſtence de Dieu, d'un argument qu'il a cru bon, & que *Malbranche* & d'autres regardent comme concluant, il fonde ſa

doctrine ſur deux principes ; ſçavoir, que Dieu a créé la matiere, & a imprimé deux mouvemens à ſes parties. Le Lord *Bacon*, qui eſt un meilleur Apologiſte que moi, a prévenu l'objection qu'on a faite à *Deſcartes*, long-tems avant que ce Philoſophe écrivît.

Folie & Préſomption des Philoſophes.

CELUI qui ſoutient qu'il y auroit plus de ſçavoir & plus de ſageſſe parmi les hommes, s'il y avoit moins dérudition & moins de Philoſophie, peut paroître avancer un paradoxe ; mais un homme exempt de préjugé, & qui ſçait douter, s'apperçoit bien-tôt que ce prétendu paradoxe eſt une vérité inconteſtable. Cette vérité a lieu dans la plûpart des Sciences humaines, mais ſur-tout

dans la Métaphyſique & la Théologie. Je ſens bien qu'elle ne manquera pas de choquer la vanité des hommes les plus vains qui ſoient au monde ; je veux dire, des Scholaſtiques & des Philoſophes ; mais ceux qui cherchent ſincerement la vérité, & qui préferent l'ignorance à l'erreur, ſeront ravis de cette découverte.

Il y eut un tems où les Navigateurs s'opiniâtrerent à trouver un paſſage à *Cathay* par le Nord ou le Nord-Oueſt. Auſſi long-tems que cette folie prévalut, ni les naufrages, ni les contre-tems ne purent les détourner de cette entrepriſe. Ils ne trouverent point ce paſſage, la mode ceſſa & la folie avec elle. On fixa les limites de la Navigation, & l'on profita des fautes d'autrui, au point de ne plus rien tenter dans ces régions glacées. Il

eſt arrivé la même choſe dans le monde intellectuel; mais les entrepriſes qu'on a faites n'ont pas eu un meilleur ſuccès; & les ſuites ont été différentes. Ni les exemples ni l'expérience n'ont produit aucun effet ſur les Philoſophes, parce qu'ils ſont plus entêtés que les Marins; ils ont erré là où leurs prédéceſſeurs avoient erré trois mille ans avant eux, & ils n'ont pas mieux réuſſi.

» Il faut pouſſer à une porte, dit » *Charron* dans un endroit de ſon » Livre de la Sageſſe, pour ſçavoir » qu'elle nous eſt cloſe. » Il a raiſon de dire, pour ſçavoir qu'elle nous eſt cloſe. Mais lorſque nous ſçavons par notre propre expérience, ou par celle des Philoſophes anciens & modernes qu'une porte eſt fermée de maniere qu'aucune force hu-

maine ne peut l'ouvrir, il y a de la folie à tenter de le faire. Ceux qui affectent de débiter des conjectures sur des objets qu'ils ne peuvent voir, & d'en parler comme si la porte étoit ouverte, lorsqu'ils ne voyent que par le trou de la serrure, sont encore pis. La plûpart des anciens Philosophes sont excusables d'avoir essayé d'ouvrir la porte des Sciences; mais on ne peut que les blâmer d'en avoir imposé aux hommes par des découvertes qu'ils n'ont jamais faites. Ceux qui ont suivi leur exemple, sont inexcusables à ces deux égards, vû que ce qui n'étoit qu'une simple curiosité dans les premiers, est une présomption dans les seconds, & leurs progrès ne sçauroient réparer le mal qu'ils ont fait, en transmettant à leur postérité un si grand nombre de systêmes chimériques.

Cicéron avoue ingénuement qu'il n'y a point d'abſurdité qui n'ait été adoptée par quelque Philoſophe ; & il eſt aiſé de ſe convaincre de cette vérité en liſant ce qu'il dit des Stoïciens, des Epicuriens & des Académiciens. Mais cet aveu ne va pas aſſez loin, & l'on peut employer dans cette occaſion contre les Philoſophes l'objection qu'ont fait aux Jéſuites quelques-uns de leurs ennemis. On ne doit point attribuer les abſurdités des Philoſophes à ceux qui les ont avancées dans les différens ſiécles; mais à leur Ordre & à leur Inſtitution, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi ; & ce ſont leurs principes & leur eſprit qui les ont conduits à ces abſurdités. Les premiers Philoſophes établirent ces principes & les inſpirerent aux hommes dans les ſiècles d'ignorance & de ſuperſtition,

Leurs Succeſſeurs enchérirent ſur eux, les confirmerent & y ajoûterent. Le tems & l'autorité les ont tous affermis, & les plus anciens & les plus groſſiers plus que les autres. Des mots vuides de ſens paſſent pour en avoir un, & on les employe en conſéquence. Des idées incomplettes & imparfaites, paſſent pour être complettes & parfaites ; celles qui ſont obſcures & confuſes, pour claires & diſtinctes ; en un mot, le tems & l'autorité ont ſi bien établi les abſurdités des Métaphyſiciens, qu'elles paſſent pour les premiers principes des Sciences, & pour des vérités inconteſtables.

Des hommes qui auroient été des géans dans la ſphère humaine, ſont devenus des Pigmées pour avoir voulu en ſortir. Au lieu d'entaſſer des

montagnes sur montagnes de science pour escalader le Ciel, ils n'ont fait qu'entasser avec un air d'importance des taupieres les unes sur les autres, & se sont ridiculement vantés, non-seulement de leur dessein, mais encore de leur succès. Je les compare à des *Sylphes*, & ils sont si fiers de n'être point des *Gnomes*, qu'ils s'imaginent être des Archanges. » *Humana ad Deos transferunt divina mallene ad nos.* C'est une expression de *Ciceron*, qu'on peut aisément appliquer aux Philosophes dont je parle. Ils ont assez de présomption pour faire l'un, & assez de folie & d'effronterie pour faire l'autre. Ils attribuent à l'Etre Suprême la connoissance, les idées, & même les affections & les passions de ses créatures. Ils sont assez présomptueux que de vouloir pénétrer

dans ses conseils, & d'expliquer l'économie divine avec la même confiance qu'ils feroient leurs propres affaires. C'est-là ce qu'ils appellent Théologie. Ils créent des mondes intellectuels & matériels à leur guise, & ils donnent à leurs idées creuses les noms de Métaphysique & de Physique.

J'ignore ce qui peut avoir fait donner le titre de *Sages* aux premiers Observateurs de la Nature, & aux premiers Précepteurs du genre humain. Peut-être le durent-ils, à l'ignorance de leurs Disciples plutôt qu'à leurs propres connoissances. J'ose assûrer qu'il est aussi mal fondé, que celui que prirent leurs successeurs, de *Philosophes*, ou d'amateurs de la sagesse. Voici une anecdote que *Ciceron* rapporte dans sa cinquiéme Tusculane, qui fait à mon sujet, & qui est

trop

trop curieuſe pour la paſſer ſous ſilence. Il dit que *Léon*, Roi des Phliaſiens, entendit un jour *Pythagore* diſcourir ſur certains points avec tant de ſçavoir & d'éloquence, que ce Prince, ſaiſi d'admiration, lui demanda quel étoit l'art dont il faiſoit profeſſion ? A quoi *Pythagore* répondit, qu'il n'en ſçavoit aucun; mais qu'il étoit Phloſophe. Et ſur ce que le Roi, ſurpris de la nouveauté de ce nom, le pria de lui dire qui étoient les Philoſophes, & en quoi ils différoient des autres hommes, voici quelle fut la réponſe de *Pythagore*.

Il eſt, dit-il, de ce monde, & du commerce de la vie, comme de ces grandes aſſemblées qui ſe tiennent parmi nous à l'occaſion des Jeux publics; on ſçait que dans le concours

de ceux qui s'y rendent, il y a des gens qui n'y sont attirés que par l'envie de se distinguer dans les exercices du Corps, & d'y mériter la couronne; d'autres, qui n'y sont conduits que par l'espoir d'y faire quelque profit; en vendant ou en achetant des marchandises; d'autres encore, qui, pensant plus noblement, n'y vont chercher ni profits, ni applaudissements; mais qui songent uniquement à voir ce qui s'y passe, & à faire leurs réflexions sur ce qui s'y présente à leurs yeux. L'on en peut dire autant de tous les hommes, qui passant d'une autre vie en celle-ci, comme on passe d'une ville, ou d'une assemblée dans une autre, y apportent tous des vues différentes. Car tandis que les uns cherchent la gloire, & les autres les richesses, il y a une

troisième espèce d'hommes, mais peu nombreuse, qui traitant le reste de bagatelle, fait sa principale occupation de la contemplation des choses naturelles. Ce sont ces derniers qui se disent Philosophes, c'est-à-dire, amateurs de la sagesse. Et comme à l'égard des Jeux, il n'est rien de si honnête que d'y assister sans aucune vue intéressée, de même dans ce monde la profession la plus noble est celle d'une étude qui n'a d'autre but que de parvenir à la connoissance de toutes choses.

Ce récit nous donneroit lieu de croire que *Pythagore* se renfermoit dans les bornes d'une connoissance réelle, si nous ne sçavions par une multitude d'autres anecdotes, & par des lambeaux de sa doctrine, qui sont venus à notre connoissance, qu'il

s'en écartoit quelquefois. Il avoit été élevé dans des Ecoles où l'on distinguoit si peu les Sciences humaines des Sciences divines, qu'en voulant acquérir les dernieres, on en venoit quelquefois jusqu'à ignorer les premieres.

La Science, proprement dite, consiste à observer la constitution & l'ordre des choses, tant dans le systême physique, que dans le systême moral auquel nous appartenons; à former sur ces particularités des idées générales, des notions, des axiomes & des régles, & de les appliquer aux actions & aux usages humains. Le résultat de toutes ces choses est ce qu'on appelle sagesse, science, connoissance humaine.

Ce qu'on dit de l'origine & des progrès de la Philosophie est si incer-

tain, ou pour mieux dire, si fabuleux, qu'il faut pour y ajoûter foi, renoncer à toute probabilité historique. *Josephe*, *Eusebe*, *Clément* d'*Alexandrie*, &c. ont jetté les fondemens de la Légende, & composé quelques-unes de ses parties. Les modernes, tels que *Bochart*, *Huet*, *Stillingfleet*, & quantité d'autres, se sont donné des peines infinies pour faire valoir son autorité. Je n'examinerai point ici les preuves qu'ils alleguent, & je me contenterai de dire, qu'en adoptant cette méthode, on peut faire dire à l'antiquité ce qu'on juge à propos.

C'est une opinion généralement reçue, que les Arts & les Sciences ont passés d'Orient en Occident, de la *Chaldée* en *Egypte*, & de celle-ci en *Grèce*.

Tradidit Ægyptis Babilon, Ægyptus Achivis.

Cette opinion s'accorde si parfaitement avec ce que l'Ecriture Sainte nous dit de la répopulation du monde, après le déluge, & de l'antiquité des Nations, qu'on doit l'adopter pour cette seule raison. Les Ecrivains qui ont plus de réputation que d'autorité, & auxquels les Antiquaires modernes s'en rapportent, paroissent avoir pensé de même. *Joseph* rapporte qu'*Abraham* s'enrichit des présens que lui firent les *Egyptiens*, en récompense des Sciences qu'il leur avoit enseignées au sortir de la *Chaldée*. *Eusebe* nous assûre d'après le même *Joseph*, que les *Egyptiens* ignoroient entierement l'Astrologie & même l'Arithmétique; & d'après *Eupolemus*

qu'*Abraham*, pendant qu'il étoit dans le pays, eut plusieurs entretiens avec les Prêtres d'*Héliopolis*. Mais malgré toutes les autorités sur lesquelles cette opinion est fondée, un homme d'esprit, & qui a beaucoup de lecture, ne sera pas en peine d'en établir une autre, en choisissant ses passages & les disposant d'une autre maniere : car les Sçavans jouent différentes sortes de carillons sur les mêmes cloches. Il pourra également prouver que les Arts & les Sciences sont venus d'Occident dans un siècle extrêmement reculé ; qu'ils y furent introduits par les Habitans de l'Isle Atlantique, qui se répandirent dans l'*Afrique* & dans l'*Europe*, & dont *Solon*, n'eut connoissance que lorsque les Prêtres d'*Egypte* lui apprirent ces merveilles. Il pourra également

les faire venir du Royaume d'*Uranus*, auquel *Atlas*, frere & contemporain de *Saturne*, suivant *Diodore de Sicile*, donna son nom; s'il est vrai que le peuple de ces Royaume fût différent des autres qui portoient le même nom; ce qui est un point de critique, qu'il est plus difficile qu'important d'établir, vû que dans tous ces cas, les Arts & les Sciences auront passé d'Occident en Orient. Il sera ensuite aisé de les transporter de l'Ethiopie, ou de l'Egypte, dans l'Orient; par exemple, chez les *Phéniciens*, les *Assyriens*, les *Perses*, les *Indiens* & les *Chinois*.



Origine

ORIGINE & progrès de la Philosophie.

JE ſuis perſuadé que la Philoſophie n'a eu, ni n'a pû avoir, dans le cours ordinaire des choſes, un commencement fixe dans aucun point de tems, ni dans aucun lieu déterminé. Elle commença dans différens périodes, dans différens lieux, & elle fut ſujette à toutes les révolutions qu'ont coutume d'éprouver les choſes humaines. Elle naquit dans un Pays ; elle ſe répandit dans d'autres. Elle fleurit long-tems dans les uns, & languit & s'éteignit dans d'autres. Elle fleurit plus ou moins, ſelon le caractère des Peuples, & la forme de leurs Gouvernemens. En quelque lieu qu'elle ait commencé, elle fut

d'abord peu considérable ; car les arbres qui composent la forêt du sçavoir, naissent de semences extrêmement petites. Ce n'est pas tout : les imperfections de notre nature, qui se sont manifestées dans tout le cours de la Philosophie, se manifesterent vraisemblablement, quoique d'une maniere plus grossiere, lors de son origine, quoique l'ignorance les cachât dans ce tems-là ; de même que le sçavoir les a déguisées dans la suite. L'ignorance précéda la connoissance. L'erreur fut sa contemporaine, & crut avec elle. L'erreur fleurit dans les ténèbres ; & avant que les hommes pussent sortir de celles que l'ignorance avoit répandues, elle avoit déja pris toute sa cruë, & étouffé le sçavoir : la superstition fut leur compagne ; & quoique l'erreur

fût la principale nourrice, le ſçavoir ne laiſſa pas que d'inſpirer à ſon nourriſſon l'ignorance & la crainte.

Si l'on s'en tient aux anciennes traditions, & à ce que les relations modernes nous apprennent, on croira ſans peine que les Peuples Sauvages, encore qu'ils forment des Sociétés, ſoumiſes au même Gouvernement, & dirigées par quelques régles générales, qu'une expérience conſtante les oblige d'obſerver, n'ont ni le moyen ni le loiſir de cultiver la Philoſophie, dont les principes ont été introduits chez eux par une néceſſité urgente, encore qu'en les perfectionnant ils puſſent rendre leur état plus heureux. Tout leur tems & toute leur attention ſe bornent à ſe procurer, au jour la journée, & d'une ſaiſon à l'autre, les choſes dont ils ont beſoin pour ſub-

fister ; & ils paroissent faire aussi peu d'usage de leur raison, que les bêtes qu'ils chassent, & qui leur donnent quelquefois la chasse à leur tour. Ils ne sçavent ce que c'est que d'inventer les Arts & de les perfectionner ; les Sciences leur sont entièrement inconnues : cependant dans l'état que je viens de dire ils ont les premieres ouvertures pour les Sciences & un premier motif pour cultiver la Philosophie, lequel se montre dans la curiosité qu'ils ont de connoître les causes des Phénomènes, laquelle est si naturelle à l'homme : ceux qui sont extraordinaires, l'excitent encore plus ; & ceux enfin dont ils reçoivent plus de bien ou de mal, encore davantage. Un autre principe, aussi naturel à l'esprit humain, mais qui n'est point propre à nous bien diriger dans nos

recherches, eſt celui qui fait que nous nous regardons comme la meſure, & la cauſe finale de toutes choſes. C'eſt lui qui a repréſenté à l'eſprit de ces Sauvages & demi-Sauvages dont je parle les cauſes inconnues des Phénomènes ordinaires de la nature, tant de ceux qui ſont nuiſibles, que de ceux qui ſont utiles; ſous les images d'animaux peu différens de l'homme, mais analogues à lui, & doués d'une plus grande force, & d'une plus grande intelligence. Ils les placent dans le ciel ou ſous la terre ſelon les différentes ſortes d'actions que leur imagination leur ſuggere, comme le Capitaine d'un haut, & le Capitaine d'un bas, qui ſont les deux Divinités des *Hottentots*. Voilà comment le ciel, la terre, la mer & l'air ont été bientôt remplis de Divinités

qui reglent tous leurs mouvemens, & qui les dirigent relativement à l'homme. Dans l'incapacité où ils ont été de découvrir l'ordre des causes secondes, de juger de celles qui sont éloignées par celles qui sont à notre portée, des générales par les particulieres, qui les eussent conduits à la cause premiere & efficiente de toutes choses, il ont imaginé un moyen plus court pour expliquer les phénomènes, & ç'a été de les attribuer à quelque cause efficiente particulière. Par ce moyen ils ont fait autant de Dieux qu'ils ont voulu ; & après les avoir faits, ils ont cru qu'il étoit inutile de recourir à des causes intermédiaires, & qu'il y avoit de l'impiété à en admettre de supérieures. Tonnoit-il ; Jupiter étoit en colere. La foudre tomboit-elle ; c'étoit lui qui

lançoit la foudre sur quelque tête qui lui étoit dévouée. Que falloit-il de plus pour contenter la curiosité ?

Il me seroit aisé d'appuyer ce que j'avance d'une infinité d'exemples, si je me piquois, plus que je ne fais, d'une connoissance particuliere & critique des anecdotes de l'antiquité. Il me suffit de les connoître assez, pour découvrir quelques vérités générales qui en résultent.



PYTHAGORE.

CE Philosophe vint en Italie avec tous les avantages qu'il pouvoit désirer pour exécuter son projet. Les Grecs étoient divisés en plusieurs petits Etats, dont le Gouvernement étoit mal assuré. Il arriva avec une

grande réputation de sçavoir, de sagesse & de sainteté; de chez une Nation renommée pour son ancienneté, pour son Gouvernement & sa Religion; de chez une Nation dont les Grecs avoient reçu l'usage des lettres & les principes de la politesse. Il avoit une figure & une physionomie propre à inspirer du respect à ceux qui se laissoient prendre par les yeux. Il étoit éloquent, & ses prétendus Miracles carle merveilleux en impose aisément à un Peuple ignorant & superstitieux, comme l'étoit celui à qui *Pythagore* avoit à faire, le firent aisément passer pour l'*Apollon* Pythien ou Hyperboréen, pour un des génies qu'on croyoit habiter dans la lune, ou pour une divinité céleste.

Il ouvrit son Ecole, & commença sa mission à *Crotone* où les discours

qu'il fit aux vieillards, aux jeunes gens, aux femmes & aux enfans, & surtout le prestige du Poisson, dont Jamblique rapporte toutes les circonstances, lui eurent bientôt acquis du crédit. Ce fut là qu'il fonda sa premiere Ecole ou son premier Collége, de même que sa premiere Eglise; car je peux bien l'appeller ainsi d'après *Clément d'Aléxandrie*, & observer, de même que ce pere, une conformité entre les Institutions Pythagoriciennes & les Chrétiennes. Premierement, les personnes de tout âge & de tout sexe, qui avoient été converties par les Miracles & les Sermons de *Pythagore*, étoient aggrégées à cette Eglise. On les instruisoit des Doctrines publiques de sa Religion, & des vérités qu'on les obligeoit de croire, dans l'espoir de les comprendre dans la sui-

te. C'est la même méthode que Saint *Augustin* prescrit dans quelqueendroit de ses ouvrages à ceux qui embrassoient le Christianisme. Il n'admettoit dans son Collége que ceux dont il s'étoit assuré par un long & févere examen, pareil à celui qu'il avoit subi lui même en Egypte, sans que la recommandation de *Policrate*, ni la protection d'*Amasis* eussent pû l'en garantir ; de maniere que ce Collége devint un Séminaire d'enthousiastes. Ils vivoient dans cet endroit comme des Cénobites, comme membres de cette famille spirituelle, renonçant à leurs biens, & mettant tout ce qu'ils possédoient dans la masse commune. Le long silence qu'ils observoient, leur abstinence, leur mortification, leurs purifications, leurs austérités, & les tourmens auxquels ils se sou-

mettoient, les préparoient à toutes les épreuves qu'ils couroient risque de subir en étendant l'empire spirituel de leur Maître.

Dans un siécle tel que celui-là, & avec de pareils Ministres, je veux dire, des hommes qui lui étoient entiérement dévoués, au point de souffrir le martyre pour lui, il ne pouvoit manquer de réussir chez un Peuple déja disposé par les erreurs & les superstitions de ses premieres institutions, à recevoir celle qu'il plairoit à son ambition de lui imposer. Mais lui & ses Disciples se conduisirent si grossierement, que son projet fut bien-tôt découvert; car malgré toutes les belles choses que *Porphyre*, *Jamblique* & d'autres disent de ce fameux personnage; malgré l'obscurité & l'imperfection de ce que la Tradition

rapporte de ces Colonies Grecques, il y a tout lieu de croire que les accusations de *Cylo* & de *Nino* étoient fondées, & que leur jalousie avoit un motif légitime. *Pythagore* occasionna des révolutions dans plusieurs villes, par exemple, à *Crotone*, à *Sybaris*, à *Catane*; & ses Disciples, comme *Zaleucus* & *Charondas*, si tant est qu'ils le fussent, usurperent l'autorité souveraine par-tout où ils furent, soit de gré ou de force; comme si cette Société Religieuse eût été en droit de donner des loix, non-seulement aux membres qui la composoient, mais encore aux Sociétés Civiles qui l'avoient admise. Il y a toute apparence qu'elle croyoit pouvoir le faire; car elle se disoit divinement inspirée; & une inspiration & une institution divine supposent une autorité

ſupérieure à toute autorité humaine. *Diogène Laërce* donne à entendre que les *Crotoniates* le tuerent, de peur qu'il ne devînt leur tyran ; & quelques Traditions diſent que, commandant l'Armée des *Agrigentins* contre les *Syracuſains*, il fut battu, & tué comme il s'enfuyoit.

Quoi qu'il en ſoit, la déclaration qu'il aimoit mieux être taureau un jour, que bœuf toute ſa vie, fut entendue, & l'on tua le taureau. Preſque tous ſes Diſciples périrent avec lui ; & l'on peut comparer l'expulſion de cette Secte hors de l'Italie, à celle des Chrétiens hors du *Japon* ; avec cette différence qu'*Ariſtée* n'ayant plus ſongé à uſurper l'autorité ſouveraine, continua d'enſeigner la Philoſophie de *Pythagore*.

Des Mages de Perse, & des Prêtres d'Egypte

LA fonction des Mages de Perse étoit d'enseigner aux Princes l'Art de Gouverner, & d'aider ensuite leurs pupiles de leurs conseils, après qu'ils étoient montés sur le Trône. Il en étoit de même en *Egypte*, où les Prêtres avoient le privilége de donner des conseils au Souverain, & même de le reprendre, du moins d'une maniere indirecte. Cette prérogative alloit plus loin dans l'*Ethyopie*; car les Prêtres faisoient mourir leurs Souverains lorsque bon leur sembloit, jusqu'à ce qu'un Roi Sacrilége, je crois qu'il s'appelloit *Ergamene*, entra dans le Sacré Collége, & fit mourir

tous ces Tyrans Spirituels. Les biens & les Priviléges de cet Ordre étoient aussi exhorbitans que leur autorité & leur puissance *Diodore de Sicile* nous apprend, qu'il partageoit non-seulement la Souveraineté, mais encore qu'il étoit exempt de tout impôt & autres charges de l'Etat; car ses membres étoient *participes Imperii, cunctis oneribus immunes;* & qu'il possédoit en outre le tiers des revenus de l'*Egypte.* Quant à leurs immunités, on peut en voir un exemple dans le Livre de la Genèse. La famine étant survenue, les pauvres furent obligés de vendre leurs terres au Roi pour avoir du pain; mais le Roi nourrissoit les Prêtres, & en outre ils gardoient leurs terres.

Parlons maintenant de la maniere & des raisons pour lesquelles cet

Ordre perpétua l'erreur dans la Philosophie, & la superstition dans la Religion. L'on observera d'abord qu'il étoit de son intérêt de conserver cette réputation de sainteté, de sçavoir & de sagesse, qui lui attiroit l'estime & la vénération des Peuples. Les membres qui le composoient s'étoient ménagé plusieurs ressources dans la forme & la constitution du Gouvernement ; mais comme c'étoient des habiles gens, ils sentirent la nécessité dont il étoit de maintenir dans leur vigueur les principes originels de l'empire qu'ils avoient sur l'esprit des hommes, & dont tout le reste dépandoit. Voici donc quel paroît avoir été le systême général de leur politique. Ils bâtirent tout leur systême de Philosophie sur les opinions superstitieuses qui avoient un cours dans les

siécles

ſiécles d'ignorance, & par conſéquent, leur principal objet n'étoit point une ſcience réelle, mais une ſcience fauſſe. La premiere n'auroit ſervi qu'à découvrir leurs impoſtures dans pluſieurs occaſions, & de-là vint qu'ils la rendirent la plus myſtérieuſe qu'ils purent. D'ailleurs, pour me ſervir de l'expreſſion de *Ciceron*, les hommes commençoient à paſſer *à neceſſariis ad elegantiora.* Ils couroient donc riſque que quelques-uns, qui n'étoient pas de leur Ordre, ne les prévinſſent dans l'acquiſition de la ſcience réelle, & ne découvriſſent la fauſſeté de celle qu'ils enſeignoient. Il convenoit donc qu'ils ſe garantiſſent de ces accidens, & c'eſt en effet ce qu'ils firent avec autant d'eſprit que de fineſſe. Ils multiplierent & exagérerent leurs prétentions à ces eſpèces

de connoissances, que chacun sentoit n'être pas à même d'acquérir, & que cependant chacun étoit disposé à croire qu'ils avoient acquise par des Traditions dérivées des anciens sages, ou même par des illuminations divines, & un commerce secret avec les Dieux & les Démons. Ils n'en demeurerent cependant pas là, & ils eurent recours à d'autres expédiens. Ils envelopperent la plûpart de leurs Doctrines du voile mystérieux de l'allégorie. Ils employerent des chiffres & des hieroglyphes, & établirent deux sortes de Doctrines, l'une pour ceux à qui il étoit inutile & dangereux de confier leur secret, & l'autre pour ceux dont ils connoissoient la crédulité & le fanatisme, & qu'ils avoient éprouvés par un long noviciat. Chez les premiers, l'allégorie passoit

pour une relation littérale des faits, & l'hyperbole étoit leur ſtyle ordinaire : chez les ſeconds, tout étoit fanatiſme & impoſture. Voilà, je penſe, la maniere dont la Philoſophie ſe corrompit dans l'Egypte & dans l'Orient ; cette corruption ſe répandit dans les autres contrées en différens tems, après qu'elle fut devenue un trafic entre les mains de ceux dans qui les caractères de Philoſophes & de Prêtres étoient confondus.



Polythéïsme & Idolâtrie.

CE feroit une chofe auffi inutile qu'ennuyeufe, que de vouloir entrer dans le détail des différens fyftêmes de Polythéïfme & d'Idolâtrie. Je me bornerai donc à quelques obfervations fur la maniere dont l'erreur fe répandit dans la Théologie naturelle, que les Egyptiens & les autres Nations tranfmirent aux Grecs. Je ne m'arrêterai point à fon origine, de peur qu'on ne m'accufe d'affectation. Elle eft beaucoup plus ancienne que ceux qu'on prétend l'avoir enfeignée. *Pherecydes de Syros*, qui écrivit en Profe, & philofopha le premier en vers chez les Grecs, fut Maître de *Pythagore* & de *Thalès*, qui fonderent les Sectes Italique & Ionique;

& qui vécurent par conféquent après la cinquantiéme Olympiade. *Homère* & *Héſiode* vécurent avant l'inſtitution des Olympiades, & peut-être dans le même tems encore que *Caton* ou *Cicéron* placent notre aveugle long-tems avant l'autre.

Je ſuis fort éloigné de croire qu'*Homère* ait voulu faire paſſer ſon *Iliade* & ſon *Odyſſée*, pour deux Poëmes Philoſophiques, quoique ç'ait été la manie des pédans, depuis ſon ſiécle juſqu'au nôtre, de le louer & de le critiquer comme un Philoſophe. Il n'eut d'autre deſſein que de flater ſes Compatriotes, en leur rappellant les exploits de leurs ancêtres, la valeur des uns & la prudence des autres, & il employa pour la machine de ſes Poëmes la Théologie de ſon ſiécle, de même que le *Taſſe* & *Mil-*

ton ont employé celles des leurs. Si *Arnobe*, *Juſtin* & *Tertullien* avoient vécu de nos jours, ils * vous auroient accuſés d'être les peres de la *Roſe-Croix*, & des ſottes doctrines touchant les *Sylpes* & les *Gnomes*, de même que les Ecrivains Eccléſiaſtiques ont accuſé *Homère* d'avoir enſeigné le Polythéïſme & l'Idolâtrie. Je crois même que votre Commentateur vous auroit auſſi bien défendu par la maniere dont il eût interprété vos allégories, & expliqué le ſens caché de votre boucle de cheveux enlevée, par exemple, qu'*Homère* l'a été par ceux qui ont découvert un ſens caché dans toutes ſes Fables; & qui l'ont cru très-verſé dans la Philoſophie, parce qu'il fait mention du Soleil, du Vent, de la Pluie, & du

* C'eſt à M. Pope que l'Auteur parle

Tonnerre ; ſur quoi vous vous moquez de *Politien* & de ſes autres admirateurs.

Ceux qui nous ont repréſenté *Homère* comme un grand Philoſophe, ſe ſont rendus ridicules : ceux qui nous l'ont dépeint comme l'Auteur du Polythéïſme & de l'Idolâtrie, lui ont fait tort. Il y avoit eu des Bardes long-tems avant lui. Il importe peu de ſçavoir qui ils étoient, s'il y a eu, par exemple, pluſieurs perſonnes qui ont porté le nom d'*Orphée* ; ſi ce nom eſt dérivé d'un mot Phénicien ou Arabe, qui ſignifie connoiſſance, comme *Voſſius* le prétend; ſi cet *Orphée* n'a jamais éxiſté, ainſi qu'*Ariſtote* l'a cru ; ou ſi les vers qu'on lui attribue étoient d'un nommé *Cecrops*, comme l'ont prétendu les Pythagoriciens. Nous pouvons raiſonner là-

deſſus comme Cicéron raiſonne au ſujet d'*Atlas*, de *Prométhée* & de *Céphée* ; & conclure que les anecdotes fabuleuſes que les anciennes Traditions rapportent touchant *Orphée*, les doctrines qu'il enſeigna, & les myſtères qu'il inſtitua, prouvent que la Théologie Egyptienne, & la plûpart de leurs ſuperſtitions, avoient été introduites en Grèce long-tems avant *Homère*. On peut aiſément ſentir les avantages avec leſquels cette Théologie & ces ſuperſtitions durent être reçues chez un peuple auſſi ignorant que les Grecs, ſur-tout venant d'une Nation auſſi fameuſe que les Egyptiens, & de gens, ſoit Egyptiens, Phéniciens ou Grecs, qui avoient eu pour Maîtres des Prêtres, des illuminés, des Devins & des Magiciens ; des gens qui avoient des viſions

visions & des songes, & qui avoient commerce avec les Dieux dans un pays où leurs Dynasties avoient duré si long-tems *Platon* eut bien l'audace dans un siécle plus éclairé de publier ses rêveries, ou celles de *Pythagore* dans son *Timée*, sur la foi de gens que les Dieux avoient engendrés, & qui étoient par conséquent instruits des affaires de leurs peres.

Nous pouvons croire que les prédécesseurs d'*Homère* chantoient leurs Cantiques moraux & spirituels, leurs rapsodies philosophiques, & leurs ballades héroïques; ainsi que la tradition rapporte qu'il le fit après eux. J'ignore ce que sont devenus leurs Cantiques & leurs Hymnes, s'ils se sont conservés, ou s'ils se sont perdus. Il y a toute apparence qu'ils se sont perdus, & la même chose fût

arrivée à ses Poëmes, s'ils ne fussent tombés dans les mains de *Lycurgue*, ainsi que *Plutarque* le rapporte ; & si *Solon* n'en eût fait un Corps, ainsi que l'assûre *Diogène Laërce*, que vous citez pareillement, pour prouver que les deux plus grands Législateurs de la Grèce publierent les deux premieres éditions d'*Homère*. Par ce moyen, ses Poëmes devinrent les seuls répertoires de la Théologie, de la Philosophie & de l'Histoire des tems qui l'avoient précédés. Tous les Scribes de la Grèce, mais sur-tout *Platon*, les imiterent & les pillerent.

Solon avoit étudié la Philosophie en Egypte sous les deux plus célèbres Prêtres d'*Heliopolis* & de *Saïs*, & avoit même appris, à ce que dit *Platon*, la langue *Atlantique*. Cette circonstance dut naturellement préve-

nir le, Législateur en faveur d'un Poëte qui étoit versé dans la politique, la mythologie & les autres Sciences des Egyptiens plus de trois cens ans avant qu'il fût dans ce pays pour s'instruire. Mais la réputation générale de la sagesse des Egyptiens, la beauté des Poëmes, où ils trouvoient, ou croyoient en trouver tant de traces, & la perte de ce que leurs premiers Poëtes avoient écrit, si tant est qu'il eussent écrit quelque chose, peuvent avoir donné aux Philosophes Grecs cette estime outrée pour *Homère*, dont on voit tant de preuves dans leurs écrits. Dès que la fureur de faire des systêmes complets de Philosophie, auxquels la Théologie & la Science législative avoient la principale part, commença à être en vogue chez les Grecs, chaque faiseur

de ſyſtême crut devoir ſe ſervir de l'autorité d'*Homère*.

Les Poëmes d'*Homère*, & toute la Théologie payenne, ſemblables à des rideaux peints & brodés, d'abord par la ſuperſtition, & enſuite embellis par l'imagination échauffée des Poëtes, cachoient aux yeux du vulgaire la vraie ſcène où étoient les principes de la Théologie naturelle, & l'amuſoient avec des figures groteſques, au lieu de la lui montrer dans cette ſimplicité, dans laquelle elle paroît aux perſonnes ſenſées. Il y a toute apparence que la vraie ſcène où l'on trouve les principes de la Théologie naturelle, étoit indiquée par cette inſcription remarquable qui étoit ſur le Temple de *Saïs*, & que *Plutarque* rapporte, de quelque maniere qu'on puiſſe l'avoir interprétée;

» Je ſuis tout ce qui á été & qui ſera, » & aucun mortel n'a encore levé le » voile qui me couvre ». Ce voile repréſentoit les ouvrages de Dieu, qui ſeuls ſervent à le faire connoître, autant qu'il lui plaît de ſe communiquer à nous. La raiſon humaine ne peut rien découvrir au-delà de ce voile. Au moyen de ces images, on peut ſe former une juſte idée des différentes routes qui jetterent les Hommes dans l'erreur ſur ce ſujet important : le commun des Hommes par le peu de ſoin qu'ils prirent de connoître Dieu dans ſes ouvrages : les Philoſophes, par la hardieſſe qu'ils eurent de lever le voile, & de contempler la Divinité dans ſa nature & dans ſon eſſence, plutôt que dans ſes ouvrages. Le vulgaire perſonnifia, déifia, & adora les ouvrages, ſans

faire attention à l'ouvrier, ainsi que les Poëtes le leur avoient enseigné : la génération du monde visible fut pour lui une génération de Dieux invisibles ; car ils prirent les idées du pouvoir & de la sagesse, du bien & du mal d'après les phénomènes : non contents de s'en tenir là, ils personnifierent & déifierent encore les affections & les passions humaines, & presque tous les modes complexes que l'esprit humain peut imaginer. Cela étant, on ne doit point s'étonner qu'ils ayent déifié les Hommes dont ils avoient reçu quelque bienfait, & fait de leurs Héros autant de Dieux tutélaires.

Quelques Philosophes étant parvenus, par une plus exacte contemplation de la Nature, à la connoissance d'un Etre suprême, qui existe par lui-

même, dont la ſageſſe & la puiſſance ſont infinies, & qui a créé toutes choſes, ne ſe contenterent point de ce degré de connoiſſance. Ils voulurent expliquer & analyſer la Nature divine. Ils forgerent un ſyſtême des attributs moraux & phyſiques de la Divinité, pour expliquer la conduite de ſa Providence; & raiſonnant ainſi au-delà de leurs idées, par l'effet de la fermentation de leur eſprit, ils reſterent dans le labyrinthe d'abſurdités qu'ils avoient conſtruit, reconnoiſſan- l'exiſtence de ce monade ou de cette vérité au-deſſus de l'eſſence & de l'intelligence humaine, ſans cependant l'adorer, ſe conformant à la pratique de l'idolâtrie, plutôt qu'à celle du Polythéïſme. On multiplia les Dieux, pour pouvoir multiplier les dévotions, les rits & les cérémonies

qui en dépendent. Le *Mithras* inviſible eût été inutile aux Mages ſans le viſible, & une vache, un chat, un ail, un oignon, devinrent dans la baſſe Egypte des Divinités plus lucratives que *Kneph* ne l'avoit été dans la haute.

La premiere Philoſophie ne fut pas la ſeule que l'on corrompit ainſi ; toutes les autres Sciences eurent le même ſort. Les Prêtres d'Egypte & des autres contrées d'où les Grecs tirerent leurs connoiſſances, avoient pour maxime, & cette maxime étoit fort ſage, de ſe réſerver toutes les Sciences, comme par une eſpèce de monopole, à deſſein de ſe rendre néceſſaires à la Société. Sur ce principe, ils cultivoient l'Arithmétique & la Géométrie. La premiere leur ſervit à calculer le nombre de leurs Dieux & de leurs Dé-

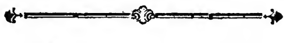
mons, & les revenus dont ils jouissoient ; ce qui n'étoit pas une tâche facile : la seconde, à fixer les limites de leurs possessions, & pour d'autres usages temporels ; car ils n'avoient pas encore découvert, comme l'ont fait quelques modernes, l'utilité dont elle est pour prouver l'immortalité de l'ame & pour résoudre les problêmes métaphysiques. Ils avoient sur-tout besoin de la Médecine & de l'Astronomie ; aussi ils les cultivoient avec soin, & les faisoient servir à leurs desseins. *Medecina animi*, la Médecine de l'ame, étoit le titre de quelques Livres de *Mercure*, que l'on portoit dans cette fameuse procession, dont on trouve la description dans *Clément* d'*Alexandrie*. Peut-être contenoient-ils les principes & les règles de la Théurgie magique, par lesquels

les les Prêtres prétendoient pouvoir commercer avec les Dieux, employer le pouvoir qu'ils tenoient d'eux toutes les fois que cela étoit néceſſaire.

La Médecine, qui ne s'exerce que ſur les ſubſtances corporelles, produiſit une autre eſpèce de magie, qu'on peut appeller naturelle, & qui conſiſtoit en ce que le peuple ignorant attribuoit les effets des cauſes purement naturelles, non point à une puiſſance ſurnaturelle, mais à un pouvoir & à une connoiſſance que nul autre que leurs Magiciens n'avoit; de ſorte qu'un habile Chymiſte eût pût paſſer chez eux pour un ſorcier.

De même l'Aſtronomie, qui avoit été long-tems cultivée ſous le nom d'Aſtrologie, dégénéra en cette Science mépriſable qui porte aujourd'hui ce nom. Les Hommes, à force de con-

ſidérer le mouvement des Aſtres, leur attribuerent une influence, & telle fut l'origine de cette ſcience ridicule d'impoſtures qui ſubſiſte encore dans l'Orient, où les Aſtronomes, qui ne ſçavent point faire un Almanach, gouvernent les Princes & les Nations, dont ils prétendent lire la deſtinée dans le Ciel.



MYTHOLOGIE.

LE ſyſtême de la Mythologie & de la Théologie des Payens eſt ſi abſurde, qu'il eſt impoſſible que les Hommes y euſſent ajouté foi, s'il n'avoit commencé d'être tel dans les ſiécles de la plus groſſière ignorance, & chez des créatures auſſi déraiſonnables que les *Groenlandois*, les *Sa-*

mojedes & les *Hottentots*, & si après que l'erreur & la connoissance eurent crû ensemble, la premiere n'eût étouffé l'autre, & ne se fût maintenue, malgré les progrès de la raison humaine, par la force de l'habitude ; & enfin si les Législateurs n'avoient cru qu'il étoit dangereux de guérir les hommes de leur superstition. Cependant, malgré tout cela, il faut beaucoup d'adresse pour la mettre en crédit, & la faire servir aux vues des Législateurs.

Des allégories qui passoient pour des faits, l'imposture des Oracles, l'impertinence des paraboles qui n'avoient aucun sens, l'absurdité des fables qui ne tendoient qu'à encourager le vice par l'exemple de leurs Dieux, composoient une Religion extérieure, & autorisoient un culte

idicule, qui servoit à amuser le vulgaire : car en matiere de Religion, le merveilleux, l'impossible & l'inintelligible font les impressions les plus fortes sur les esprit vulgaires.

Le Pere *Rapin*, dans sa Comparaison de *Platon* & d'*Aristote*, dit que la Théologie symbolique des Egyptiens leur paroissoit la plus propre pour traiter les sujets divins, & d'après *Jamblique*, qu'ils se croyoient obligés d'imiter la Nature, qui cache les perfections de l'esprit sous l'enveloppe extérieure des corps.

La Théologie & la Mythologie des Payens s'accrurent vraisemblablement entre les mains des Poëtes, qui se livrerent à leur imagination, sans autre vue peut-être que celle d'embellir leurs ouvrages; & les Philosophes, qui, comme *Platon*, avoient

plus d'imagination que de sçavoir ; s'efforcerent de cacher leur ignorance sous les voiles d'une Physique allégorique, & d'une métaphysique chimérique. On multiplia les Dieux, les Démons, & les autres êtres hypothétiques, de même que les fêtes & les dévotions publiques. La superstition augmenta, & la Religion extérieure, qui n'avoit aucun fondement, fleurit.

Les mystères d'*Isis* & de *Mithras* me paroissent être les plus anciens; *Inachus* & *Orphée* introduisirent les premiers dans la Grèce. Mais j'ignore ce qu'ils étoient dans leur origine, & peu nous importe de le sçavoir.



Navigation des Anciens.

LOrſqu'on lit l'Hiſtoire Grecque & Romaine, on eſt ſurpris de l'ignorance de ces peuples dans l'Art de la Navigation : de voirles *Coquets* (*a*) qui déciderent du ſort de la guerre à la bataille de *Salamine*. Quelle idée peut-on avoir des flottes des Carthaginois, lorſqu'on les voit battus par un peuple qui, juſqu'à la premiere guerrePunique,n'avoit ſçu que creuſer des troncs d'arbres pour s'en ſervir en guiſe de canots (*b*) ? Les progrès de cet Art furent extrêmement lents.

(*a*) Eſpèce de bateaux.

(*b*) Caudicariæ naves.

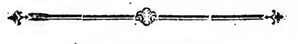
leurs courſes ſe bornoient à la Méditerranée ; ils pénétroient rarement dans l'Océan ; ils ne connoiſſoient que le cabotage, *(a)* & leurs meilleurs Vaiſſeaux auroient fait naufrage là où le moindre Yak cingle en toute ſûreté. Conclurons-nous de-là que ce ſont eux qui nous ont appris les principes de la Navigation ? Non. Nous voyons chez eux la décadence de cet Art. Je ne m'amuſerai point à décrire les Voyages de *Bacchus*, d'*Hercule*, de *Jaſon ;* à fixer le tems dans lequel ces Héros floriſſoient, ni celui où *Minos* étoit le Maître de la Mer. Il y auroit de la folie à le faire. Il nous ſuffit de ſçavoir que, quoi-

[a] Légere & radere litteus.

que les Grecs fussent effrayés du flux & du reflux de la Mer, & que ce phénomène fût nouveau pour eux lors de l'expédition d'Aléxandre le Grand, l'Océan des Indes, tout orageux qu'il est, avoit été fréquenté longtems auparavant par les Marchands qui habitoient les côtes de l'Arabie & de l'Egypte. Si *Hercule* érigea ses Colonnes à l'entrée du Détroit de Gibraltar, les Phéniciens passerent outre. Ils visiterent les côtes du Portugal, les Isles Fortunées & les Canaries, & pousserent jusqu'à *Thule*; & peut-être même jusqu'à l'autre Hémisphère, & aux Isles du moins que *Colomb* eut l'honneur de découvrir cinq mille ans après. Les Vaisseaux de *Midacritus*, ou *Melcartus*, traverserent le Pays de Biscaye, & apporterent du plomb ou de l'étain *ex Cassideride Insula*, qui n'est autre

H

vraisemblablement que la Province de *Cornouailles*, c'est ce que la Tradition nous apprend : mais que voyons-nous dans l'Histoire, si ce n'est le rétablissement de cet Art ? Nous venons de parler d'un Art, parlons maintenant d'une Science.



ASTRONOMIE.

L'Astronomie florissoit chez les Grecs long-tems avant *Hipparque* qui vivoit vers le tems du sixiéme ou du premier *Ptolomée* ; & quoiqu'on parle beaucoup de *Thalès*, de *Pythagore* & d'*Eudoxe*, cependant l'Astronomie & l'Astrologie, qui sont deux Sciences distinctes, étoient dans ce tems là confonduës ensemble. Les hommes s'attachoient beaucoup plus à découvrir

ſes influences imaginaires des Aſtres qu'à obſerver leur cours; & les honneurs que les Athéniens décernerent à *Béroſe* à cauſe de ſes prédictions, montrent la maniere & les fins pour leſquelles l'on cultivoit cette Science, peu de tems avant *Hipparque*, je veux dire du tems d'*Alexandre*. *Hipparque* inventa des Inſtrumens pour obſerver les Phénomènes céleſtes, & les obſerva, dit-on, avec beaucoup d'exactitude. *Ptolomée* vint après lui, & quoiqu'il s'adonnât à l'Aſtrologie, comme d'autres l'avoient fait avant lui, on ne peut lui refuſer le titre d'Aſtronome. Il enchérit ſur les découvertes d'*Hipparque*, & le ſyſtême qui porte ſon nom fut univerſellement reçu, & continua de l'être juſqu'à *Copernic*. Mais on auroit tort de conclure de-là que nous connoiſſons

l'origine & les progrès de l'Astronomie, ou que *Copernic* est l'Auteur d'un nouveau systême. Nous voyons l'Astronomie dans son état de décadence, & nous la voyons refleurir & remonter à ses premiers principes. Nous ignorons quelle fut son origine chez les Egyptiens & les Chaldéens, les progrès qu'elle fit, & le dégré de perfection auquel ils la porterent : mais, entre plusieurs raisons qui nous portent à croire qu'ils la pousserent fort loin, nous sçavons, à n'en point douter, que le vrai Systême Solaire que *Copernic* découvrit il y a environ deux cens ans, s'enseignoit dans les Ecoles de *Pythagore*, il y en a plus de deux mille ; & que c'étoit par conséquent celui des Egyptiens & des Babyloniens.

GÉOMÉTRIE.

LA Géométrie eſt une partie des Mathématiques, & ſon nom même nous indique, non-ſeulement l'objet, mais encore l'origine de cette ſcience. Je ne puis croire, ſur la foi d'*Hérodote*, ni même de *Strabon*, que les Egyptiens l'ayent inventée, non plus que je crois, ſur celle de *Joſephe*, que les Aſtronomes qui vivoient avant le Déluge; avoient gravé leurs obſervations ſur deux colonnes qui exiſtoient de ſon tems. Cette tradition, qui attribue l'invention de la Géométrie à une Nation plus ancienne que la tradition même, encore qu'elle puiſſe être fabuleuſe, nous apprend un fait véritable; & c'eſt, qu'auſſi-

tôt que les hommes cesserent d'errer dans les bois & les plaines à la façon des bêtes, & qu'ils commencerent à former des Sociétés, & à partager les terres, la nature leur apprit à assigner à chacun la portion qui lui appartenoit. Il y a tout lieu de croire qu'ils agirent d'abord par conjecture plutôt que par principe. Ils mesurerent pas à pas ces possessions en long & en large ; & ils se formerent des idées des modes de l'espace, de même qu'ils s'en étoient formées des modes du nombre. Une uni répetée douze fois, composa une douzaine, & vingt fois une vingtaine. La longueur d'un de leurs pieds tint lieu d'unité aux premiers Géometres, de même qu'aux premiers Arithméticiens. Cinq pieds, je pense, selon *Pline*, font un pas, & cent vingt-cinq pieds

une meſure fixe, qui fut long-tems en uſage; car, ſuivant le même Auteur, le ſtade étoit de 125 pas. Ce fut en meſurant de la ſorte que la Géométrie pratique s'établit, & après qu'on l'eût appliquée à deux dimenſions, on l'appliqua bientôt à trois. Elle fut d'un grand uſage, non-ſeulement dans le premier partage des terres, mais encore après qu'elles eurent été confondues par les inondations du Nil.

La nature qui porta les hommes à recourir à l'invention pour ſubvenir à leurs beſoins, les aida à perfectionner celles qu'ils avoient faites. La face naturelle d'un pays leur apprit à lui en donner une artificielle; & leurs premiers eſſais les conduiſirent à étudier les propriétés des lignes, des ſurfaces & des ſolides, & à former

insensiblement cette science, dont l'homme est si orgueilleux, dont l'usage est si utile, mais dont l'application a occasionné une infinité d'abus. La nature donne l'exemple, l'exemple produit l'imitation, l'imitation la pratique, la pratique conduit à la spéculation, & celle-ci à son tour produit la pratique. Je pourrois citer quantité d'autres exemples pour prouver que les premiers principes des Arts & des Sciences sont une suite des idées qu'ont fait naître les productions & les opérations de la nature; mais je les crois inutiles.

Connoissance

Connoissance de Dieu.

On ne peut prouver sans le secours de l'Ancien Testament, que l'unité de Dieu ait été la premiere croyance des hommes. Il ne me paroît même pas, à en juger par toutes les règles fondées sur la raison & l'analogie, qu'elle l'ait été : mais l'une & l'autre prouvent que ce premier principe de la Théologie naturelle, n'a pû manquer d'être découvert, du moment que quelques hommes ont commencé à se contempler eux-mêmes & tous les objets qui les environnoient, & à remonter de cause en cause à une premiere cause intelligente, existente par elle-même,

& par qui toutes choses ont été créées.

Nous trouvons en conséquence que cette découverte a été faite en Egypte, & chez les Nations qui se distinguoient par leur sçavoir & leurs connoissances, long-tems avant les dates de nos Histoires les plus anciennes ; au lieu qu'elle ne paroît pas avoir eu lieu chez les Peuples dont elles font mention, avant qu'ils soient sortis de leur ignorance à l'aide de la Philosophie.

Si je voulois alléguer des preuves particulieres, & confirmer par le témoignage des anciens Ecrivains, ce que j'avance sur une probabilité fondée sur la raison & l'analogie, je ne serois pas embarrassé d'en trouver. Mais d'autres m'ont prévenu, & vous en trouverez quantité dans le systê-

me intellectuel de l'Univers. Vous trouverez, dis-je, dans cet ouvrage un amas de preuves qui démontrent à n'en pouvoir douter, que l'unité de Dieu a été reconnue par les Nations Idolâtres les plus anciennes ; quoiqu'elles ne puissent démontrer que ç'a été la premiere croyance des hommes, parce que les choses de ce monde sont dans une vicissitude continuelle, & qu'il peut se faire que les hommes dans différens tems, & dans différens Pays, soient sortis de l'Idolâtrie, pour embrasser la vraie Religion, & qu'ils ayent abandonné celle-ci pour retourner à l'Idolâtrie ; de même que nous sçavons que plusieurs Nations ont passé de la barbarie à la politesse, & de celle-ci à la barbarie.

Eusebe, & une foule d'autres Ecrivains après lui, veulent nous persuader qu'il n'y a eu que le seul Peuple élu qui ait été en possession de cette connoissance, quoiqu'on puisse prouver le contraire par ses propres écrits, aussi-bien que par l'aveu de *Saint Augustin* & des autres Peres de l'Eglise. Josephe (*a*) assûre qu'*Abraham* a été le premier qui ait osé dire qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu. Il semble, par ce que dit cet Historien, que ce Patriarche dût cette connoissance à ses Observations Philosophiques & à la méditation, avant qu'il connût plus parfaitement l'Etre Suprême, au moyen de l'alliance que Dieu con-

(*a*) Antiq. Jud. lib. 1. c. 7.

tracta avec lui. Ses ancêtres ne pouvoient la lui avoir transmise par tradition, puisque *Josephe*, *Philon*, & quantité de Rabins assurent que le Pere des Croyans étoit né Idolâtre.

Trouverons-nous donc étrange que d'autres ayent découvert, par leur méditation sur les ouvrages de Dieu, ce qu'*Abraham* découvrit? Cet article fondamental de la vraie Théologie est-il si disproportionné à nos idées? Répugne-t-il aux Phénomènes de la Nature? Tout au contraire, il est si proportionné aux unes, & si conforme aux autres, qu'on auroit lieu d'être surpris de l'affectation avec laquelle les Juifs ont restreint cette connoissance aux Patriarches & à leurs descendans, si l'on ne voyoit qu'ils ont

voulu par-là faire plus d'honneur à leur Nation.

Ne nous trompons point : Dieu ne s'est jamais laissé sans témoin, & ce témoin n'est autre que le systême entier de ses Ouvrages ; encore que la raison humaine ait besoin d'être cultivée pour découvrir cette vérité, de même que les autres, & qu'elle n'ait pas été également découverte ni par tous les Peuples, ni dans tous les siécles. Mais il n'y en a aucune qui exige moins de travail que celle-ci, ni qui nous récompense mieux des peines que nous nous donnons pour la découvrir. C'est ainsi que je pense, & en pensant ainsi, j'adore la bonté de l'Etre Suprême.

L'Evêque *Wilkins* dit dans ses Principes de la Religion Naturel-

le, que les choses qui distinguent l'homme des autres animaux, sont les vrais principes & les fondemens de la Religion; nommément la connoissance d'un Dieu, & l'attente d'un état futur après cette vie; ce qui est une prérogative que n'ont point les autres animaux. Ce bon Evêque fait consister la différence qu'il y a entre la raison de l'homme & celle des animaux, dans le degré, & non dans l'espèce, sans s'appercevoir que cet aveu d'une vérité apparente l'engage dans une dispute touchant les ames, & les esprits matériels & immatériels.

Quoi qu'il en soit, ceux qui supposent tous les hommes incapables d'acquérir une entiere connoissance de la Théologie naturelle & de la Religion

ſans la révélation, nous dépouillent, ſuivant l'Evêque, de l'eſſence & de la forme de l'homme, & nient que nous ayions ce degré de raiſon néceſſaire pour diſtinguer notre eſpèce.





Absurdités de la Théologie Payenne.

LES Payens bâtirent leur Théologie sur les mêmes fondemens que leur Philosophie, & ceux qui professoient ces deux sciences saisirent l'occasion qu'ils avoient de feindre une étroite correspondance entre le Ciel & la Terre. Ils prétendirent avoir les moyens de connoître les décrets du Ciel, de savoir la volonté des Dieux, d'appaiser leur colère, de captiver leur faveur, & d'exercer un pouvoir absolu sur les Démons. Ils imaginerent des esprits qui appartenoient aux Planettes, ignés, aëriens, aquatiques & terrestres; de maniere que non-

seulement les hommes, mais même les animaux, les plantes, les métaux & les pierres, participoient à leurs natures, & se ressentoient de leurs diverses influences. La distinction des bons & des mauvais Génies étoit fort commode pour expliquer les premiers phénomènes physiques & moraux, & pour augmenter les revenus des Prêtres. En conséquence, cette distinction a été établie dans l'antiquité la plus reculée, lorsque les Philosophes faisoient ce qu'ils font encore, lorsqu'au lieu de juger des causes par leurs effets, ils en inventent par une saillie de leur imagination. *Justin* le Martyr a trouvé le Démon des Chrétiens précipité du Ciel, dans le dix-neuvième Livre de l'Iliade d'*Homère*. *Plutarque* fait dire à *Empedocles* que les mau-

vais Démons en avoient été chassés par les Dieux ; & *Marsile Ficin*, dans sa Dissertation sur l'Apologie de *Socrate*, rapporte que *Platon* avoit ouï dire en *Egypte*, que *Jupiter* avoit précipité les Démons impurs dans l'Enfer, & qu'il avoit appris de *Pherecyde* de *Syros*, soit par tradition, ou par ses écrits, que plusieurs de ces Esprits s'étoient révoltés contre Dieu sous la conduite d'*Aphionée*. Ces Esprits réprouvés devinrent les instrumens, ou plutôt les Auteurs de tout le mal physique & moral ; & l'on rechercha la protection de ceux qui n'avoient pas dégéneré de cette pureté, pour prévenir ou détourner cette influence maligne. Les uns procuroient la paix de l'esprit & la santé du corps : les autres inspiroient la luxure, enflammoient les passions, & entrant dans

les corps des hommes, de même que dans ceux des autres animaux, ils les tourmentoient, leur disloquoient les membres, & leur jouoient mille mauvais tours.

Ces absurdités, & quantité d'autres que je ne veux pas me donner la peine de recueillir, étant fondées sur un petit nombre de vrais principes, composoient toute la Théologie des Egyptiens & des Chaldéens, & corrompirent tout la masse. Je dis leur Théologie ; car leur politique & leur morale méritent tous nos éloges. Le récit qu'*Hérodote*, *Diodore de Sicile* & d'autres en font, & les effets qu'ils lui attribuent, nous inspirent l'admiration & le respect, & l'on ne peut expliquer la folie & le fanatisme de ces peuples dans ces sujets théologiques, qu'en les attribuant à la vanité

des Philoſophes, & à l'impoſture de leurs Prêtres. Si ces perſonnes n'euſſent aſpiré à aucune de ces Sciences chimériques, & ſe fuſſent contentés d'enſeigner ſimplement le peu que nous pouvons ſçavoir de la Nature Divine & de la Métaphyſique, leurs Syſtêmes, qu'ils avoient la fureur de répandre, n'auroient pas ſatisfait leur vanité; & leurs richeſſes, qu'ils vouloient augmenter par ce commerce lucratif, n'auroient pas contenté leur avarice.

Il eſt difficile de dire qui des deux l'emporte de l'imprudence de leurs prétentions, de l'art avec lequel ils les faiſoient valoir, ou du ſuccès qu'ils eurent en en impoſant aux hommes. Le Ciel étoit ouvert à leurs yeux comme un grand Livre. Il n'y avoit qu'eux & leurs adeptes qui puſſent le lire, &

découvrir les ſecrets qu'il contenoit. Eux ſeuls connoiſſoient le myſtère des influences céleſtes. Ils pouvoient les procurer, les détourner, les changer, les fixer à certaines portions de la matiere, & même fixer les eſprits qui les dirigoient, à des ſtatues préparées ſelon les règles de la magie. Ils avoient des méthodes myſtérieuſes pour dégager l'ame des liens du corps, & la diſpoſer à recevoir les illuminations céleſtes. Ils préparoient l'eſprit pour les ſonges prophétiques, & fortifioient les yeux, pour les mettre en état de ſupporter les viſions céleſtes. Ils recevoient l'inſpiration, & contemploient les Dieux qui la donnoient. Il eſt auſſi difficile d'expliquer comment cela ſe faiſoit, que de ſçavoir la maniere dont les Démons réſidoient dans leurs Statues,

Suppoſez une muraille faite d'une glace de miroir, & qui forme un écho. Elle réfléchira votre figure & votre voix, & vous vous verrez pour ainſi dire dans cette muraille. Sans m'arrêter plus long-tems à ces impertinences, je conclus en diſant, que c'eſt de cette union de la Philoſophie & de la Théologie, dans l'établiſſement de la Magie théurgique & naturelle, que ſont venues la folie & les impoſtures de l'Aſtrologie judiciaire, les Horoſcopes, les Charmes, les Taliſmans, & une infinité d'autres choſes ſemblables.



CHRONOLOGIE.

LES peines que plusieurs Sçavans se sont données pour fixer les points de Chronologie & d'Histoire concernant les anciennes Nations, & particulierement les Egyptiens, m'ont toujours paru extrêmement ridicules. La raison en est, qu'ils auroient pû recueillir quelques vérités utiles & générales des matériaux informes & fabuleux qu'ils emploient, & en faire un bien meilleur usage. On ne connoîtra jamais ni l'origine des Egyptiens, ni celle de leurs autres Dynasties. Les plus anciennes traditions, quand même on les supposeroit authentiques, seroient inutiles pour cet effet; mais elles suffisent pour un autre. Elles nous montrent la nature

ture du gouvernement, & le caractère des hommes dans ces premiers tems. Elles indiquent les premiers Rois & le Gouvernement primitif de l'Egypte, lequel a subsisté aussi longtems que les Dieux ont régné; je veux dire, que leurs Rois se conformerent à la fin de leur institution, & firent consister leur gloire à bien gouverner leurs peuples, plutôt qu'à conquérir les Etats d'autrui (*a*). *Osiris* & *Isis* civiliserent leurs mœurs, & leur apprirent à semer le froment & à planter la vigne. Le premier *Mercure* leur enseigna l'usage des lettres, les instruisit dans les Sciences & dans les Arts, sur-tout dans la Médecine,

(*a*) Fines Imperii tueri magis, quàm proferre mos erat, intrà suam cuique patriam Regna finiebantur. *Justin.*

tant de l'ame que du corps, & fut en outre leur premier & leur plus grand Législateur. D'autres Mercures succéderent à *Thot. Cotta* en compte cinq. Ceux-ci expliquerent les Hyéroglyphes du premier, perfectionnerent ce qu'il avoit enseigné dans trente-six milles volumes, & completterent cette sagesse des Egyptiens, dans laquelle on prétend que *Moyse* fut instruit.

Les Egyptiens ne furent connus des Grecs que du tems de *Psammétichus*, c'est-à-dire plus de mille ans après les Dynasties de leurs Dieux, & cependant dans ce tems-là les premiers principes de la bonne police & du Gouvernement Monarchique subsistoient déja. Après différentes révolutions survenues dans le Gouvernement, ils se maintinrent en crédit pendant plusieurs siècles. La même chose est arrivée aux Chinois; leur

Empire a commencé plutôt, & a duré trois mille ans de plus; & il ressemble à celui d'Egypte à plusieurs égards.



DE L'HOMME.

L'HOMME, dit *Grotius*, est un animal, mais un animal d'une espèce supérieure, & qui differe autant des autres animaux, que ceux-ci different entr'eux. Cette proposition présente-t'elle une idée bien claire? Il est impossible d'observer les animaux, & de ne pas discerner dans la plûpart certaines actions & certaines règles de conduite, qui marquent non-seulement un instinct plus sûr & plus étendu que nous ne le croyons, mais quelque chose qui ressemble plutôt à un degré inférieur de raison, qu'à un degré supé-

rieur d'inſtinct, ſi tant eſt que nous puiſſions par la ſeule obſervation & ſans aucune communication de leurs idées, les diſtinguer exactement. Quels que ſoient les cas, & de quelque maniere que la Sageſſe infinie ait diſpoſé les choſes, il ne me ſeroit pas difficile de combattre par des faits particuliers l'aſſertion générale de *Grotius*, ni de montrer qu'à divers égards la différence entre certains hommes & quelques animaux pourroit paroître moindre que celle qu'il y a entre les différentes eſpèces d'animaux, & même entre ceux de la même eſpèce, du moins entre un homme & un autre. Peut-être les êtres ſupérieurs qui conſiderent notre Syſtême intellectuel, ne voyent-ils pas une ſi grande différence entre un Petit-Maître Gaſcon & un Sin-

ge, ou entre un Philosophe Allemand & un Eléphant, quelque partialité que nous puissions avoir pour notre espèce, qu'entre un homme capable d'instruire, & un homme incapable d'instruction? *Grotius* eût pû donner aux autres animaux plus d'intelligence qu'il n'a fait, encore qu'il leur en donne un peu plus que dans le texte, & sur l'autorité de *Philon*, dans une note qu'il y a jointe. J'ignore à quoi sert l'autorité des anciens dans une matiere aussi notoire, & si à portée de l'observation de tous les siècles. Mais j'ignore encore plus ce qu'il veut dire, lorsqu'il ajoute, *quod in illis quidem procedere credimus ex principio aliquo intelligente extrinseco, quia circa actus alios istis neutiquam difficiliores par intelligentia in illis non*

apparet. S'il eût dit, d'un principe interne, *ex principio intrinseco*, comme on le lui a fait dire dans quelques éditions, on auroit entendu ce qu'il veut dire; car il auroit été alors question d'un instinct éclairé, ou d'une raison inférieure à celle de l'homme, laquelle a été donnée aux animaux pour diriger leurs actions: mais cela auroit été incompatible avec son argument, & il se seroit contredit lui-même. Il dit donc *ex principio extrinseco*: & qu'entend-il par-là? Une force extérieure qui les fait agir, ou qui les retient, & dirige leur conduite par occasion, & non point d'une maniere uniforme. Cela seroit trop absurde; croit-il, comme les Rabins, qu'ils reçoivent d'en-haut une illumination immédiate ou médiate, qui leur donne l'intelligence

qui leur manque dans certains cas, pour accomplir la loi de leur nature? Cela l'eſt encore plus.

Le moyen d'éviter ces ſortes d'abſurdités eſt de n'être ni dogmatique, ni trop curieux. On doit d'autant moins l'être, que les principes de l'obligation qu'impoſe la loi naturelle, ſont très-clairs. L'inſtinct ſeconde la raiſon dans l'homme, & y ſupplée dans les autres animaux.



Origine de la Société.

ON a imagné quantité d'Hypothèſes pour expliquer l'origine de la Société, ſa nature, & les motifs qui y ont donné lieu. Toutes ont quelque degré de probabilité, & peuvent entrer pour quelque choſe dans la formation de ces Congrégations & de

ces unions politiques, en conséquence desquelles les hommes ont été divisés en des Nations distinctes, & la grande République, comme il plaît aux Stoïciens de l'appeller, dans des états distincts. Mais aucune ne peut passer pour universelle, ni avoir fait l'ouvrage toute seule. On peut dire en général que la fondation des Sociétés civiles ou politiques est dû à la Nature, quoiqu'elles soient les ouvrages de l'Art. C'est l'instinct qui a formé les Sociétés, & l'expérience qui les a perfectionnées. Peut-être furent-elles troublées de bonne heure, aussitôt qu'elles eurent été formées, tant par les accidens de dehors, que par ceux de dedans, par les passions des hommes; & elles ont été maintenues depuis, malgré eux, très-imparfaitement, parmi de grandes vicissitudes,

par

par la raiſon humaine, laquelle s'exerce à former des ſyſtêmes des Loix particulieres pour les différens états, des ligues & des conventions entr'eux, & dans des conventions tacites, qui conſtituent ce qu'on appelle communément la Loi des Nations.

Les premiers principes des choſes ſur leſquelles s'exercent l'entendement, & l'induſtrie humaine, exiſtent dans la nature ; ils ſont faciles à trouver, & nous ſommes capables d'en voir les conſéquences, tant dans la ſpéculation, que dans la pratique. Mais en le faiſant, nous ſommes pour ainſi dire abandonnés à nous-mêmes Nous devons les premieres découvertes que nous faiſons à nos propres obſervations ; & le progrès que nous faiſons dans la ſuite, à la force de notre entendement, à notre application

& à notre industrie. Nous pouvons le faire bien ou mal; nous pouvons faire trop ou trop peu, selon que nous usons & que nous jugeons bien ou mal de nos facultés ; car la *bona* & *mala ratio*, sur laquelle *Corta* (*a*) insiste si fort, n'est rien de plus.

Il en est tout autrement dans le cas du Gouvernement civil. Nous ne sommes point abandonnés à nous-mêmes. Nous ne sommes pas les maîtres de la découverte, ni d'en voir les conséquences par la force de notre entendement. Nous y sommes conduits, pour ainsi dire, par la main de Dieu, avant même que nous soyons en état de faire usage de notre raison.

Lorsque Dieu créa l'homme, il créa une Créature dont le bonheur dépend de sa sociabilité avec les

(*a*) Cic. de Nat. Deor.

êtres de son espèce. Il le créa donc un être sociable, un être capable de sentir le plaisir immédiat & l'avantage de la Société. Le besoin de la Société naturelle, précede celui de la Société artificielle, & la premiere, qui est dictée par l'instinct, nous prépare pour la seconde, à laquelle la raison nous détermine. Nous sommes capables de l'une & de l'autre tour à tour. Un enfant ne peut concevoir la nature des conventions qui constituent la Société civile, non plus que la maniere dont il peut perpétuer son espèce; parce que ses facultés spirituelles & matérielles n'ont point encore atteint leur maturité. L'ignorant ne peut les connoître, parce qu'il n'en est point instruit, & que d'autres ne les lui ont point apprises. Celui qui est né stupide n'entre

ici pour rien. Je dis ceci, pour mieux faire sentir la futilité d'un argument dont quelques-uns se sont servis. Prouver qu'un enfant, pendant qu'il est enfant, & un ignorant, tant qu'il reste dans son ignorance, sont incapables d'instituer une Société Civile, ni de comprendre sa nature, c'est prendre le Lecteur pour une buse; car qui ne voit du premier coup-d'œil les différens sens, quoiqu'également vrais, dans lesquels les hommes sont censés propres à former une Société Civile, les poissons à nâger, les oiseaux à voler, & les chênes à porter du gland? (a)

Les Poëtes nous ont donné de belles descriptions d'un âge d'or, lequel a existé au commencement du monde. Quelques Peres de l'Eglise ont

(a) Voyez Puffen, liv. VII. ch. I.

pareillement décrit un second âge d'or avec lequel ils supposent qu'il doit finir, & qui doit nous dédommager de la courte durée du Paradis Terrestre, vû qu'il doit durer mille ans. Je ne crois pas que les hommes fussent naturellement aussi bons, ni les animaux aussi privés au commencement du monde qu'on les suppose. Je ne crois pas non plus avec *Hobbes* que les hommes, avant l'institution de la Société Civile, ayent été dans un état absolu d'individualité. De sçavoir comment ils naquirent, c'est ce qu'il appartient à la seule révélation de nous apprendre. C'est une absurdité de supposer, comme faisoient les *Egyptiens*, suivant le rapport de *Diodore de Sicile*, que ce fut le Soleil qui fit naître le premier homme du limon de la terre. Quand même on admettroit

cette Hypothèse, je ne sçaurois concevoir comment ces insectes humains furent en état de pourvoir à leurs besoins, & de parvenir à l'âge de virilité, quelle qu'ait été dans ce tems-là la constitution Physique du monde. Ne pouvant douter que ce monde & ceux qui l'habitent n'ayent eu un commencement, nous devons croire nécessairement que le premier homme & la premiere femme, ou qu'un homme & une femme au moins, furent produits avec une parfaite vigueur de corps & d'esprit, que l'instinct les porta à un acte, dont ils ne pouvoient prévoir la conséquence, & que l'amour-propre, lorsqu'ils la virent, les porta à s'aimer eux-mêmes dans leurs enfans, à les nourrir & à les élever.

Telle fut l'origine de la Société, &

du Gouvernement paternel. Je n'examinerai point ici comment le dernier eſt fondé ſur cet acte aveugle de le génération, dont le motif & la fin, eſt le plaiſir mutuel de l'homme & de la femme ; encore moins m'arrêterai-je à comparer l'opinion de *Grotius*, (*a*) qui eſt favorable au paternel, avec celle de *Hobbes*, (*b*) qui l'eſt au maternel. J'obſerverai ſeulement en paſſant, que ſi *Hobbes* a avancé un paradoxe, il eſt tel, qu'il eût pû le faire valoir avec avantage contre *Grotius*, & plus encore contre *Filmer*, qui citant le cinquiéme Commandement, a laiſſé le mot de mere. *Grotius* n'a pas été ſi loin, mais il donne la préférence à l'autorité paternelle, dans le cas où il s'éleve quelque

(*a*) Lib. II. ch. 2.
(*b*) De Cive. ch. 9.

dispute entr'eux, à cause de la prééminence du sexe, *ob sexûs præstantiam.* Un autre auroit pû dire, que si le droit des parens sur leurs enfans, s'acquéroit par génération, comme l'assûre *Grotius*, le droit de la mere seroit mieux fondé en cas de dispute, parce que son droit de génération n'est point douteux, & que celui du pere peut l'être. Elle est toujours une mere réelle ; le mari peut être souvent un pere putatif, & l'argument *ob sexûs præstantiam*, est dans ce cas particulier, plus applicable à la mere. Quoi qu'il en soit, l'autorité paternelle, qui est fondée sur l'éducation, est réelle ; & cet instinct, qui porte les parens à prendre soin de leurs enfans, leur donne, par la loi de nature, toute autorité sur eux, vû que sans elle ils ne pourroient le faire. Cette autorité est, & doit être absolue, tant que

leurs enfans sont hors d'état de se conduire : elle devient limitée, lorsqu'ils peuvent le faire sans leur secours, sans cesser cependant de vivre dans la même famille. Elle cesse lorsqu'ils en sortent, qu'ils deviennent indépendans, & peres de famille.

La loi naturelle est claire jusqu'ici ; & cela suffit pour montrer comment nous sommes conduits par la main de Dieu, c'est-à-dire, par les circonstances dans lesquelles il a voulu nous faire naître ; par la dépendance nécessaire des enfans, par l'instinct des parens, par l'éducation, l'habitude, & enfin par la raison ; que nous sommes conduits, dis-je, à la naturelle, & rendus capables d'être membres de l'une, après l'avoir été de l'autre. Tel est le cas de chacun en particulier, & tel est celui des hommes

considérés dans un sens collectif.

Les habitans des autres Planettes peuvent avoir formé depuis leur création une grande Société, qui ait parlé la même langue, avoir vécu sous le même gouvernement, & avoir été si parfaits, qu'ils n'ayent eu besoin d'aucune contrainte. Mais le genre humain est différemment constitué; & quoique la loi naturelle de notre espèce soit la même, nous sommes cependant incapables à plusieurs égards de nous unir sous une forme de gouvernement, & de nous soumettre à un genre de vie reglé. Nous sommes infiniment éloignés de cet état, nous y sommes entrés peu à peu, & avec une grande variété d'imperfection; quoique la nature, en indiquant le premier, ait rendu l'autre plus aisé, vû qu'il est le plus nécessaire. Les hommes n'ont jamais été sans

Société ; & s'ils étoient divisés en familles avant d'avoir été assemblés en Nations, ils vivoient en Société dès leur premiere origine. Ce n'est que pour avoir confondu sous un même terme générique, ce qui est naturel avec ce qui est artificiel, qu'on a raisonné confusément sur ce sujet, & avancé un faux argument. *Bayle*, par exemple, nie que la paix, le bonheur, & même la conservation des hommes dépendent de la Société. Comment soutient-il ce paradoxe ? aussi mal qu'il prouve l'inutilité de la Religion au Gouvernement. Il cite *Sallufte* pour prouver que les Aborigenes en Italie, & les *Gétuliens* & les *Lybiens* en Afrique, n'avoient ni loix ni Magistrats, en un mot aucune forme de Gouvernement. Il cite aussi *Pomponius-Mela*, & il auroit pu également citer

quantité d'autorités anciennes & modernes ; car les Auteurs, en se copiant les uns les autres, perpétuent les mêmes erreurs, & augmentent le nombre des témoins, sans fortifier le témoignage ; & cela peut être arrivé dans cette occasion. Mais il sçavoit, & il auroit du observer que les Auteurs sont naturellement enclins à exagérer les descriptions qu'ils font, & les caractères qu'ils décrivent. Quel portrait n'a-t'on pas fait de la barbarie des peuples qui inonderent l'Empire Romain, par exemple, des *Goths* & des *Lombards* ? Cependant, après qu'ils se furent fixés en *Italie*, & qu'on les connut mieux, il s'en fallut beaucoup qu'ils parussent aussi barbares aux Grecs & aux Romains. Quelle prudence dans leur Gouvernement ! quelle sagesse dans leurs loix !

Je ne dis ceci qu'en passant. Je veux que les Aborigenes, les Gétuliens, les Lybiens, & les habitans des contrées intérieures de l'Afrique, n'ayent eu ni loix écrites, ni Magistrats; s'ensuit-il de-là qu'ils n'ayent point eu parmi eux des usages qui équivaloient à des Loix, ni peres, ni vieillards, qui suppléassent aux Magistrats civils, ni aucune forme de Gouvernement, parce qu'ils n'avoient pas celle du Gouvernement civil? s'ensuit-il, enfin, qu'ils vécussent sans Société civile? Le passage de *Pomponius Mela* prouve le contraire. Ils étoient dispersés en différentes familles, lesquelles n'étoient gouvernées par aucune loi commune, ni par des conseils réunis. *In familias passim & sine lege dispersi, nihil in commune consultant.* C'est ainsi que vivent de nos

jours les Arabes du désert, plusieurs Tartares, & autres peuples vagabonds, qui ne sont unis par aucune constitution nationnale; mais loin que leurs familes, Tribus, ou Hordes n'ayent ni Société, ni Gouvernement, elles sont beaucoup mieux reglées que plusieurs Nations qui passent pour civilisées. *Bayle*, & les Auteurs qu'il cite, n'avoient en tête que les Sociétés politiques d'institution humaine, & n'ont jamais pensé à celles qui sont naturelles. Lorsqu'il a avancé que ces peuples se multiplioient sans Société, & qu'il a nié que la vie sociale fût nécessaire pour la conservation de l'humanité, il n'a pas fait attention qu'il étoit impossible qu'ils se multipliassent sans former des Sociétés; & il auroit pû aussi-bien dire qu'un pays rempli de compagnies indépen-

dantes de ſoldats, n'a point de milice, parce que ces compagnies ne forment point encore des Légions ni des Régimens.

Les Traditions anciennes, tant ſacrées que profanes, ſont ſi unanimes ſur cet article, qu'elles nous donnent lieu de croire que les hommes furent au commencement diviſés en différentes familles, leſquelles formoient autant de Sociétés diſtinctes ſous un gouvernement paternel. L'hiſtoire de *Moyſe* nous a conſervé la Généalogie d'une, ſavoir de *Seth*, juſqu'au déluge. Il n'étoit pas beſoin de parler de celle de *Caïn*, vû qu'elle devoit périr dans cette terrible cataſtrophe. Il nous a fidelement conſervé la Généalogie de la famille de *Sem*, après le déluge, & n'a parlé que par occaſion de celles de *Ham*

& de *Japhet*, dont la raison est que la généalogie des Patriarches & celle du Peuple de Dieu, devoient leur origine à *Sem*. Nos Théologiens en donnent une autre raison. Le *Messie* devoit descendre plus de 2000 ans après d'une branche de la même famille ; aussi eut-on soin de conserver la généalogie, & de perpétuer la race ; & c'est de quoi *Patrick* rapporte un exemple remarquable dans son Commentaire sur la Genèse. Si les filles de *Lot* commirent un inceste avec leur pere, on doit moins l'attribuer à leur incontinence, qu'à l'intérêt qu'elles prenoient à la conservation de leur famille ; elles crurent, suivant S. *Irenée*, que tout le genre humain avoit péri, ou du moins qu'il ne restoit personne qui pût habiter avec elles ;

elles; *Juxtà morem universæ terræ.* (a)

Je n'ai parlé de cette famille que pour montrer ce qu'étoient les premieres Sociétés des hommes, & comment les Sociétés Civiles naquirent de la Société naturelle, & les Sociétés naturelles les unes des autres. Lorsque quelqu'une de celles-ci devint trop nombreuse pour pouvoir habiter le même pays, ou qu'il s'eleva des disputes entr'elles, comme il arriva à celles d'*Abraham* & de *Lot*, & dans la suite à celles de *Jacob* & d'*Esaü*, elles se séparoient. Lorsqu'un pere de famille préféroit un de ses enfans aux autres, comme fit *Abraham*, & comme il falloit qu'*Isaac* le fit pour donner à *Jacob* la prééminence sur *Esaü*, & aux *Ismaëlites* la pré-

(a) Genès. c. 19.

pliquer la patience avec laquelle, après la mort de ce Patriarche, ils ſupporterent pendant quatre-vingt ans la dure ſervitude, à laquelle la tyrannie des Egyptiens les avoit réduits, quoique leur nombre ſe fût accrû au point, que lors de leur ſortie, ils ſe trouverent environ 600000 combattans. Cet accroiſſement paroîtroit incroyable dans toute autre Hiſtoire, malgré les calculs qu'on a faits pour prouver que ce nombre n'excede point la multiplication naturelle d'un peuple chez qui la polygamie & le concubinage ſont établis. Mais en admettant ce nombre immenſe, & une pareille patience dans les Iſraëlites, qu'on ſçait avoir été turbulens, revêches & difficiles à gouverner, on ne peut concevoir qu'ils ayent eu tant de peine à

sortir du pays lorsque Moyse les détermina à le faire. Une armée de 600,000 hommes eût suffi pour conquérir l'Egypte. Je suis sûr que les Arabes & les Persans, la conquirent avec moins de monde, qu'ils n'en avoient lorsqu'ils en sortirent.

Ces réflexions me donnent lieu de croire que ce que les Auteurs Payens disent de leurs Transmigrations n'est point fabuleux, & que c'est-là un exemple du cas que j'ai cité ; je veux dire, celui d'un peuple qu'une Communauté chasse, parce qu'il lui est à charge. (*a*) Les Israëlites n'étoient

(*a*) Ce que l'Auteur dit ici est démenti par l'Ecriture Sainte, & je ne rapporte son raisonnement, que pour montrer jusqu'à quel point on peut s'égarer, lorsqu'on veut faire parade de son esprit & de son érudition.

coupables ni de sédition ni de révolte. Ils supportoient leurs maux patiemment. Mais s'en étant enfin lassés, & voulant quitter le pays, une maladie épidémique qui se répandit dans la Basse Egypte, peut avoir obligé Pharaon à reléguer les habitans de cette partie de son Royaume dans les déserts; & s'il les poursuivit jusqu'à la Mer Rouge, ce fut plutôt pour ravoir les bijoux, & les ustensiles d'or & d'argent qu'ils avoient empruntés des Egyptiens, que pour les arrêter & les obliger à revenir.



D'où viennent les maux attachés à la Société.

QUOIQUE l'établissement & le maintien des Sociétés Civiles, ayent causé dans l'ordre de la Providence, des guerres continuelles, & une grande partie des maux qui proviennent de l'injustice & de la violence des hommes, *tot bella per orbem, tam multæ scelerum facies*, cela n'empêche pas que la nécessité de les établir n'ait son fondement dans la Nature, & qu'elles ne soient indispensables. La grande Communauté des hommes ne peut être assujettie à un seul gouvernement; mais elle ne sçauroit s'en passer. On observera encore que les loix & les constitutions

des Sociétés particulieres varient beaucoup, font, dans une multitude de cas, opposées les unes aux autres, & souvent même absurdes. Mais cela n'empêche pas qu'on ne doive faire des loix & des constitutions, & les observer lorsqu'elles sont faites. On peut appliquer à tous ces cas un passage de *Térence*, que *Gratien* cite en faveur du pouvoir arbitraire, *Aut hæc cum illis sunt habenda, aut illa cum his amittenda sunt*, ou il faut prendre le bien avec les charges, ou renoncer à tout.

Mais comme il est certain que la loi naturelle tend à entretenir la paix parmi les hommes & à les rendre heureux, & qu'elle est constamment la même dans tous les tems & dans tous les lieux, d'où vient qu'*Aristote* la compare au feu, qui chauffe &

brûle également en Perse & en Grèce, voyons pour quelle raison les moyens qu'elle prescrit, répondent si mal à la fin qu'elle se propose. La réponse est facile, mais sans réplique. C'est que ces moyens sont employés par des hommes dont l'imperfection est telle, qu'ils ne peuvent rien faire de bien. Ils sont composés de deux substances, dont l'une a deux principes de détermination, qui font que les affections & les passions qu'excite la vue d'un bien apparent, sont continuellement en action, & sont excitées indépendamment de la volonté, qu'elles déterminent ensuite. Mais la raison est une paresseuse, qui ne peut être ainsi excitée. Il faut que la volonté la mette en action, & comme cela a lieu lorsque la volonté est déja déterminée par les affections & les pas-

ſions, dans le cas où cela arrive, il ſe fait une compoſition entre les deux principes ; & ſi les affections & les paſſions ne peuvent abſolument gouverner ni obliger la raiſon à leur ſervir d'inſtrument, elles obtiennent d'elle plus d'indulgence qu'elles n'en obtiendroient, ſi elle étoit libre, & qu'elle ne fût pas ſéduite.

Ces réflexions peuvent ſervir à expliquer d'où vient que la loi naturelle a été ſi mal obſervée dans les Sociétés Civiles, de même que la maniere abſurde dont elles ont voulu y ſuppléer par les loix civiles. Si elles euſſent agi autrement, l'état des hommes auroit été plus heureux, mais il n'eût pas été humain. Nous n'aurions pas été les créatures que nous devions être, & il y auroit eu un vuide dans la gradation des intelligences créées.

Les Tables de la Loi naturelle ſont écrites, pour ainſi dire, dans les ouvrages de Dieu, & expoſées aux yeux de l'homme, afin qu'il l'ait ſans ceſſe préſente, & qu'il puiſſe l'obſerver conſtamment, au milieu des infirmités & des tentations, auxquelles il eſt aſſujetti. Dieu nous a montré en quoi notre ſageſſe, notre bonheur, & la perfection de notre nature conſiſtent, & il nous a laiſſés les Maîtres de répondre à ces fins, par le bon uſage que nous faiſons de notre raiſon. Comme elle n'eſt pas égale dans tous les hommes, & qu'elle ſe trouve imparfaite dans ceux qui en ont le plus, de-là vient que notre ſageſſe & notre bonheur ſont imparfaits, & que l'état de l'homme l'eſt auſſi à tous égards. Nous portons notre vue plus loin que nous ne pouvons atteindre.

DE LA LOI NATURELLE.

LA Loi Naturelle est trop évidente & trop importante, pour n'avoir pas toujours été la premiere des Loix. Elle a toujours été réputée telle, non-seulement par les législateurs & les Philosophes, mais encore par ceux qui ont donné les premieres ébauches du Gouvernement Civil. Un sentiment intérieur, joint à l'observation de ce qui se passe autour de nous, n'a pû manquer de la leur faire connoître de même qu'aux peres de famille & aux Patriarches qui les avoient précédés. Les erreurs & les contradictions dans lesquelles on est tombé, & où l'on tombe tous les jours à son égard, proviennent d'une cause différente.

La Loi est claire, mais ses préceptes sont genéraux. La raison les déduit aisément du systême des ouvrages de Dieu, de la constitution de la nature humaine, des actions humaines, & du cours invariable des choses. Mais pour rendre la plus grande partie de ces préceptes généraux aussi utiles à l'espèce humaine que le Créateur a voulu qu'ils le fussent, la raison a un autre tâche à remplir. Elle doit en tirer les conséquences qui en resultent, & les appliquer dans tous les cas qui concernent ce que nous devons à Dieu & à notre prochain, selon les différentes relations que nous avons avec eux, & les différentes places que nous occupons dans la Société.

DE LA POLYGAMIE.

LEs raiſons qui déterminerent les Légiſlateurs de Gréce & de Rome, & de quelques autres Etats, à défendre la pluralité des femmes qui étoit permiſe dans preſque tous les pays, me paroiſſent avoir été les ſuivantes. Ils comprirent que la Polygamie augmenteroit les familles, & occaſionneroit plus de dépenſes que les hommes ne pourroient en faire, ſur-tout étant réduits à vivre dans les Villes, & dans d'autres habitations fixes, où les poſſeſſions étoient diſtinguées. La Monogamie étoit une eſpèce de loi ſomptuaire d'autant plus raiſonnable, que dans les pays même où la Poly-

gamie étoit établie, on ne permettoit à personne d'épouser plus de femmes qu'il ne pouvoit en nourrir.

Une autre raison qui contribua à faire valoir cette institution, fut la part que les Prêtres y avoient. *Denis d'Halicarnasse* (a) après avoir observé la peine qu'ont la plûpart des femmes à garder la foi conjugale, même dans les pays où il y avoit un Magistrat préposé pour veiller sur leur conduite, *cui mulierum castitas curæ esset*, parle avec beaucoup d'éloge d'une loi que fit *Romulus* pour obliger les Romains à s'attacher à leurs femmes, par une entiere participation de leurs biens & de leurs rits religieux, *omnium & bonorum & sacro-*

(a) Lib. II. 24. 25.

rum. Le mariage étoit célébré par un Sacrifice solemnel, dans lequel le mari & la femme mangeoient tous deux un gâteau d'orge consacré. L'effet de cette Loi & de cette cérémonie Religieuse fut tel, que pendant 720 ans on ne vit aucun divorce à *Rome*, encore qu'il fût permis. Voilà comment la Monogamie devint tout à la fois une institution Religieuse & Civile. Je pourrois ajoûter qu'elle reçut un soutien indirect des vices des maris & des femmes, de même que des abus que *Romulus* & les autres Législateurs entreprirent de réformer. Les hommes en épousant une seule femme, étoient à même de satisfaire le désir naturel qu'ils avoient de perpétuer leur espèce, & d'avoir des enfans légitimes; mais rien ne les em-

pêchoit, non plus que leurs femmes, de contenter leur passion avec d'autres, en dépit des liens sacrés, & de la propriété légale qu'ils avoient acquises l'un sur l'autre. Ce fut là vraisemblablement ce qui réconcilia les Payens avec la Monogamie.

Quoiqu'il ne soit fait mention du Divorce dans *Isaïe* & dans *Jérémie* que sept à huit cents ans après la Loi écrite, il ne laissoit pas que d'être en usage parmi les Israëlites. Je ne dirai rien des formes ; mais quant aux causes légales, elles étoient très-nombreuses. Un mari étoit autorisé à répudier sa femme, lorsque sa figure ou sa conduite lui déplaisoit, & qu'il en trouvoit une autre plus à son gré, avec laquelle il jugeoit à propos de se marier. Les Juifs avoient en

cela

cela un avantage sur les autres Peuples. La pluralité des femmes eût rendu le divorce moins nécessaire. Les défauts du corps & de l'esprit d'une femme, pouvoient être compensés par les perfections d'une autre, & au cas qu'elles fussent toutes également désagréables, le mari avoit la ressource des Concubines. Le cas des Romains & des autres Nations, chez lesquelles la Monogamie étoit établie, étoit différent. Celui qui avoit une femme stérile, ne pouvoit accomplir la loi de la nature, ni jurer, comme il étoit obligé de le faire, qu'il prenoit une femme dans le dessein d'avoir des enfans ; & de-là vient que *Carvilius Ruga* (a) agit

(a) Dion. Hal. ubi suprà.

selon sa conscience, lorsqu'il répudia le premier sa femme, si tant est qu'il ait été le premier à le faire. Les Casuistes qui décident que la stérilité n'est point une raison suffisante pour répudier une femme, parce que ce n'est pas sa faute, auroient pu également dire que l'impuissance n'en est pas une pour se séparer d'un homme. Les Romains pensoient autrement; le divorce avoit lieu chez eux dans ce cas, de même que dans plusieurs autres; par exemple, lorsqu'une femme étoit mauvaise ménagere, ou d'une humeur insupportable. Telles furent, je crois, les raisons qui obligerent *Ciceron* à répudier *Terentia*; & je les trouve fondées, vu qu'un mari peut être ruiné par le premier défaut, & mener une vie malheu-

reuſe par un effet de l'autre.

Le divorce étoit ſi néceſſaire dans les pays où la pluralité des femmes étoit défendue, & ſi avantageux dans les cas où elle étoit permiſe, qu'il eut lieu chez les Romains juſqu'à l'établiſſement du Chriſtianiſme, & qu'il ſubſiſte encore chez les Juifs d'Orient.

Selden, dans ſon Livre intitulé, *Uxor Hebraïca*, rapporte une raiſon particuliere qui fit reſtreindre le divorce. La voici. *Hillel* & *Sammæas* étoient du nombre des Rabins qui prétendent avoir des traditions autheritiques, & des interprétations certaines de leur Loi, que *Moyſe* leur a traſmiſe de pere en fils, mais qui malgré cette regle orale de foi, de doctrine & de mœurs,

étoient souvent en dispute, & les Chefs des différentes factions qui divisoient l'Ecole Juive. Il s'éleva deux factions au sujet des causes légitimes du divorce, dont *Hillel* & *Sammæas* furent les Chefs, & les disputes s'échaufferent pendant que Jésus-Christ étoit sur la terre. Les Disciples d'*Hillel* soutenoient le droit originel de répudiation, tel qu'on l'observoit, non-seulement dans le cas d'adultère ou de turpitude, mais encore dans tout autre, *ob omnimodam rem seu causam*. Ceux de *Sammæas* insistoient sur la réformation de cette coutume, & sur une nouvelle interprétation de la Loi, fondée sur les régles de la Grammaire. Ils restreignoient le droit de divorce au cas de turpitude seul.

Cette dispute dura plusieurs ans

nées, & vers l'an 70 de la naissance de Jesus-Christ, elle fut décidée en faveur d'*Hillel* par un oracle du ciel, à *Jabne*, près de *Jerusalem*; dans l'endroit où se tenoit le *Sanhedrin*.

Si *Lycurgue*, dont le principe étoit que les enfans appartenoient à la République, voulut, pour en augmenter le nombre, que les femmes fussent en commun; & si les Ephores obligerent un de leurs Rois, qui ne vouloit point répudier sa premiere femme, qui étoit stérile, à en épouser une seconde; on ne doit pas être surpris que les Romains ne se fissent aucun scrupule d'emprunter les femmes d'autrui, pour augmenter leurs familles, ni que *Caton* ait prêté sa femme *Marcia* à *Hortensius*. Il y a

plus : *César* vouloit faire une loi, qui permettoit à chacun d'épouser autant de femmes qu'il voudroit, *liberorum quærendorum causâ*. Ce passage peut avoir un autre sens, & si *Suétone*, d'où il est tiré, a écrit *uxores quas & quot vellet*, au lieu de *vellent*, il s'ensuivroit que *Cesar* vouloit se réserver cette prérogative à lui seul, ainsi que la circonstance *cum ipse abesset*, donne lieu de le croire. Mais d'un autre côté, il est très-probable qu'il eut égard à la perte des Citoyens que souffroit l'Empire, tant à cause de l'exposition des enfans, de la sévérité paternelle, & des guerres continuelles qui l'agitoient, que des proscriptions & des guerres civiles qu'il avoit essuyées. Il est très-probable, dis-je, qu'il eut ces choses en

vue, & il est par conséquent étonnant que son successeur n'ait pas pensé à permettre la Polygamie pour réparer les pertes que ses proscriptions & la guerre civile avoient causées. Il ne le fit point, & la Polygamie ne fut point établie chez les Romains, avant qu'ils eussent embrassé le Christianisme, ni encore moins depuis; & si *Valentinien* épousa deux femmes, & permit par un Edit à ses sujets de faire la même chose, son exemple ne fut point suivi. Je doute même que les *Athéniens* aient suivi celui du Philosophe *Socrate. Diogene Laërce* rapporte, que les Athéniens voyant leur ville dépeuplée par la guerre & la peste, permirent à leurs Citoyens d'épouser une seconde femme. *Socrate* profita de ce décret;

quoiqu'il fût contraire à la loi de *Cecrops*, & se moqua des reproches de ses compatriotes.



De



De la Philosophie Académicienne.

LA Philosophie de l'Académie n'avoit pour but que d'exercer l'esprit & l'éloquence. Cicéron se justifie dans un endroit d'avoir embrassé la Secte Académique pour ces motifs, ou par l'envie de disputer ; & cependant il avoue dans sa seconde Tusculane, que la coutume de disputer sur toutes sortes de sujets lui plaisoit, parce qu'il n'y a rien de si propre à exercer un homme dans l'art de la parole. Quelque motif qui ait pu l'engager à embrasser cette Secte, on peut dire que cet engagement le mena fort loin, ainsi qu'on peut le

voir dans son Traité de la Nature des Dieux. Je cite cet Ouvrage préférablement à tout autre, parce qu'il fait à mon sujet, qui est de montrer, en comparant les Stoïciens & les Académiciens ensemble, (car les Epicuriens n'ont que faire ici,) que les Philosophes de ces deux Ecoles étoient incapables d'établir le principe fondamental de la vraie Religion, ni même d'en établir aucun. Le discours de *Balbus* est un mélange d'absurdités, & de très-bons argumens *à posteriori*, pour prouver qu'il y a un Dieu, *esse aliquod numen præstantissimæ mentis*; de Syllogismes sophistiques, pour prouver la même chose *à priori*, & de traditions vagues pour confirmer le tout par des faits aussi bien que par le secours de la raison. Il avance avec la même assurance le fort & le foible,

le vrai & le faux ; mais il ne pouvoit faire autrement. Il s'étoit chargé d'expliquer & de défendre la Théologie artificielle, & non point la naturelle ; la superstition, plutôt que la Religion. Il étoit donc obligé, comme le sont tous ceux dont la derniere fin est l'erreur, de passer de principes mal établis à de faux raisonnemens ; & d'en tirer des conséquences premieres. Le discours de *Cotta* est une déclamation ingénieuse, dans laquelle il réfute & tourne en ridicule le systême des Stoïciens. Il l'attaque avec tant de véhémence, & ses argumens vont si loin, que *Ciceron* fait accuser directement le Pontife d'Athéïsme par son propre frere, & qu'il l'en accuse lui-même d'une maniere indirecte. *Studio contra Stoïcos disserendi, Deos mihi videtur funditùs*

tollere. Que dit Ciceron en son nom ? Il dit à son frere que *Cotta* raisonne de la sorte, plutôt pour réfuter les Stoïciens, que pour détruire la Religion, *magis quàm ut hominum deleat religionem*. Mais *Quintus* répond, qu'il n'est pas la dupe d'un artifice qu'il emploie pour empêcher qu'on ne le soupçonne de s'écarter de la Religion reçue, *ne communi jure migrare videatur*. Si l'on joint à ce court entretien l'expression par laquelle il conclut le troisiéme Livre de la Nature des Dieux, où Ciceron dit que le sentiment de *Balbus* lui paroît le plus probable, *ad veritatis similitudinem propensior*, on verra que, si les Académiciens ne professoient point l'Athéïsme, à cause qu'ils ne croyoient rien, cependant quelques-uns regardoient cette opinion

comme la plus probable ; & que Ciceron lui-même la tenoit pour telle. Voilà jusqu'où alloit l'égarement de ces prétendus Philosophes. Ces réflexions prouvent que les Philosophes Payens n'étoient point en état de réformer le genre humain.



Pensées diverses.

1. La droite raison consiste dans la vérité ; & celle-ci, dans sa conformité avec la nature. La nature, ou l'assemblage de tout ce qui existe, est la source d'où découlent toutes nos connoissances. Lorsque nous voyons que nous ne pouvons découvrir la vérité, nous devons rester dans notre ignorance, & nous en contenter dans

plusieurs cas, parce qu'il y en a quelques-uns où nous allons jusqu'à la source, ou du moins aussi près que l'Auteur de la nature l'a cru nécessaire pour des créatures de notre espèce.

2. Rien ne prouve mieux la perversité de l'esprit humain, que l'effort que font les hommes pour aller au-delà de la nature, pour la seule raison qu'ils ne peuvent y atteindre, ou parce qu'ils ne trouvent point les choses telles que leur imagination le leur a suggéré. C'est-là le cas des Métaphysiciens, & c'est ce qui les a jettés dans tous les tems dans l'erreur, & même dans quelque chose pire, du moins que l'ignorance, je veux dire, dans le doute, dans la perplexité, dans des recherches inutiles & dans des disputes sans fin.

3. Les choſes ſont ce que la nature a voulu qu'elles fuſſent, & non ce que nous voulons qu'elles ſoient. Il ſeroit plus pieux de dire qu'elles ſont telles par un effet de la nature immuable que Dieu leur a donnée.

4. Il y a quantité de cas où le parti le plus ſûr eſt celui de l'ignorance ; ſi l'on peut appeller ignorant celui qui ſe contient dans les bornes de la nature & de la vérité, & qui ne s'opiniâtre point à pouſſer ſes recherches trop loin.

5. La plûpart des Philoſophes ſont tombés dans les plus grandes abſurdités ; & il me feroit aiſé de prouver par une infinité d'exemples, qu'en voulant établir la morale, ils ont fait injure à la Divinité.

6. Un Athée ſe contente d'expliquer les choſes qu'il voit par des rai-

ſonnemens déduits de leurs différences, de leurs différentes relations, & par les conſéquences qui réſultent des différentes applications qu'il en fait. Il rapporte le tout à quelque choſe qu'il ignore, éternelle, exiſtante par elle-même, qu'il lui plaît d'appeller l'univers ou la nature univerſelle. Le Théïſte ne s'en contente point. La raiſon des choſes eſt pour lui un peloton dont le fil ſert à le conduire à connoître l'éxiſtence & la volônté de Dieu, autant que l'homme eſt capable de le faire.

7. Les grands principes de la morale ont, auſſi-bien que ceux des Mathématiques, leur fondement dans la nature des choſes ; & il eſt auſſi abſurde de démentir les premiers par nos paroles & par nos actions, que de nier les ſeconds. Si les

derniers ont l'avantage de pouvoir être démontrés avec autant d'exactitude que de précision par les secours réunis des sens & de l'entendement; les premiers en ont un d'une autre espèce. Nous découvrons la vérité des uns & des autres avec une égale évidence ; mais comme les premiers sont beaucoup plus importans que les seconds, il est moins honteux d'ignorer les Mathématiques, que les vérités morales. Nous découvrons les uns, mais les autres se découvrent d'eux-mêmes ; ils s'insinuent dans notre esprit, & l'ame les apperçoit avec une satisfaction infinie. Celui qui démontre que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, ou qu'un quarré est double d'un triangle de même base & de même hauteur, est ravi de sa pénétration. Mais celui qui

considere les avantages que la justice & la bienveillance procurent à la Société, & la Société aux hommes, goûte un plaisir infiniment plus sensible : & la même proportion a lieu dans tous les progrès que fait l'esprit dans la découverte des vérités Mathématiques & Morales.

8. Un homme qui avanceroit qu'on doit admettre les principes des Mathématiques, non point parce qu'ils sont vrais par leur nature, mais parce que les Mathématiciens sont convenus de les regarder comme tels, passeroit sûrement pour fou.

Que doit-on donc penser de Hobbes, de ses prédécesseurs & de ses successeurs qui ont assuré que la distinction que l'on met entre le bien & le mal moral, le juste & l'injuste, n'est fondée que sur une convention

civile, & que nos obligations morales ont leur fondement dans les loix de la Société, & non point dans la Loi naturelle. Ce ſyſtême extravagant a déjà été ſuffiſamment réfuté. Mais voici quelques réflexions là-deſſus, qui ne ſeront pas longues, & que je n'ai copiées de perſonne ; ainſi peu m'importe qu'on les trouve nouvelles ou non.

Il me paroît qu'on n'auroit pu former les Sociétés Civiles, ni établir une diſtinction entre le juſte & l'injuſte, l'honnête & le deshonnête, s'il n'y avoit eu antérieurement une Loi naturelle qu'*Hobbes* nie. C'auroit été en vain qu'*Amphion* & *Orphée* auroient accordé leurs lyres, s'il n'y avoit point eu d'uniſſon correſpondant dans la conſtitution humaine. Le ſens littéral de la fable auroit dans ce

cas été auſſi vrai que le moral. Les pierres ſe fuſſent arrangées d'elles-mêmes pour former des murailles ; les tigres & les loups ſe fuſſent apprivoiſés , & auroient formé des Sociétés paiſibles de même que les hommes ; s'il n'y avoit eu une loi naturelle particuliere à l'homme ; d'où il ſuit que cette loi exiſtoit.

On peut conſidérer l'homme dans l'état de nature comme une créature ſimple & ſans artifice ; mais il ne ſçauroit être irraiſonnable. Dans quelque état qu'on le conſidere, ainſi qu'il a plu à *Hobbes* de le repréſenter ; il auroit été plutôt irraiſonnable que ſimple. La preuve que ce Philoſophe allegue pour prouver que ce n'eſt point la nature, mais la diſcipline, c'eſt-à-dire celle du Gouvernement Civil ou politique, qui rend l'homme pro-

pre à la Société, eſt des plus étranges. Il dit que les Sociétés ſont des confédérations, & cela eſt vrai dans le ſens propre ; « que la force & les » conventions qu'on emploie pour les » former ſont inconnues aux enfans » & aux ignorans, de même que leur » utilité l'eſt à ceux qui n'ont jamais » éprouvé les maux qui naiſſent du » défaut de Société ; qu'il eſt donc » manifeſte, vû que tous les hommes „naiſſent enfans, que tous les hommes » ſont incapables de Société, & que » pluſieurs, & peut-être même le » plus grand nombre, en ſont inca» pables pendant leur vie ; que tous » cependant, tant les adultes que les » enfans, ont une nature humaine ; „d'où il tire la conſéquence dont je » viens de parler.„

Quant à ceux qui n'ont jamais

éprouvé les maux auxquels les hommes qui n'ont aucune Société sont exposés, il suffit de dire qu'ils sentent & doivent sentir, sans le secours de ce contraste, à moins qu'ils ne soient tout-à-fait idiots, les avantages qu'elle procure ; & quant aux autres, leur argument ne vaut pas mieux que celui-ci : Tous les hommes naissent enfans, n'ont pas l'usage de la parole ; quelques-uns naissent sourds, & ne recouvrent point l'ouïe pendant leur vie ; donc tous les hommes sont muets.

Si les hommes ont été pendant plusieurs siécles dans cet état de guerre & de confusion qu'Hobbes prétend leur être naturel, il ne s'ensuit pas que tous eussent par nature le droit de faire ce qu'ils faisoient alors par une suite des circonstances par-

ticulieres dans lesquelles ils se trouvoient engagés. Il s'ensuivroit seulement que l'instinct détermine plutôt, & l'appétit & la passion plus fortement que la raison. Il s'ensuivroit que le ressort de la nature humaine déploya sa force, avant que la balance qui devoit le ménager, je veux dire le tems & l'expérience, eût eu le tems d'agir. Mais le cas qu'il suppose ne sçauroit avoir lieu, & on ne sçauroit se figurer que les hommes aient jamais été dans l'état où il a plu au Philosophe de Malmesbury de nous les représenter.

En quelque tems qu'on suppose que le genre humain ait commencé, les hommes doivent avoir formé des Sociétés extrêmement petites. S'il y a eu un premier homme & une premiere femme, eux & leurs enfans, (car

ceux ci ne pouvoient ni s'élever ni se nourrir eux-mêmes,) doivent avoir composé une premiere Société. Si les hommes & les femmes sont sortis tout à la fois de la terre, il dut nécessairement y avoir des contestations entre les hommes par rapport à ces femmes, & ils dûrent en venir à des actes de violence. Mais dans la suite, le même instinct qui avoit occasionné ces différends, dut les porter à former des Sociétés.

9 L'obligation naturelle de faire du bien à nos semblables, de leur rendre ce qui leur est dû & de tenir nos engagemens, est aussi évidente à la raison humaine, que le desir d'être heureux est conforme à l'instinct humain.

10. Nous desirons par instinct, & nous acquérons par raison. Le desir naturel

naturel nous conduit nécessairement à l'obligation naturelle ; & nous procédons dans ce cas de la connoissance intuitive à la démonstrative, avec la même certitude que nous passons de la connoissance de nous-mêmes à celle de l'Etre suprême.

11. La loi de la nature ou de la droite raison, est l'origine de toutes les loix positives. Elle a paru telle à Ciceron(a) « ergò est lex, *dit-il*, justorum injustorumque distinctio ad » illam antiquissimam & rerum omnium principem expressa naturam; » ad quam leges hominum diriguntur. Comme les loix Civiles tirent leur autorité de la conformité qu'elles ont avec cet Original, de même c'est cette même conformité qui porte les

(a) De Leg. lib. II.

hommes à s'y soumettre. Voici un passage de Ciceron qui prouve ce que j'avance. Il est certain, selon lui, que ceux qui donnerent des loix aux hommes, leur promirent de les faire de façon qu'elles servissent à les rendre heureux. (*a*)

Qu'on ne dise point que les hommes ont été quelquefois induits, & quelquefois forcés de se soumettre à la volonté d'autrui, de même que si elle avoit eu force de loi ; qu'on en a agi ainsi sans aucun égard à la loi naturelle, & que cela fût arrivé de même, quand même on auroit supposé qu'il n'y en avoit aucune. La raison nous dit que cela ne sçauroit être, encore que cela ait paru ainsi à ceux qui ne remontent point aux causes des choses.

(*a*) Ibid.

On n'oblige point les hommes par des ſons & des odeurs à s'aſſembler dans des ruches comme les abeilles ; & s'ils ſe ſont ſoumis volontairement aux Loix Civiles, ç'a été afin de n'être point gouvernés par une puiſſance arbitraire. Je ſçais qu'on peut aſſujettir les hommes par la violence & la contrainte ; mais je nie qu'elles ſoient ſuffiſantes.

12. C'eſt une vérité ſure & conſtante que tous les hommes ſont nés libres, & par conſéquent je ne crois pas qu'ils ayent jamais été dans l'état que M. *Locke* ſuppoſe. L'état qu'il appelle de liberté abſolue, auroit été un état de guerre & de violence, d'oppreſſion mutuelle, en un mot tel qu'*Hobbes* ſuppoſe qu'étoit celui de nature. Il diſtingue, il eſt vrai, la

liberté de la licence, & suppose une loi naturelle assez forte pour réprimer la derniere. Mais comme il suppose en même tems que chacun avoit droit de la faire exécuter, & de punir ceux qui y contrevenoient, non-seulement pour sa propre sûreté, mais encore pour celle de tous les hommes en général, il est clair que cette Hypothèse renferme les mêmes absurdités que l'autre, & que le genre humain sous la loi de nature, telle que *Locke* la suppose, n'eût differé en rien de ce qu'il étoit dans l'état de simple nature, avant qu'il n'y eût aucune loi. Le prétexte d'une loi dans l'un, auroit causé autant de mal que le défaut de loi dans l'autre ; & il est aisé de concevoir que la tyrannie & l'oppression auroientuniversellement pré-

valu, si chaque homme, étant juge dans sa propre cause, l'eût encore été de tous les hommes en général.

Je ne crois point, comme M. *Locke*, que toutes les Sociétés politiques aient été formées d'un consentement unanime. Plusieurs le furent ainsi, & je crois que cette union consistoit dans l'union volontaire des familles en Société, qu'on pouvoit appeller légales, parce qu'elles étoient conformes aux Loix divines & humaines. Ce qui me donne lieu de le croire est, que les traditions, de même que les Histoires anciennes & modernes, même celles que l'on cite pour prouver le contraire, me montrent les hommes, non-seulement dans leur enfance, mais même dans leur virilité, assemblés en familles, avant qu'il y eût aucune So-

ciété Civile. *Joseph Acosta*, cité par *Locke*, dit qu'il y a lieu de croire que les habitans du *Perou* vécurent long-tems ſans Rois ni ſans République. Mais comment vécurent-ils pendant ce tems-là ? Etoient-ils répandus dans le pays, ſans aucune forme ni apparence de Société ? Non ſans doute. Ils vivoient par troupes comme le font de nos jours les habitans de la *Floride*, que nous connoiſſons, & comme le pratiquent les peuples de l'Amérique Septentrionale. Les Miſſionnaires & les voyageurs nous les repréſentent comme des Tribus ou des familles, qui obſervent les préceptes & les coutumes de leurs ancêtres, qui ont des aſſemblées plubliques, où leurs anciens préſident, & qui déferent le commandement, du moins en tems de guerre, aux perſonnes

qu'ils choisissent, de même que les autres Sauvages se soumirent à leurs Caciques.

Je suis fermement persuadé, vû la constitution physique & morale de l'espèce humaine, que les hommes n'auroient pû ni subsister, ni se multiplier, s'ils avoient été sans Société, & qu'étant parvenus à l'âge de discrétion, encore qu'ils pussent y renoncer, ils ne le feroient point; pour vivre dans l'indépendance, ainsi que l'autre Hypothèse suppose qu'ils l'ont fait, avant d'être devenus membres de quelque Société politique.

Il est aisé de concevoir comment les hommes ont passé d'une Société naturelle à une Société politique; mais je ne puis comprendre que des Sauvages errants & vagabonds, qui ne connoissent ni subordination, ni

les regles de la vie ſociale, puiſſent s'aſſujettir à vivre ſous les loix d'un Gouvernement Civil.

13. On s'eſt donné beaucoup de peines inutiles pour expliquer la nature de la honte, & pour découvrir les motifs de cette modeſtie, avec laquelle tous les hommes, même les plus ſauvages, cachent les parties de la génération. D'où cela vient-il, diſent ces Ecrivains, puiſque la propagation d'une créature auſſi noble, eſt un acte ſi honorable? On peut aiſément répondre à cette queſtion, en diſant, que les parties deſtinées à cet acte agréable & honorable, ſont pareillement deſtinées à des uſages qui offenſent nos ſens, & qu'elles montrent, par la néceſſité dont elles ſont pour la propagation de notre eſpèce, une certaine identité mortifiante

fiante avec les plus vils animaux. Ces parties font comme des parties hors d'œuvre dans la fabrique du corps humain, & conformément à cette indication, la coutume de les cacher, lorfque nous les employons à quelque ufage, s'eft introduite chez les deux fexes, & l'éducation l'a confirmée. *Hanc naturæ tam diligentem fabricam imitata eft hominum verecundia.* La honte, ou la modeftie, fuivant Ciceron, nous portent à imiter la nature dans cette occafion; mais je crois que le principe caché de cette honte ou modeftie, eft une vanité inhérente à notre nature, laquelle eft fondée fur l'opinion que nous avons de notre excellence, & de notre dignité: c'eft la raifon pour laquelle nous fommes fi empreffés à montrer, lorfque nous le

pouvons ; la supériorité que nous avons sur les autres animaux, & à cacher combien nous participons à leur nature.

14. Il se présente ici un vaste champ de circonstances particulieres. Une loi de la nature défend le meurtre, de même que le fait une Loi du Décalogue. Une autre le permet, lorsqu'il est nécessaire pour sa propre défense, & pour le maintien de la Société, c'est-à-dire, pour le maintien de tout le systême de la Loi naturelle. Personne ne prétendra, je pense, que ces deux Loix se contredisent : elles concourent au même plan. La Loi générale & la Loi particuliere tendent au même but : elles montrent la sagesse du Législateur par leur conformité, & sa bonté par leur universalité.

15. L'Evangile de J. C. est une

leçon continuelle de morale, de justice, de bienveillance & de charité; il auroit pu faire descendre le feu, ou une armée du ciel, pour exterminer ceux qui refusoient de le croire, ou qui l'abandonnoient, après avoir cru à sa parole. Mais il respiroit un tout autre esprit, & les instructions qu'il donne à ses Apôtres, se réduisent à prêcher, à exhorter, à condamner, & ,dans le cas où l'on refuse de recevoir leur doctrine, à secouer la poussiere de leurs pieds. Dans les cas des crimes les plus énormes, même d'apostasie, les Apôtres n'exerçoient d'autre pouvoir que celui de séparer ceux qui en étoient coupables de la communion des fidèles.

16. La sagesse & la puissance qui éclatent dans la construction, l'ordre & l'harmonie de l'Univers, doi-

vent avoir porté dans tous les tems la même conviction générale dans le cœur de tout homme qui obſerve & réfléchit d'après ſes propres obſervations. *Balbus* a donc raiſon de dire qu'il faut être dépourvû de bon ſens, pour croire qu'une Intelligence n'a point préſidé à la conſtruction de cette merveilleuſe machine. *Cœleſtem ergò admirabilem ordinem..... qui vacare mente putat, is ipſe mentis expers habendus eſt.* Ce paſſage peut être pris dans deux ſens différens; l'un pour montrer l'abſurdité des Stoïciens, & l'autre pour donner une mauvaiſe opinion de *Balbus* : c'eſt pourquoi on ne doit jamais le citer ſans l'expliquer, pour ôter toute équivoque. Si l'on eût envoyé du tems de *Balbus* & de *Ciceron* la Sphère de *Poſſidonius* aux *Bretons* & aux *Scythes*, ou ſi l'on envoyoit de nos jours

une montre aux *Hottentots* ou aux *Samojedes*, ces Sauvages se moqueroient sûrement de la stupidité de ceux de leurs compatriotes qui croiroient que cette machine est l'ouvrage du hazard, ou s'est faite elle-même. Tous concluroient en la voyant qu'elle est l'ouvrage d'une Intelligence supérieure à celle qui leur apprend à construire leurs huttes, ou à creuser leurs canots. Les plus raisonnables ne manqueroient pas de reconnoître dans l'unité du dessein, celle de l'ouvrier. Aucun de ces Sauvages ne seroit assez insensé pour supposer, comme l'ont fait les Stoïciens, que l'Intelligence qui fait mouvoir chaque roue de la machine, soit dans la roue.

17. Les Romains & les Grecs, & avant eux toutes les Nations Lettrées de l'Orient, ont admis une mul-

titude de Divinités, auxquelles ils attribuoient leurs bonnes & leurs mauvaises qualités, de manière qu'en les adorant, ils s'adoroient en quelque sorte eux-mêmes. Leurs Philosophes, qui reconnoissoient l'unité d'un Etre suprême, & qui regardoient ces Divinités inférieures comme ses créatures & ses ministres, le croyoient fait à leur image & à leur ressemblance. Les paresseux en faisoient un Etre indolent & oisif, qui ne se mêloit nullement des affaires humaines. Les orgueilleux, qui regardoient tout ce qui appartient à l'homme comme extrêmement important, & également digne des soins de la Divinité, se le figuroient sans cesse occupé des choses les plus triviales; *Myrmecides aliquis, minutorum opusculorum fabricator*. Ceux

qui, avec une timidité profane, confondoient la crainte respectueuse & la superstition, faisoient de l'existence de l'Etre suprême, qui doit être la consolation des hommes, un objet de crainte & de terreur. Ils l'éloignerent de la vue humaine, par l'interposition de certains êtres intermédiaires, qui tenoient lieu de médiateurs entre Dieu & les hommes, ou se le représentoient dur, cruel, vindicatif, prompt à se venger sans raison, & à punir sans modération. Les personnes gaies, folâtres, amies du libertinage, donnoient les mêmes caractères à leurs Dieux & à leurs Déesses, & assujettissoient *Jupiter*, le Pere des Dieux & des hommes, aux mêmes passions & aux mêmes foiblesses.

18. Ce n'est ni la Théologie naturelle, ni la morale, qui ont em-

brouillé la Religion naturelle ; c'est la Théologie métaphysique. Les anciens, entr'autres les Stoïciens, & les modernes ont souvent disputé sur des mots, ou sur des choses si claires qu'il n'y avoit que la subtilité Grecque qui pût les faire paroître difficiles. On peut mettre de ce nombre le souverain bien, *summum bonum*, au sujet duquel on compte 240 opinions différentes (*a*). Le souverain bien, dans le sens que les Philosophes Payens l'entendoient, étoit un sujet sur lequel chaque homme étoit en droit de prononcer pour soi-même & non pour autrui. Ces disputes étoient par conséquent triviales ; mais elles n'ont rien qui doive nous surprendre, lorsqu'on est instruit de

(*a*) Varron, S, Augustin.

celles qui ont regné parmi les Théologiens Chrétiens, ſur-tout parmi les Scholaſtiques.

19. Notre premier devoir, & notre plus grand intérêt, ſont d'obéir à la Loi naturelle. C'eſt de-là que dépend le bonheur de l'eſpèce humaine en général, & celui de chaque homme en particulier. L'obéiſſance porte avec elle ſa récompenſe, & la déſobéiſſance ſon châtiment, dans le ſyſtême général. Dieu n'a point fait des ſyſtêmes particuliers, ni établi des providences particulieres pour les Nations particulieres, ni encore moins pour chaque individu, autant qu'on peut le découvrir à l'aide de la raiſon & de l'expérience. Les mêmes cauſes produiſent les mêmes effets par-tout; & comme les préceptes de la Loi ſont communs à tous les hom-

mes, les ſanctions le ſont auſſi : en un mot, comme tous les hommes péchent plus ou moins contre l'ordre de la nature, de même l'état imparfait de l'humanité prouve qu'ils ſouffrent plus ou moins par un effet de l'uniformité de ſon cours.

20. Puiſque les préceptes & les motifs qu'ont propoſé les plus grands Philoſophes, n'ont jamais pû réformer efficacement le genre humain, ſans le ſecours de quelque principe ſupérieur, & ſans l'autorité divine, & qu'il ne l'a pas encore été, même avec le ſecours de ces deux-ci, il y a tout lieu de craindre qu'il ne ſe réforme de long-tems.

21. Selon quelques-uns, il n'y a point de créature ſi miſérable, ni ſi indigente que l'homme : il pleure, en naiſſant, ſa deſtinée ; il grandit, & pendant tout le tems de ſa vie il

est exposé à des besoins & à des infirmités que les animaux ne connoissent point. Voici à ce sujet quelques vers de Lucrece, que le Lecteur ne sera pas fâché de se rappeller.

Tùm porrò puer, ut sævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet infans, indigus omni
Vitali auxilio. . . . . . .
Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est,
Cui tantùm in vitâ restet transire malorum;
At variæ crescunt pecudes, &c.

Selon d'autres, il n'y a point de créature comparable à l'homme. Il a été formé avec de la terre; mais cette terre, selon Ovide, étoit impregnée d'une semence céleste.

Recens tellus, seductaque nuper ab alto
Æthere, cognati retinebat semina cœli.

Il a été créé à l'image des Dieux, & sa forme même dénote son origine divine.

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, &c.

Quelques-uns en sont venus jusqu'à dégrader la raison & l'intelligence qui le distinguent des autres animaux, & dont il tire tant de vanité.

22. L'homme est le principal habitant de cette planette, un être supérieur à tous les autres; mais s'ensuit-il de-là, que le systême dans lequel cette planette roule, ou que cette planette ait été faite pour lui? S'ensuit-il que la Sagesse divine n'ait eu d'autre but en créant l'homme, que de rendre une créature heureuse? Sûrement que non. Les suppositions sont arbitraires, & les conséquences absurdes. Nous ne sommes point en droit de dire que nous avons plus de raison de nous plaindre des maux que nous souffrons, que les animaux n'en ont de se plaindre des leurs. Plu-

ſieurs ont une prévoyance de l'avenir & des effets phyſiques, ſupérieure à la nôtre; mais tous ſentent le préſent. A cauſe que Dieu nous a donné des facultés intellectuelles ſupérieures aux leurs, qu'il leur a donné peut-être plus d'inſtinct, & à nous plus de raiſon, doit-on le traiter de cruel & d'injuſte, parce qu'il ne nous a pas donné une nature invulnérable ni impeccable? La raiſon nous met en état d'éviter, d'adoucir & de remédier à la plûpart des maux auxquels nous ſommes expoſés; & elle doit nous apprendre à ſupporter patiemment ceux que nous ne pouvons ni prévenir, ni adoucir. Que ſi nous l'employons à les augmenter dans notre imagination, & à nous en plaindre, loin d'être en droit de le faire, nous n'en ſommes que plus

ridicules & plus impertinens.

23. La Sageſſe infinie ſe manifeſte par-tout. Chaque nouvelle découverte (& combien n'en a-t-on pas fait?) eſt une nouvelle preuve de la ſageſſe & de la puiſſance de Dieu. Tout nous prouve ſa puiſſance, & quoique nous ne ſoyons pas à même de diſcerner la ſageſſe qui le fait agir, elle paroît dans tant de cas, qu'il y a de l'abſurdité à ne pas la reconnoître dans tous. Ceux qui ſont d'un ſentiment contraire, jugent de la conduite de Dieu tout autrement qu'ils ne le feroient d'un Prince ou d'un Miniſtre d'Etat, qui auroit acquis par ſa conduite une réputation de ſageſſe. Ceux qui n'oſeroient en juger, parce qu'ils ignorent les meſures qu'il a priſes, & les fins qu'il s'eſt propoſées, oſent cependant s'ériger en

juges de la Divinité. Pourquoi pleut-il ſur mer, tandis que les déſerts de Lybie ſont brûlés par la ſéchereſſe ? Pourquoi ſurvient-il des orages en été qui détruiſent nos récoltes ? Ces ſortes de queſtions ont été faites pluſieurs fois, & toutes relativement à l'homme. On y a répondu dans pluſieurs cas, à l'aide des nouvelles découvertes qu'on a faites ; & la poſtérité a été convaincue, que ceux qui triomphoient en les faiſant, triomphoient de leur ignorance. Démocrite, Epicure, Straton, Alphonſe de Caſtille, en un mot, tous ceux qui ont voulu réformer le monde, n'ont montré que de l'ignorance & de la préſomption ; ils ont voulu s'élever au-deſſus de Dieu, & ils ſont devenus les jouets des hommes.

24. Nous avons plus de peine

à reconnoître la sagesse de Dieu que sa puissance, & sa bonté que sa sagesse. Mais comme il y a quantité de Phénomènes qui s'accordent avec les idées que nous avons de sa bonté, nous pouvons raisonner à son égard, comme nous venons de le faire, par rapport à sa sagesse. Si nos adversaires nous disent que les hommes sont exposés à plusieurs maux physiques & moraux, nous pouvons en revanche leur montrer un plus grand nombre de biens qu'il nous a accordés, ou qu'il nous a mis à même de nous procurer. Les maux dont nous nous plaignons sont les effets des causes générales, ce monde n'étant pas fait uniquement pour nous. Mais les moyens d'adoucir les uns, de prévenir les autres, & de pallier & même de guérir ceux qu'on ne peut empêcher, sont autant d'exemples

d'exemples de la bonté de Dieu, qu'on devroit mettre en ligne de compte, & opposer à ces maux avec plus de reconnoissance, que n'ont coutume de le faire ceux qui, n'y faisant aucune attention, aggravent leurs maux, ou déclament contre eux avec beaucoup d'emphase.

25. Si les hommes naissent foibles comme les autres animaux; s'ils ont plus long-tems besoin du secours de leurs parens, avant d'être en état de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, c'est parce qu'ils ont beaucoup plus de choses à apprendre & à faire, & que, pour être heureux dans l'état où ils doivent entrer, ils ont besoin d'une plus longue préparation. Le sentiment & l'instinct dirigent les animaux à leurs fins. Quelques-uns profitent mieux de l'expérience, acquièrent plus

de connoiſſances, penſent & raiſonnent mieux que d'autres. L'homme tient le premier rang parmi eux : il profite plus qu'eux de l'expérience, il acquiert plus de connoiſſances, il penſe & raiſonne mieux que tous les autres animaux ; car celui qui ſeroit né trop ſtupide pour le faire, ne ſeroit point une créature humaine, mais d'une eſpèce inférieure, quoiqu'il eût la figure d'un homme.

26. L'homme eſt en état, au moyen de l'intelligence dont il eſt doué, de ſe précautionner contre les maux qui le menaçent, & de ſe procurer les choſes néceſſaires, les commodités & les plaiſirs de la vie ; il trouve aiſément les choſes dont il ne peut abſolument ſe paſſer, & Dieu les a proportionnées à la capacité de ceux qui tiennent le dernier rang par-

mi les créatures raiſonnables. Le Tartare & le Sauvage en jouiſſent dans leur tente & dans leur hutte ; tel eſt l'état général de l'Humanité. De quoi donc nous plaignons-nous ? Le bonheur de l'homme l'emporte autant ſur celui des autres animaux, qu'il eſt au-deſſus d'eux par la dignité de ſa nature : cela ne ſuffit-il pas ?

27. Nous devons croire que cela ſuffit, & cependant Dieu a encore plus fait pour nous ; il nous a créés heureux, & nous a donné le pouvoir de le devenir davantage par le bon uſage de notre raiſon, laquelle nous conduit à la pratique des vertus morales, & à tous les devoirs de la vie ſociale.

28. Nous ſommes nés pour la Société, & non pour vivre ſeuls. Des beſoins mutuels nous uniſſent, & c'eſt

sur eux que sont fondés la bienveillance naturelle, & l'ordre politique dont notre bonheur dépend. Telle est la Loi de notre nature ; & quoique tous les hommes ne soient pas en état de la connoître, ni d'en faire une juste application, cependant, il y en a tant qui peuvent le faire, qu'ils servent de guides aux autres. Ceux-ci se soumettent à cause de l'avantage qu'ils trouvent à le faire. L'expérience leur apprend que la soumission qu'ils ont pour la Loi est une vraie liberté, & que le vrai bonheur consiste à sçavoir modérer ses plaisirs.

29. Les plaisirs sont les objets de l'amour-propre ; le bonheur est celui de la raison. Tant s'en faut que celle-ci nous en prive, que le bonheur consiste à se les procurer ; & comme on ne peut le faire hors de la Socié-

té, la raiſon nous rend ſociables, & l'amour-propre concourt à produire le même effet.

30. Comme nos parens s'aiment en nous; de même nous nous aimons dans nos enfans, & dans ceux auxquels nous tenons par les liens du ſang. Voilà comment l'inſtinct épure l'amour-propre. La raiſon va plus loin. Nous nous aimons dans nos voiſins & dans nos amis, n'en déplaiſe à *Cicéron*; car ſi l'amitié eſt fondée ſur la ſympathie, elle s'entretient par les bons offices. Nous nous aimons encore en aimant le corps politique dont nous ſommes membres; & nous nous aimons encore, lorſque nous aimons tous les hommes généralement.

Tels ſont les effets mutuels de la raiſon; c'eſt dans cette vue qu'elle nous a été donnée, & rien n'eſt plus ridi-

cule ni plus absurde dans les écrits de ceux qui ont osé blâmer la Providence de Dieu, que ce que *Cicéron* fait dire à *Cotta* dans son troisième Livre de la Nature des Dieux : » Puis» que la vivacité, la pénétration, l'a» dresse, qui est ce que nous appel» lons raison, est un poison à la plû» part des hommes, & ne fait du » bien qu'à un très-petit nombre, je » doute s'il n'auroit pas été mieux de » les en priver absolument, que de la » leur prodiguer «. Quel sentiment impie ! Le feu sert à plusieurs usages, entr'autres à nous chauffer; & l'expérience nous apprend la différence qu'il y a entre chauffer & brûler, selon la manière dont on l'emploie. Renoncerons-nous donc à son usage, & nous plaindrons-nous que cet élément existe ; parce qu'il brûle lorsque nous nous

en servons mal, ou qu'en nous en servant, nous ne prenons pas les précautions nécessaires ? La raison nous a été donnée pour plusieurs usages nécessaires, & principalement pour nous procurer le bonheur dont nous sommes capables, lorsque nous en faisons un bon usage, ainsi que l'expérience nous l'apprend. Cette comparaison est plus juste que celle que fait *Cotta*, & que *Bayle* a copiée, de l'Etre suprême à un Médecin, qui ordonne le vin à un malade qu'il sçait devoir en faire un mauvais usage, & en boire au point de se causer la mort.

Ce n'est ni la force de notre raison, ni le trop fréquent usage qu'on en fait, qui sont à craindre, mais le contraire ; & s'il est nécessaire de tremper le vin qu'on donne à un malade à

pour qu'il lui faſſe du bien, on doit au contraire employer la raiſon, qui eſt la médecine de l'ame, pure & ſans mélange.

51. Sénèque a tort de dire que c'eſt à nous-mêmes, & non point à Dieu, que nous ſommes redevables de notre vertu. Il eſt également faux de dire que c'eſt à nous plûtôt qu'à Dieu que nous devons notre bonheur; mais on peut dire avec vérité, que Dieu, en nous donnant la raiſon, nous a laiſſé les maîtres d'en faire un bon ou un mauvais uſage; c'eſt lui qui nous a donné une règle certaine & des moyens ſuffiſans pour être heureux; & ſi nous ne le ſommes point, ce n'eſt qu'à nous que nous devons nous en prendre

La règle eſt ſi certaine, les moyens ſont ſi ſuffiſans, que ceux qui s'en écartent

écartent, se condamnent eux-mêmes dans le tems qu'ils le font; car celui qui transgresse la loi de la nature ou de son pays, exige que les autres s'y conforment. En tant que membre de la Société, il admet la régle générale; quoiqu'il s'en écarte en tant qu'individu. C'est l'amour-propre qui le détermine dans l'un & l'autre cas.

32. C'est une chose sûre & constante que les Gouvernemens changent & altèrent non-seulement leur administration, mais encore leur forme. Les bons Princes & les sages Magistrats exécutent les desseins de Dieu, en les rendant meilleures. Lorsqu'elles sont mauvaises, la contagion fait des progrès rapides; elles corrompent le peuple, & le peuple les corrompt à son tour. L'amour social s'éteint, & les passions divisent ceux que la raison

unissoit. Lorsque l'abus est léger, plusieurs peuvent être heureux, & l'état des autres supportable ; mais lorsque ces abus augmentent & que la confusion & l'oppression deviennent insupportables, ceux qui souffrent ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Un bon Gouvernement ne peut devenir excessivement mauvais, ni la liberté dégénérer en esclavage, à moins que tout un peuple ne concoure à sa ruine. Les loix par lesquelles les Sociétés se gouvernent, regardent les particuliers, & ce sont les hommes qui récompensent ou punissent les individus. Mais les loix par lesquelles le monde physique & le monde moral sont gouvernés, regardent le général ; & Dieu peut récompenser ou châtier les communautés suivant la nature des choses dans le cours ordinaire de sa

Providence, même sans intervenir par des Decrets particuliers.

33. Considérez le monde ancien & moderne, vous verrez que les hommes ont été heureux ou malheureux, selon que la vertu ou le vice a prévalu dans les différentes Sociétés. C'est ainsi qu'il a plu à l'Auteur de la Nature de constituer le systême de l'Humanité, & il faut être fou pour s'imaginer que les Athées, les Théologiens ni les Philosophes, en un mot les Réformateurs du monde, eussent pû en trouver un meilleur.

34. Le discours d'Alphonse, Roi de Castille, que s'il avoit assisté au Conseil de Dieu lors de la création du monde, il auroit été mieux qu'il n'est, est digne d'un homme sans Religion, & ne peut qu'inspirer de l'horreur à quiconque a le moindre res-

pect pour la Divinité. Que doit-on donc penser de ceux qui trouvent des défauts dans le plan physique & dans le plan moral ; qui accusent la bonté, la justice & la sagesse de Dieu, purement par orgueil ; qui imputent à l'Etre Suprême les maux dont ni la Nature, ni la raison ne sont responsables, & qui sont le pur effet de la perversité de notre volonté & de notre choix ?

35. Ces façons de penser m'inspirent de l'horreur, & si je me fusse promené avec Wollaston dans quelque lieu solitaire, mes méditations auroient été différentes des siennes, & plus respectueuses envers l'Etre suprême. J'aurois compris que la matière & les végétaux étoient incapables de penser & de réfléchir ; que la faculté de penser dans les animaux que

nous appellons sensitifs, est beaucoup inférieure à celle de l'homme.

36. Quoique j'aye avec les animaux une espèce commune, je connois les avantages que j'ai sur eux. Je sens que je suis une créature capable de connoître, d'adorer & d'honorer mon Créateur, de découvrir sa volonté, dans la loi de ma nature, & de me rendre heureux en y obéissant; que je suis plus en état qu'eux, à l'aide des facultés intellectuelles qu'il m'a données, d'éviter & d'adoucir les maux qui nous sont communs avec eux; que comme je suis plus raisonnable qu'eux, en faisant un pareil usage de ma raison, de même je leur suis inférieur, lorsque je me plains de mon état & des maux qui y sont attachés; qu'on ne sçauroit trouver de vertu parfaite, ni de parfait bonheur

dans les enfans des hommes; que nous devons juger de la durée de l'un par notre persévérance dans l'autre, conformément à la maxime de *Confucius*; que l'un & l'autre sont en notre pouvoir, vû que, sans cela, il n'y auroit personne de bon ni d'heureux dans le monde,

37. *Montagne* dit quelque part que l'oreiller le plus doux sur lequel nous puissions reposer notre tête est l'ignorance; mais je prétends que c'est la résignation. Celui-là seul est heureux, qui peut dire: bien-venue soit la vie, quelle qu'elle soit! Bien-venue soit la mort, quelle que soit sa nature! *Aut transfert, aut finit.* Dans le premier cas, nous changeons d'état, sans cesser d'être les créatures du même Dieu. Il nous a rendu heureux ici-bas, il peut nous ren-

dre plus heureux dans un autre ſyſtême d'être. Je ſuis du moins aſſûré qu'il nous traitera ſuivant les perfections de ſa nature, & non ſuivant les imperfections de la nôtre. La réſignation dans ce cas, n'a rien de dur pour celui qui penſe dignement de Dieu; ni dans l'autre, excepté pour ceux qui ont une trop haute idée de l'homme.

38. Les hommes embraſſent ſouvent par choix les maux dont ils ſe plaignent, lorſqu'ils leur arrivent, ſelon le cours ordinaire des choſes; & quelquefois même la mort, pour laquelle ils ont une ſi grande averſion. Voilà comment ils ſe dévouent pendant toute leur vie à une miſere réelle & conſtante, qui n'eſt point néceſſairement attachée à l'Humanité. En un mot, les maux dont ils ſe plai-

gnent, viennent d'eux-mêmes, plûtôt què de Dieu, ainsi que je pourrois le prouver par une infinité d'exemples. Il est vrai qu'ils sont quelquefois enveloppés dans des calamités générales, qu'ils ne peuvent ni prévoir ni éviter, telles que les inondations, les tremblemens de terre, les pestes, les dévastations générales des Royaumes & des Provinces par des peuples sauvages & barbares, tels que les *Huns* dans les premiers tems, & les *Espagnols* dans les derniers. Mais ces calamités sont rares. L'on peut les regarder comme des châtimens, & comme des châtimens utiles, lorsqu'ils servent à corriger ceux qui les éprouvent, ou qui en sont témoins. L'on peut les considérer comme des effets naturels, quoique contingens de la matiere & du mouvement dans un

ſyſtême matériel qui ſe meut ſelon certaines loix générales. Conſiderés ſous le premier point de vûe, ils doivent porter les hommes à adorer & reſpecter la Providence qui gouverne le monde par des diſpenſations générales & particulieres. Dans le ſecond, ils peuvent ſuggérer d'autres réflexions qui ont auſſi leur utilité.

39. Le monde, & qui plus eſt, l'univers, ſont remplis d'une multitude d'êtres, qui concourent tous au même deſſein. Les animaux ſenſitifs de notre globe, ſemblables à des perſonnages de Théâtre, ont différens caractères & jouent différens rôles ſur la ſcène. Les différentes parties du monde matériel, de même que les machines d'un théâtre, ne ſont point faites pour les Acteurs, mais pour l'action; & l'ordre & le ſyſtême du

drame ſeroient dérangés, ſi l'on y faiſoit le moindre changement. La nature de chaque créature, ſa maniére d'être, conviennent à ſon état, à la place qu'elle occupe, & au rôle qu'elle doit jouer. Si l'homme étoit une créature inférieure ou ſupérieure à ce qu'il eſt, il ſe trouveroit déplacé dans ce ſyſtême. Les chevaux de bois de *Gulliver* font une figure abſurde à la place des hommes, & ceux-ci en feroient une auſſi ridicule à la place des chevaux. Je ne penſe point que les Philoſophes nous aient jamais dit pourquoi chaque choſe eſt ce qu'elle eſt, ou comme elle eſt, ou ne peut être autrement qu'elle eſt, ſans expoſer le tout à un inconvénient plus grand que celui qu'ils ont voulu éviter.

40 L'homme eſt ſujet au rhume, &,

de même que les autres animaux, à plusieurs maladies corporelles. Celui qu'on croit le plus heureux est exposé à des soins, des inquiétudes & des contre-tems. Le mot de *malheur* est un terme dont on éxagére souvent la signification. Quest-ce que le malheur ? Tâchons de le définir avec précision. Le bonheur, selon moi, consiste dans une succession permanente & continuelle de plaisirs & de sensations agréables ; & le malheur, dans une succession continuelle de sensations désagréables. Or, il n'y a point d'homme qui en ait jamais éprouvé de pareil par un effet de l'état général dans lequel Dieu l'a placé, sans qu'il n'ait été à même de s'en garantir.

41. Les maux réels que les hommes souffrent, sont fort au-dessous

de ce que l'imagination les leur représente, & souvent moindres qu'ils ne le paroissent aux yeux du spectateur. La plûpart même ne sont pas si grands que ceux auxquels ils s'exposent volontairement, tandis qu'ils se plaignent d'autres beaucoup moindres, qui sont attachés à l'Humanité. Je citerai pour exemple ceux qui se louent pour voguer sur les galères, ou pour travailler aux mines; ceux qui se condamnent à passer toute leur vie dans des austérités, comme les Peres de la Trappe; ou dans les tourmens, comme les *Faquirs* d'Orient; ceux qui, par la disposition de leur imagination, ayant banni la crainte de la mort, se la procurent avant que leur terme soit venu, comme dans les Sectateurs d'*Odin*, qui la célébroient dans leurs Hymnes (témoin l'Ode du

bon Roi *Lodbrog*) ſans autre motif que l'eſpoir de boire de la bonne biere dans le crâne de leurs ennemis dans le Palais d'*Odin.*

42. Les maux qu'on prétend que Dieu envoye aux hommes ſont de courte durée. Les calamités auxquelles ils ſont expoſés ſe renouvellent rarement, & je crois qu'il y en a peu qui aient été expoſés deux fois à la peſte, ou engloutis deux fois par un tremblement de terre. Mais l'ambition, l'avarice & les autres paſſions dominantes, ſont extrêmement difficiles à contenter, & les mêmes perſonnes s'expoſent continuellement à tous les maux qui les accompagnent.

43. C'eſt en vain qu'on s'efforce de convaincre de la bonté de Dieu des gens qui s'obſtinent à nier les preu-

ves que nous avons de sa sagesse, ou qui ne voyent pas qu'un Etre tout parfait doit être toujours déterminé à agir par le concours harmonieux de toutes ses perfections, & non point dans un cas par sa bonté, & dans un autre par sa justice, & ainsi du reste.

44. Un système de loi & de police humaine, est la production de l'esprit humain, & comme tel, incomplet, imparfait, & sujet à différentes interprétations & à différentes altérations. On ne peut en dire autant, sans blasphême, de la Législation divine. Ce que les hommes font peut être altéré & perfectionné par des hommes: il n'en est pas de même des ordres de l'Etre suprême.

45. Il y a de l'impiété à regarder

les loix de Dieu comme des loix humaines ; mais il y en auroit encore plus à vouloir faire passer celles des hommes pour des loix émanées de la Divinité.



REFLEXIONS SUR L'HISTOIRE.

DIfférens motifs portent les hommes à l'étude de l'Histoire. Les uns n'y cherchent que l'amusement, & lisent la vie d'Aristide, ou de Phocion, d'Epaminondas ou de Scipion, d'Alexandre ou de César, de même que s'ils jouoient aux cartes.

Il y en a d'autres dont le motif n'est pas meilleur, & qui, de plus, ont le désavantage de nuire à la Société, à proportion des progrès qu'ils

sont. Les premiers ne tirent aucun profit de leur étude ; les seconds en font un mauvais usage, & se rendent ridicules à mesure que leurs connoissances augmentent. Ces sortes de personnes sont très-communes en Angleterre & en France. Je veux parler de ceux qui ne lisent que pour briller dans la conversation, & en imposer à la compagnie, qui, ayant très-peu d'idées de leur propre fond, remplissent leur esprit de faits & de sentences mal dirigées, & s'efforçent de suppléer par leur mémoire à ce qu'il leur manque du côté de l'imagination & du jugement.

L'amour de l'Histoire paroit inséparable de la nature humaine, parce qu'il est inséparable de l'amour-propre. Le même principe nous fait porter nos vûes sur le passé & sur l'avenir.

nir. Nous nous imaginons que les chofes qui nous affectent, doivent également affecter la poftérité. Ce fentiment eft commun à tous les hommes, depuis Céfar jufqu'au moindre Greffier de village. Nous fommes envieux de tranfmettre à la poftérité le fouvenir de nos aventures, celles de nos contemporains & de ceux qui nous ont précédés. C'eft dans cette vûe que des Nations, qui ignoroient les Arts & les Lettres, ont élevé des monceaux de pierres, & compofé des hymnes groffières.

L'Hiftoire, foit qu'elle foit vraie ou fauffe, parle toujours à nos paffions; la meilleure parle rarement à notre entendement; mais nous devons nous en prendre à nous-mêmes, & non point à la Nature. Elle a facilité cette étude à tout homme qui

sçait lire & penser, & la raison peut nous rendre utile, ce qu'elle s'est efforcée de nous rendre agréable. Mais si nous consultons notre raison, nous nous garderons bien de suivre l'exemple de nos semblables, & de nous enorgueillir de ce que nous sommes raisonnables. Nous nous garderons bien de lire pour flatter notre indolence, ni pour satisfaire notre vanité.

La Nature nous a donné de la curiosité pour exciter notre industrie, & non point pour en faire le principal & unique objet de notre application. Notre unique but doit être de nous perfectionner dans la vertu. L'application que nous donnons à l'étude, de quelque espéce qu'elle soit, ne tend ni directement ni indirectement à nous rendre ni plus gens de bien,

ni meilleurs citoyens : elle n'eſt tout au plus qu'une eſpèce d'oiſiveté ſpécieuſe & ingénieuſe, pour me ſervir de l'expreſſion de *Tillotſon*; & la connoiſſance que nous acquérons par ſon moyen, qu'une eſpèce d'ignorance, qui nous met en crédit, & rien de plus. C'eſt, ſelon moi, l'unique fruit que les hommes, même les plus ſçavans, tirent de l'étude de l'Hiſtoire; & cependant elle me paroît la plus propre à nous porter à la vertu.

L'Hiſtoire eſt une Philoſophie qui inſtruit par des exemples. Il ne faut que jetter les yeux ſur ce qui ſe paſſe dans le monde, pour reconnoître la force de l'exemple. *Pauci prudentiâ*, dit Tacite, *honeſta ab deterioribus*, *utilia ab noxiis diſcernunt : plures aliorum eventis docentur.* Notre rai-

son eſt ſi imparfaite, & notre eſprit ſi fragile, que les propoſitions générales ou abſtraites nous paroiſſent ſouvent douteuſes, juſqu'à ce qu'on nous les ait rendu ſenſibles par des exemples; & que les leçons en faveur de la vertu, font peu d'impreſſion ſur nous, à moins qu'on n'employe le même moyen pour leur donner plus de poids. Les préceptes ont cela de déſavantageux, qu'étant fondés ſur l'autorité d'autrui, ils exigent ſouvent une longue ſuite de raiſonnemens. *Homines ampliùs oculis, quàm auribus credunt: longum iter eſt per præcepta, breve & efficax per exempla.*

Le monde eſt l'école des exemples; & les Maîtres de cette école ſont l'Hiſtoire & l'expérience. Je ſuis fort éloigné de croire que la premiere

ſoit préférable à la derniere; mais je ſoutiens qu'elle eſt abſolument néceſſaire pour nous préparer, & nous accompagner pendant que nous ſommes ſous ſa diſcipline; je veux dire, pendant tout le cours de notre vie.

Le génie ſans culture, du moins ſans le ſecours de l'expérience, reſſemble à ce qu'on croyoit autrefois qu'étoient les Comètes, un météore lumineux, irrégulier dans ſa courſe, & dangéreux dans ſon approche, qui n'eſt utile à aucun ſyſtême, & qui peut les détruire tous.

Les hommes qui ont de l'expérience, & qui ne connoiſſent point l'Hiſtoire, ne ſont que des demi-écoliers dans la ſcience du monde; & s'ils connoiſſent l'Hiſtoire ſans expérience, ils ſont de vrais pédants. Un homme qui poſſéde ces trois connoiſſances en-

semble, honore son pays, & se rend utile à la société.

Quoique j'attribue de grands avantages à l'étude de l'Histoire, je suis cependant fort éloigné de lui attribuer des effets aussi merveilleux que l'ont prétendu Ciceron, Casaubon, la Mothe le Vayer, & autres pédants modernes. Lorsque le premier nous dit, dans le second livre de ses Tusculanes, que Scipion l'Africain avoit toujours entre les mains les ouvrages de Xénophon, il n'avance rien que de raisonnable & de probable : mais lorsqu'il dit, parlant de *Lucullus*, *in Asiam factus Imperator venit; cùm esset Româ profectus rei militaris rudis*, on seroit tenté d'attribuer un changement aussi subit à une inspiration divine, s'il ne nous apprenoit, dans le même endroit, qu'il le dut

aux moyens que les hommes emploient pour s'inſtruire, *partim percontando à peritis, partim in rebus geſtis legendis.*

Il n'eſt pas plus vrai que *Lucullus* devint Général par l'étude de l'Hiſtoire, qu'il l'eſt que Ferdinand d'Eſpagne, & Alphonſe de Naples, furent guéris des maladies qu'ils avoient par la lecture de Tite-Live & de Quinte Curce. Il avoit ſervi dans ſa jeuneſſe contre les Marſes; il ſuivit Sylla en Aſie, & il eut beaucoup de part à ſa confiance : il commanda dans différentes expéditions. Ce fut lui qui rendit aux Colophoniens leur liberté, & qui châtia la révolte des habitans de Mytilène. On voit donc que *Lucullus* ſe forma par l'expérience, auſſi-bien que par l'étude, & qu'il acquit la premiere dans les mêmes pays

où il remporta dans la suite tant de lauriers, en combattant contre le même ennemi.

Il n'y a point de folie ni de vice plus épidémique parmi les enfans des hommes que la sotte vanité qu'ont les habitans d'un pays de se préférer à ceux d'un autre, & de regarder leurs coutumes & leurs usages comme des modèles sur lesquels on doit se régler. Les Mandarins Chinois furent extrêmement surpris de voir le peu de place que leur Empire tenoit dans la Carte générale de la terre. Les *Samojedes* s'étonnèrent que le Czar de Moscovie ne se fixât pas chez eux; & les Hottentots, à leur retour d'Europe, quitterent les habits qu'on leur avoit donnés, & reprirent leurs brasselets de boyaux & leur vermine le plutôt qu'ils purent. Rien ne

ne contribue plus à nous guérir de cette vanité, que de nous accoutumer de bonne-heure à considérer sur la carte que l'Histoire nous présente, les différentes nations répandues sur la terre, dans leur élévation & dans leur chûte, dans leur état barbare & civilisé. En se rappellant souvent ce spectacle, le Méxicain avec sa toque & son pourpoint de plumes, qui sacrifie une victime humaine à ses Dieux, ne nous paroît pas plus sauvage qu'un Européen, qui a un chapeau sur la tête, & qui sacrifie des Nations entiéres à son ambition, à son avarice & à sa cruauté.

Je pourrois montrer par une multitude d'autres exemples, comment l'Histoire nous prépare pour l'expérience, & nous sert même de guide;

comment elle sert à purger l'esprit de ces partialités & de ces préjugés nationaux, que nous contractons dans notre éducation, & que l'expérience ne sert souvent qu'à fortifier, parce qu'elle est pour l'ordinaire aussi bornée que notre éducation.

Les caractères généraux des hommes sont déterminés par leurs constitutions naturelles, de même que leurs actions particiculieres le sont par les objets qui les affectent. On pourroit citer quantité de gens qui, quoique versés dans l'Histoire, n'ont pas été ni plus gens de bien, ni meilleurs politiques; & d'autres qui, sans ce secours, ont été de parfaits modéles de vertu.

Il y a certains principes généraux, certaines régles de vie & de conduite, qui doivent toujours être vraies, par-

ce qu'elles ſont conformes à la nature invariable des choſes. Celui qui étudie l'Hiſtoire, comme il a coutume d'étudier la Philoſophie, les diſtingue bientôt, en fait un reçueil ; & en agiſſant ainſi, il ſe fait un ſyſtême général de morale & de politique, lequel eſt fondé ſur l'eſſai qu'on a fait de ces régles & de ces principes dans tous les ſiécles, & ſe trouve confirmé par l'expérience de tous les hommes.

L'étude de l'Hiſtoire nous prépare pour l'action & l'obſervation. L'Hiſtoire eſt un ancien auteur : l'expérience, le langage moderne. Nous formons notre goût ſur la premiere ; nous traduiſons le ſens & le raiſonnement, nous en prenons l'eſprit & la force ; mais nous ne faiſons qu'imiter les graces particuliéres de l'original ;

nous les imitons selon l'idiome de notre langue, nous substituons des termes équivalents à ceux qu'elle emploie, & nous ne nous assujettissons point à les copier servilement. En un mot, l'expérience s'exerce sur le présent, & le présent nous met en état de prévoir l'avenir; car l'Histoire roule sur le passé, & connoissant les choses qui se sont passées, nous sommes plus en état de juger de celles qui se passent actuellement.

Il est impossible, vû la nature de l'homme, & les vicissitudes continuelles des affaires humaines, que les premiers siécles dans lesquels les Nations se sont formées, nous fournissent des matériaux authentiques pour l'Histoire. Nous n'en avons aucuns touchant l'origine des Nations qui existent de nos jours; comment donc

pourroit-on se flatter d'en avoir sur celles qui sont éteintes depuis deux ou trois mille ans?

Un homme qui lit avec discernement & avec choix, acquiert moins d'érudition, mais plus de connoissance. Comme il a acquis cette derniere à dessein, & qu'il l'a cultivée avec art & avec méthode, il est toujours à même de s'en sevir dans le besoin.

Celui qui veut tout lire, n'a ni le tems, ni la capacité de faire autre chose; il devient incapable de penser; &, dans ce cas, la lecture lui devient inutile; il n'agit plus, & par conséquent peu lui importe de penser ou non. Il se donne beaucoup de peine pour amasser des matériaux; il les achete à grands frais, & il n'a ni le tems, ni la capacité de les employer. A quoi lui sert l'étude de l'architectu-

re ; puisqu'il ne veut pas bâtir ?

Toute étude qui ne sert point à nous rendre plus gens de bien, ne mérite pas le nom de philosophique.

Toutes les spéculations politiques, qui, au lieu de nous rendre utiles à la Société, & de procurer le bonheur des hommes, ne servent qu'à contenter l'ambition des particuliers aux dépens du public, sont des systêmes qui méritent d'être brûlés, & leurs auteurs de mourir de faim dans une prison, comme *Machiavel*.

Rien n'est plus vrai que ce que dit *Solon*, quoiqu'il ait plû à *Platon* de le censurer dans son Livre des Loix ; *Assiduè addiscens, ad senium venio.* L'homme le plus sçavant a toujours quelque chose à apprendre dans le cours d'une longue vie ; & quelque sage qu'il soit, il peut en-

core le devenir davantage. Cela a lieu, ſur-tout par rapport à l'Hiſtoire; & de-là vient, qu'encore qu'il s'y ſoit appliqué dans ſa jeuneſſe, il ne doit point la négliger dans un âge avancé. Je lis dans Tite-Live, dit Montagne, des choſes qu'un autre n'y a pas lues, & Plutarque y lit ce que je n'y lis point. Un homme découvre, à l'âge de cinquante ans, des choſes qu'il n'avoit pas apperçues à vingt-cinq: c'eſt ce que j'ai éprouvé pluſieurs fois.

En comparant dans cette étude l'expérience d'autrui avec la nôtre, nous devenons plus aviſés; nous analyſons, pour ainſi dire, la philoſophie. Nous réduiſons toutes les ſpéculations abſtraites de la morale, & toutes les règles générales de la politique humaine à leurs premiers principes.

Un vieillard & un jeune homme qui s'adonnent à l'étude de l'Hiſtoire, n'ont point de tems à perdre ; le premier, parce qu'il a peu de tems à vivre ; & le ſecond, parce qu'il a beaucoup à apprendre.

L'homme eſt le ſujet de l'Hiſtoire, & pour le bien connoître, il faut le voir & le conſidérer tel que l'Hiſtoire ſeule peut nous le repréſenter dans tous les tems, dans tous les pays, pendant ſa vie & à ſa mort.

Nous ſommes non-ſeulement des paſſagers dans ce monde, mais même des étrangers, eu égard aux premieres démarches que nous faiſons. Nos guides ſont ſouvent ignorans & ſouvent infideles ; mais la carte du monde, que l'Hiſtoire nous met devant les yeux, nous met en état de nous conduire nous-mêmes.

Nous ſommes naturellement portés à nous appliquer à nous-mêmes ce qui eſt arrivé à autrui, & c'eſt en cela que conſiſte la force des exemples que l'Hiſtoire & l'expérience nous offrent. Nous ne ſçaurions nous appliquer ainſi les faits dont nous doutons, & c'eſt la raiſon pour laquelle ces exemples n'ont pas le même effet. De-là vient que l'Hiſtoire ancienne eſt incapable de répondre aux fins que ſe propoſe un homme qui l'étudie, parce que ſon crédit n'eſt pas aſſez établi.

Une Hiſtoire bien racontée, une Tragédie ou une Comédie bien repréſentée, peuvent produire un effet momentané ſur l'eſprit, en échauffant l'imagination, en ſurprenant le jugement, & en remuant les paſſions. On rapporte que les Athéniens furent

attaqués d'une eſpéce de phrénéſie martiale, en voyant repréſenter une Tragédie d'Æſchyle, qui les conduiſit du Théâtre aux plaines de Marathon. On peut ménager ces impreſſions momentanées de maniere qu'à force de les répéter, elles nous inſpirent le mépris de la débauche, l'horreur du vice, & l'amour de la vertu. Mais pour cela faire, il faut que les fables aient une apparence de vérité. La raiſon ſe prête alors à cette fraude innocente de l'imagination, & ſe paſſe de ces regles de critique par leſquelles on s'aſſure de la vérité d'un fait.

Les hommes ſont toujours outrés dans leurs jugemens. Quelques-uns prétendent que toutes les Hiſtoires ſont fabuleuſes, & que la meilleure

n'eſt qu'une fable vraiſemblable, ingénieuſement racontée, où le menſonge eſt tellement confondu avec la vérité qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer. Pour appuyer ce qu'ils avancent, ils citent tous les exemples & tous les lieux communs que *Bayle* & d'autres ont employés pour établir cette eſpèce de Pyrrhoniſme; & ils concluent de-là que, ſi les prétendues Hiſtoires des premiers ſiécles & des origines des Nations ſont trop peu vraiſemblables, & trop mal digérées pour mériter le moindre degré de croyance, les modernes, qui paroiſſent plus vraiſemblables, & qu'on dit avoir été écrites d'après le témoignage des Auteurs contemporains, n'ont pas ce degré de certitude néceſſaire pour les rendre utiles à ceux qui les liſent. Mais il arrive ici ce qui

arrive souvent; je veux dire que les prémisses sont vraies, & la conclusion fausse; dont la raison est qu'on établit au hazard un axiôme général sur un certain nombre d'observations particulieres.



Etat de l'Hiſtoire Prophane Ancienne.

LES Grecs ne commencerent à écrire en proſe qu'au tems de *Phérécide de Scyros* ; & *Cadmus de Milet* fut leur premier Hiſtorien. Or tous deux floriſſoient long-tems après l'ère olympique ; car Joſephe aſſûre que *Cadmus de Milet* & *Acuſilas d'Argos*, en un mot, que les plus anciens Hiſtoriens Grecs vivoient vers le tems de l'expédition des Perſes. Comme il s'écoula pluſieurs ſiécles entre l'ère olympique & ces premiers Hiſtoriens ; de même il s'en écoula encore plus entre ceux-ci & les premiers Chronologiſtes Grecs. *Timée*, vers le tems

de *Ptolémée Philadelphe* ; & *Eratosthene*, vers celui de *Ptolémée Evergetes*, paroissent avoir rédigé les événemens qu'ils rapportent conformément aux olympiades. Les Auteurs qui les ont précédés en font quelquefois mention ; mais cette maniere de compter ne fut adoptée que de leur tems ; & de-là vient que l'Histoire des tems qui les ont précédés est si incertaine. Cette regle ne fut suivie que 500 après l'ère olympique, & par conséquent Varron a eu tort de placer le commencement de l'âge Historique 500 ans plus haut qu'il ne doit l'être.

Il est vrai qu'*Hellanicus* & d'autres ont prétendu fixer l'origine des Villes & des Gouvernemens, & faire remonter leurs narrations jusqu'aux tems les plus reculés. Leurs ouvrages

ſe ſont perdus, & on doit peu les regretter, du moins à en juger par les écrits de ce tems-là qui nous reſtent, & par le rapport de ceux qui avoient vû les autres. Par exemple, *Herodote* étoit contemporain d'*Hellanicus*. Il avoit deſſein de publier tout ce qu'il ſçavoit des Ioniens, des Lydiens, des Phrygiens, des Egyptiens, des Babyloniens, des Medes & des Perſes; je veux dire, de toutes les Nations qui exiſtoient de ſon tems. J'ignore s'il parloit des Aſſyriens; mais ce que je ſçais, c'eſt que ſon Hiſtoire a toujours paſſé pour une Légende fabuleuſe.

Dans les neuf livres qui nous reſtent, il remonte preſque juſqu'à l'ère olympique, mais ſans en faire mention; il remonte enſuite plus haut pour nous raconter l'Hiſtoire d'un Roi qui perdit ſa couronne, pour avoir

montré ſa femme nue à ſon favori ; après quoi il paſſe tout-à-coup de *Candaule* & de *Gygès* à Cyrus.

Il reprend enſuite l'Hiſtoire des Medes & des Perſes juſqu'à la fuite de *Xerxès* ; mais ce qu'il rapporte des Grecs & des Perſes qui vivoient avant ce tems-là, & des autres Nations, n'eſt fondé que ſur une Tradition douteuſe & imparfaite. Il n'avoit ni Hiſtoires ni mémoires qui puſſent lui ſervir de guides. Herodote vivoit, je penſe, environ 50 ans, & Xenophon près de 100 ans après la mort de *Cyrus* ; & cependant ils ne s'accordent ni ſur la naiſſance, ni ſur la vie, ni ſur la mort de ce Prince. S'il nous fût parvenu un plus grand nombre d'Hiſtoires de ces tems-là, nous euſſions été encore plus convaincus de leur inutilité.

Nous

Nous verrions qu'*Acusilas* rejettoit les Traditions d'*Hesiode*, qu'*Hellanicus* contredisoit *Acusilas*, qu'*Ephore* accusoit *Hellanicus*, & *Timée Ephore* & tous les Ecrivains qui sont venus après lui, de mensonge. C'est ce que nous apprend *Josephe*. Mais pour montrer l'ignorance & la fausseté des Auteurs par le canal desquels les Traditions de l'antiquité profane sont parvenues aux Grecs, je vais ajoûter à l'autorité de *Josephe*, celle d'un homme qui n'avoit aucun préjugé, ni aucune cause particuliere à soutenir, ni aucun systême d'Histoire ancienne à établir, & qui joignoit à beaucoup de talens tous les secours nécessaires pour pouvoir juger pertinemment de ces sortes de matieres. Je veux parler de *Strabon*.

Il dit dans son onzième livre, en

parlant des *Maſſagetes*, qu'aucun Auteur n'a donné la véritable Hiſtoire de ces peuples, quoique pluſieurs aient fait mention de la guerre que *Cyrus* eut à ſoutenir contre eux ; & qu'on ne doit pas plus ajoûter foi à ce que ces Hiſtoriens rapportent des affaires des Perſes, des Medes & des Syriens. La raiſon en eſt, ſelon lui, que s'étant apperçus que ceux qui compoſoient des fables étoient généralement eſtimés, ils imaginerent, pour rendre leurs écrits plus agréables, de rapporter d'une maniere Hiſtorique ce qu'ils n'avoient ni vû ni appris de gens dignes de foi : qu'autant vaut-il s'en rapporter à ce qu'Heſiode & Homere racontent de leurs Héros, qu'à Cteſias, Herodote, Hellanicus, &c ; & qu'on peut en dire autant des Hiſtoriens d'Alexan-

dre : que ces derniers, encouragés par la grande réputation de ce conquérant, par l'éloignement des contrées où il porta ses armes, & par la difficulté où l'on étoit de démentir ce qu'ils racontoient de ses exploits, ne firent aucune difficulté d'en imposer à la postérité ; & qu'on ne découvrit la vérité qu'après que les Romains & les Parthes eurent étendu leurs Empires.

On voit, par ce que je viens de dire, non-seulement que les Grecs commencerent fort tard à écrire l'Histoire, mais qu'ils furent encore plus de tems à s'attacher à la vérité, & par conséquent qu'on doit faire peu de fond sur les matériaux qu'employerent ceux qui vinrent après Alexandre, pour former les systêmes de l'Histoire & de la Chronologie an-

ciennes. Il nous reste quelques morceaux de Diodore de Sicile, mais il n'y est fait aucune mention de l'Histoire ancienne ; je veux dire de ce qui passoit pour ancien de son tems. Il se plaint sans cesse des Historiens qui l'ont précédé, & de l'incertitude qui regne dans leurs écrits. Cependant Diodore & Plutarque avoient non-seulement en mains les anciens Historiens Grecs, mais encore les Antiquaires modernes, qui prétendoient avoir puisé dans les registres des anciennes Nations. *Bérose*, par exemple, & *Manethon*, avoient publié les antiquités de leurs pays sous le regne des *Ptolomée*. *Bérose* prétendoit donner l'Histoire de ce qui s'étoit passé pendant cent quatre-vingt ans. C'est Pline qui nous l'apprend dans le 6e livre de son

Histoire naturelle ; & ces années étoient vraisemblablement des années de *Nabonassar*. *Manethon* commençoit son Histoire aux conquêtes d'*Isis*. Il suivoit les traditions des Egyptiens touchant les Dynasties de leurs Dieux & de leurs demi-Dieux, & il avoit puisé ses anecdotes chez l'ancien Mercure, qui les avoit écrites en caracteres sacrés sur deux colonnes ; avant le Déluge ; d'où le second Mercure les avoit tirées pour les inserer dans ses ouvrages. Ces antiquités se sont perdues.



non, & il n'y a pas d'autre moyen d'affûrer notre tranquillité au milieu de tous les accidens auxquels la vie humaine eſt expoſée. Je ſçais que la Philoſophie a ſes *Thraſons* de même que la guerre, & qu'il s'eſt trouvé des hommes qui, voulant s'élever au-deſſus de l'humanité, ſont reſtés fort au-deſſous. Les moyens d'éviter ce danger ſont ſurs & aiſés. C'eſt une bonne regle que celle de n'embraſſer légerement aucune Secte de Philoſophes; mais le mieux eſt de n'en adopter aucune. Ecoutons-les toutes avec une parfaite indifférence, de quelque côté que ſoit la vérité, & après nous être décidés, n'écoutons que notre raiſon. Recevons avec reconnoiſſance les ſecours que chacune nous offre pour corriger les vices, & fortifier l'eſprit des

hommes. Mais choisissons ce qui nous convient, & ne donnons notre consentement à aucune. Par exemple, en mettant à part les maximes étonnantes du Portique, & tous ses paradoxes, nous trouverons dans cette école des doctrines auxquelles notre esprit se soumettra avec plaisir, parce qu'elles sont dictées par la nature, & qu'elles ont été confirmées par l'expérience. Sans cette précaution, nous courons risque d'être des Rois imaginaires, & des esclaves réels : avec elle nous apprendrons à affermir notre liberté naturelle, & à vivre indépendans de la fortune.

Pour y réussir, nous devons être continuellement aux aguets, pour découvrir les trames secrettes, & les attaques ouvertes de cette Déesse capricieuse. Lorsqu'elle nous prend au

dépourvu, il eſt difficile de lui réſiſter; mais lorſqu'on eſt prévenu, on la repouſſe aiſément. Il eſt facile à un ennemi de terraſſer ceux qui ne ſe tiennent point ſur leurs gardes: mais ceux qui prévoient la guerre, & qui s'y préparent de bonne-heure, lui réſiſtent aiſément. J'ai appris depuis long-tems cette leçon importante, & je n'ai jamais compté ſur la fortune, lors même qu'elle m'étoit le plus favorable. J'ai placé les richeſſes, les honneurs, la réputation & tous les avantages que ſon indulgence traîtreſſe m'accordoit à pleines mains, de façon qu'elle a pû me les enlever ſans me cauſer le moindre trouble. J'ai laiſſé un grand eſpace entre eux & moi. Elle a pu me les ravir, mais non me les arracher de force. La mauvaiſe fortune ne peut nuire

pas envoyées en Europe ! Les Phéniciens peuplerent les côtes de la Méditerranée ; & pousserent leurs établissemens jusqu'à l'Océan. Les Etrusques étoient originaires d'Asie, & sans citer un plus grand nombre d'exemples, les Romains, ces maîtres du monde, reconnoissoient un Troyen éxilé pour le Fondateur de leur Empire. Combien de migrations n'y a-t-il pas eu d'Europe en Asie ? Il seroit trop long d'en faire le détail ; car sans compter l'Eolique & l'Ionique, & d'autres également célèbres ; les Grecs, pendant plusieurs siécles, firent continuellement des expéditions, & bâtirent des Villes dans plusieurs contrées de l'Asie. Les Gaulois y pénétrerent aussi, & y fonderent un Royaume. Les Scythes Européens parcoururent ces vastes Provinces, &

porterent leurs armes jusqu'aux confins de l'Egypte. Alexandre subjugua tous les Pays compris depuis l'Hellespont jusqu'à l'Inde, bâtit des Villes, & établit des Colonies, pour assurer ses conquêtes, & éterniser son nom. L'Afrique reçut des habitans & des maîtres de ces parties du monde, & rendit ce qu'elle avoit reçu. Les Tyriens bâtirent la Ville, & fonderent la République de Carthage; la langue Grecque avoit été celle de l'Egypte. Il est parlé dans l'antiquité la plus reculée d'un *Belus* dans la Chaldée, & d'un *Sesostris*, qui fonderent des Colonies à *Colchos*. L'Espagne a été dans les derniers siécles sous la domination desMaures. Si nous prenons l'Histoire Runique, nous trouvons nos peres, savoir les *Goths*, conduits par *Woden* & par *Thor*, qui furent d'abord leurs

Héros & ensuite leurs Divinités, de la Tartarie Asiatique en Europe; & qui peut nous assûrer que ç'ait été leur premiere migration ? Peut-être vivoient-ils en Asie du côté de l'Orient, de ce continent où leurs descendans se sont rendus depuis peu par le couchant; & voilà comment pendant le cours de trois ou quatre mille ans, la même race d'hommes a poussé ses conquêtes & établi ses habitations autour du Globe; tout au moins cela est aussi vraisemblable que ce que dit *Grotius*, que ce sont les Peuples de la Scandinavie qui ont peuplé l'Amérique. Le monde est un vaste désert, où les hommes ont erré depuis la création. Les uns se sont éloignés par nécessité, & les autres par choix. Une Nation s'est emparée de ce qu'une autre se lassoit de posséder, & il se-

roit difficile de trouver un pays qui ſoit aujourd'hui entre les mains de ſes premiers habitans.

Le ſort a voulu que les choſes ne reſtaſſent pas long-tems dans le même état ; & que ſont ces tranſmigrations, ſinon autant d'exils publics ? *Varron*, le plus ſçavant des Romains, eſt d'avis que, la Nature étant la même partout, cette ſeule circonſtance doit lever toutes les objections que l'on fait contre le changement de lieu, conſidéré en lui-même, & dépouillé des autres inconvéniens qui accompagnent l'exil. *M Brutus* croyoit qu'il ſuffiſoit à ceux qu'on exile de pouvoir emporter avec eux leur propre vertu. Au reſte, ſi l'on trouve que chacun de ces motifs eſt inſuffiſant en lui-même, il faut au moins convenir que tous, pris enſemble, ſuffiſent pour diſſiper

ſiper les terreurs de l'exil. Que peut-on laiſſer qui ſoit comparable à la choſe la plus précieuſe dont l'homme puiſſe jouir, & qu'on eſt aſſuré d'emporter par-tout où l'on va, je veux dire, la même Nature, & notre propre vertu? Croyez-moi, la Providence a établi un tel ordre dans le monde, que, de toutes les choſes qui nous appartiennent, il n'y a que les moins eſtimables qui puiſſent tomber ſous le pouvoir d'autrui. La meilleure eſt en ſûreté, & on ne peut ni nous la donner, ni nous l'ôter. Tel eſt ce grand & bel ouvrage de la Nature, le monde: tel eſt l'eſprit de l'homme qui admire & contemple le monde, dont il eſt la plus noble partie. Ces choſes nous appartiennent en propre, & tant que nous reſtons dans l'un, nous

sommes à même de jouir de l'autre. Marchons donc avec intrépidité partout où nous conduit le cours des accidens humains. En quelque endroit qu'ils nous conduisent, sur quelque côte qu'ils nous jettent, nous ne serons jamais étrangers. Nous y trouverons des hommes & des femmes, des créatures qui ont la même figure, & les mêmes facultés, & qui vivent sous les mêmes loix de la Nature. Nous y verrons les mêmes vertus & les mêmes vices, qui découlent des mêmes principes généraux, mais qui varient en mille manieres différentes, suivant la différence des Loix & des Coutumes établies pour la même fin universelle, sçavoir le maintien de la Société. Nous éprouverons la même révolution des saisons, nous ver-

rons que le même Soleil & la même Lune (*a*) dirigent le cours de l'année. Nous aurons par-tout ſur nos têtes la même voute azurée, parſemée d'étoiles. Il n'y a aucun endroit dans le monde d'où nous ne puiſſions admirer ces planettes, qui roulent, comme les nôtres, dans différentes orbites autour du Soleil qui eſt au centre ; d'où nous ne puiſſions découvrir un objet encore plus merveilleux, l'armée des étoiles fixes, ſuſpendues dans l'eſpace immenſe de l'Univers, une infinité de Soleils, dont les rayons éclairent & animent les mondes qui

(*a*) Plutarque compare ceux qui ne peuvent vivre hors de leur Pays, au Peuple ſimple, qui s'imaginoit que la Lune d'Athènes étoit plus belle que celle de Corinthe.

nous environnent. Pendant que je suis ravi par des contemplations pareilles, pendant que mon ame s'éleve ainsi vers le ciel, peu m'importe la terre sur laquelle je marche.

Brutus, dans le livre qu'il avoit écrit sur la vertu, rapporte qu'il avoit vû *Marcellus* éxilé à *Mitylene*, vivant aussi heureux que peut le permettre la nature humaine, & cultivant les Sciences & les beaux Arts. Il ajoute que ce spectacle lui fit penser que c'étoit lui plutôt que *Marcellus* qui étoit éxilé; vû que celui-ci étoit heureux dans son séjour, & qu'il s'en retournoit sans l'être.

O *Marcellus*! tu fus infiniment plus heureux lorsque *Brutus* admira ton éxil, que lorsque la République t'honora du Consulat! il falloit que tu fusses un grand homme pour mériter

l'admiration d'un homme que *Caton* ne pouvoit se lasser d'admirer. Le même *Brutus* rapporte encore que *César* ne voulut point entrer dans *Mitylene*, pour ne pas voir *Marcellus* dans un état aussi indigne de lui. Il fut enfin rappellé à la sollicitation du peuple & du Sénat, dont le chagrin étoit tel, qu'ils sembloient dans cette occasion partager les sentimens de *Brutus*, & intercéder pour eux, plutôt que pour *Marcellus* (*a*).

Q. Metellus Numidicus avoit essuyé le même sort quelques années

(*a*) *Marcellus* fut assassiné à Athènes, comme il s'en retournoit à Rome; par *Chilon* son ancien ami & son collègue. L'Histoire ne nous apprend point le motif qui le porta à commettre ce crime. On soupçonna *Cesar*; mais il paroît avoir été justifié par *Brutus*.

auparavant, pendant que le peuple, qui est toujours l'instrument de sa propre servitude, jettoit sous la conduite de *Marius* les fondemens de cette tyrannie, dont *César* acheva l'édifice. *Metellus* seul, au milieu d'un Sénat intimidé & d'une multitude arrogante, refusa de souscrire aux loix pernicieuses du Tribun *Saturninus*. Sa constance devint son crime, & l'exil son châtiment. Une faction s'étant élevée contre lui, les meilleurs citoyens de Rome prirent les armes pour le défendre, prêts à sacrifier leurs vies pour conserver un homme dont la vertu faisoit tant d'honneur à la patrie. Mais lui, qui n'avoit pû persuader, ne voulut point user de contrainte. Il porta des Romains le même jugement que *Platon* avoit porté des Athéniens. Il comprit que ses compa-

triotes le rappelleroient, s'ils venoient jamais à reprendre leur bon sens, & qu'au cas qu'ils ne le fissent point, il ne pouvoit être nulle part plus mal qu'à Rome. Il s'exila volontairement, portant par-tout où il passa le symptôme infaillible d'un Etat malade, & d'une République expirante. On jugera du caractere qu'il conserva dans son éxil par le fragment d'une de ses lettres qu'*Aulu-Gelle* nous a conservé, en faveur du mot *frunifcor*, dont se servoit *Q. Claudius. Illi verò omni jure atque honestate interdicti : ego neque aquâ neque igne careo ; & summâ gloriâ frunifcor.* Heureux *Metellus* ! heureux dans la connoissance de ta propre vertu, heureux dans ton fils, & dans cet excellent ami qui te ressembloit par son mérite & par sa fortune.

Rutilius avoit défendu l'Asie contre les extorsions des Publicains, se conformant en cela à la probité dont il faisoit profession, & à l'obligation particuliere de sa charge. Les Chevaliers & la faction de *Marius* le haïssoient, tant à cause de sa probité, qu'à cause de *Metellus*. L'homme le plus intégre de Rome fut accusé de corruption. Le plus honnête homme fut poursuivi par le plus infâme, par *Apicius*, nom consacré à l'infamie. Ceux qui lui avoient intenté cette fausse accusation, devinrent ses juges, & le condamnerent injustement. Il ne daigna pas défendre sa cause, mais il se retira dans l'Orient, où cette vertu Romaine, que Rome ne pouvoit supporter, fut reçue avec honneur. Regardera-t-on *Rutilius* comme malheureux, lorsque ceux

qui le condamnerent se sont rendus criminels aux yeux de la postérité, pour avoir abandonné sa patrie avec plus de joie qu'il ne vit finir son éxil, pour avoir refusé de reconnoître *Sylla*, & parce qu'ayant été rappellé à Rome, il refusa d'y retourner?

A quoi bon, me dira-t-on, nous citer des exemples dont l'Histoire ancienne est remplie? Je le fais pour montrer que, comme le changement de lieu, consideré simplement en lui-même, ne peut rendre un homme malheureux, de même les autres maux qu'on objecte à l'éxil, ne sçauroient arriver à un homme sage & vertueux; ou que, s'ils lui arrivent, ils ne peuvent le rendre misérable. Les pierres sont dures, & la glace froide, & tout le monde les trouve telles : mais les accidens bons ou

mauvais qui nous arrivent, ne nous paroissent point tels par les qualités qu'ils ont, mais par celles que nous avons nous-mêmes. Ils sont par eux-mêmes indifférents, & s'ils ont quelque force, ils ne la doivent qu'à nos vices & à notre foiblesse. La fortune ne peut dispenser ni bonheur ni malheur, qu'autant que nous coopérons avec elle. Ceux qui sont malheureux pour avoir perdu leurs biens, n'auroient pas été plus heureux s'ils les avoient conservés ; & ceux qui méritent de jouir des avantages dont l'éxil les prive, ne sont pas plus malheureux pour en être dépouillés.

Je suis fâché que cette regle souffre une exception ; mais *Ciceron* en fournit une si remarquable, que je ne puis la passer sous silence. Ce grand homme, qui avoit été le sauveur

de sa patrie, qui n'avoit craint ni les outrages d'un parti de ses peres, ni les poignards des assassins, l'orsqu'il avoit été question de la défendre, ne put cependant supporter patiemment les maux que son zele lui attira dans une autre occasion. Il déshonora l'éxil dont la providence se servoit pour rendre sa gloire complette. Ne sçachant ni où aller, ni que faire, craintif comme une femme, & timide comme un enfant, il déplore la perte de ses biens, de ses emplois, & du crédit dont il jouissoit auprès du peuple. Son éloquence ne sert qu'à peindre son ignominie dans un plus grand jour. Il déplore la ruine de sa maison, que *Clodius* avoit démolie, & la nécessité où il est de s'éloigner de *Terentia*, qu'il répudia peu de tems après. Tout devient insuppor-

table à un homme qui se laisse abattre à son chagrin. Il regrette des choses dont la possession lui étoit à charge, le poids d'une plume l'accable. En un mot, sa conduite fut telle, que ses amis & ses ennemis crurent qu'il avoit perdu l'esprit. *César* vit, avec une satisfaction secrette, ce même homme qui avoit refusé d'être son Lieutenant, pleurer sous la verge de *Clodius*. Pompée espéra de trouver une excuse pour son ingratitude dans le mépris auquel l'ami qu'il avoit abandonné s'exposoit lui-même. Il y a plus, Atticus le crut trop attaché à sa premiere fortune, & lui en fit des reproches. Cet *Atticus*, dont les principaux talens étoient l'usure & l'intrigue, qui faisoit consister son principal mérite dans ses richesses, & qui auroit été noté d'infamie à

Athènes pour garder la neutralité entre deux partis opposés, & n'en embrasser aucun, rougit de la conduite de *Ciceron*.

J'insiste d'autant plus volontiers sur cet exemple, que, sans affoiblir la vérité que je viens d'établir, il nous en apprend une autre extrêmement importante. Il est certain que les sages sont supérieurs à tous les maux qui accompagnent l'exil; mais ce nom à proprement parler n'est pas dû à celui qui ne s'est point étudié à vaincre ses passions. Il ne suffit pas que nous soyons instruits de tous les devoirs de la vie publique & privée, & que nous les pratiquions au vû & sçû de tout le monde. Une passion qui dort dans notre cœur, que nous avons négligée, comme étant peu de chose, & même encouragée dans

la croyance qu'elle pouvoit nous exciter à la vertu, suffit pour détruire tôt ou tard notre tranquillité, & pour ternir notre caractere. Lorsque la vertu a une fois fortifié notre esprit, nous sommes invulnérables : mais *Achille* fut blessé au talon. La plus petite partie, lorsqu'on la néglige, peut nous exposer à recevoir une blessure mortelle. L'empire que la raison a sur nous, ne dépend pas d'une seule victoire. Le vice a plusieurs corps de réserve qu'il faut battre, quantité de places qu'il faut forcer; nous pouvons résister à plusieurs épreuves, mais non pas à toutes; supporter le plus fort revers de fortune, & succomber au moindre. Nous pouvons avoir surmonté l'avarice, qui est la maladie la plus épidémique de l'esprit humain, sans

cesser d'être esclaves de l'ambition ; avoir purgé nos ames de la crainte de la mort, & craindre cependant autre chose. Tel étoit le cas de *Ciceron :* l'orgueil étoit son vice dominant. Ce fut lui qui anima son zele, qui excita son industrie, qui échauffa l'amour qu'il avoit pour sa patrie, & qui soutint sa fermeté contre *Catilina* ; & ce fut lui aussi qui donna à *Clodius* une entiere victoire sur lui. Il ne craignoit ni la mort, ni la perte de ses biens, de ses dignités, de ses honneurs, mais de survivre à cette perte : *Ut vivus hæc amitterem.* Il auroit vraisemblablement dans cette occasion supporté la mort avec la même fermeté qu'il dit à *Popilius Lænas*, son client & son meurtrier : Approche, vétéran, & coupe-moi la tête, si tant est que tu sçaches le faire. Mais

il ne put supporter de se voir dépouiller de ces haillons qu'il étoit accoutumé de porter. Ce fut cette idée qui lui dicta ces expressions honteuses : *Possum oblivisci qui fuerim, non sentire qui sim, quo caream honore, quâ gloriâ.* Et parlant de son frere : *Vitavi ne viderem, ne aut illius luctum squaloremque aspicerem; aut me, quem ille florentissimum reliquerat, perditum illi afflictumque offerrem.* Il avoit pensé à la mort, & il s'y étoit préparé. Il y eut même des occasions où elle dut flater sa vanité. Mais cette même vanité l'empêcha dans sa bonne fortune de prévoir le revers qu'il éprouva dans la suite. Il survint dans le tems qu'il ne s'y attendoit point, il en fut surpris & effrayé; car il étoit toujours entêté de la pompe & de l'éclat dont il jouissoit à

Rome, *fumum, & opes, ſtrepitumque Romæ* : il ne pouvoit ſe paſſer de ces choſes, qui ſont indifférentes de leur nature, mais que l'habitude rend abſolument néceſſaires.

J'en ai parlé ci-deſſus, & il eſt maintenant tems de les examiner en détail. Je dis donc que le changement de lieu n'a rien d'inſupportable, & qu'il y a même des gens qui s'y plaiſent. Mais qui peut ſupporter les maux qui accompagnent l'exil ? vous-même qui me faites cette queſtion ; tout homme qui les conſidere en eux-mêmes, & qui n'en juge point par ſes préjugés. De quoi s'agit-il ? vous avez perdu votre bien : modérez vos deſirs, & vous vous trouverez auſſi riche que jamais, & vous aurez moins de ſouci. Nos beſoins

réels (a) se bornent à peu de chose; mais les besoins imaginaires n'ont point de bornes. La vérité a des bornes, mais la cupidité n'en a aucune. Si nous donnons carriere à nos desirs, si nous leur permettons de les franchir, rien ne sera capable de les satisfaire. *Nescio quid curtæ semper abest rei.* Nous sommes pauvres dans le sein de l'abondance, & notre pauvreté augmente avec nos richesses. Modérez vos desirs, mettez-vous en état de dire avec l'Apôtre de la Grèce, à qui

(a) Naturalia desideria finita sunt: ex falsâ opinione nascentia, ubi desinant non habent; nullus enim terminus falso est. *Sen. Epist.* 16.

Si ad naturam vivas, nunquam eris pauper; si ad opinionem, nunquam dives. Exiguum natura desiderat, opinio immensum. *Sen. Epist.* 16.

Erafme étoit fur le point d'adreffer fes prieres, *quàm multis ipse non egeo!* Banniffez de votre exil tout ce qu'il y a d'imaginair, & vous ne fouffrirez aucun befoin réel. Le petit ruiffeau qui vous reftera, fuffira pour étancher votre foif naturelle, & s'il ne le fait point, c'eft que votre foif eft une maladie; une maladie formée par les habitudes vicieufes de votre efprit, plutôt qu'un effet de l'exil. Combien y a-t-il de gens qui vivent contents dans leur pauvreté, parce qu'ils y font nés, & qu'ils y font accoutumés? Ne pourrons-nous donc acquérir par la raifon & la réflexion, ce que le moindre artifan poffede par habitude? Sera-t-il dit que ceux qui ont tant d'avantages fur lui, foient les efclaves des befoins qu'il ignore? Les riches que les productions de la

terre ne peuvent satisfaire, pour qui l'on met tout le Globe à contribution, pour qui les caravanes de l'Orient sont continuellement en marche, & les mers les plus éloignées couvertes de Vaisseaux, ces créatures rassasiées de leur superflu, se contentent souvent d'un petit repas qu'on leur donne dans une chaumiere. Ils cherchent un asyle dans les bras de la frugalité. Qu'ils sont insensés, de craindre ce qu'ils desirent quelquefois, & de se priver d'un genre de vie, qu'ils se font un plaisir d'imiter! Rappellons-nous ces grands hommes qui vivoient dans ces tems de vertu, de simplicité, de frugalité, & rougissons en pensant que nous jouissons dans notre exil de plus de choses qu'ils n'en avoient dans le sein de la plus haute opulence. Représentons-

nous un Dictateur, qui donne audience aux Ambassadeurs des Samnites, & qui apprête dans son foyer son repas frugal avec les mêmes mains qui avoient si souvent battu les ennemis de la République, & porté le laurier triomphal au Capitole. Souvenons-nous que *Platon* (*a*) n'avoit que trois Domestiques, & que *Zenon* (*b*) n'en avoit aucun. *Socrate*,

(*a*) Dans le Testament de Platon, rapporté par Diogene Laerce, il est parlé de trois Domestiques, outre Diane à laquelle il donna la liberté.

Suivant Apulée, son bien consistoit en un petit jardin près de l'Académie, deux domestiques, un vaisseau pour les Sacrifices, & autant d'or qu'il en falloit pour les pendans d'oreilles d'un enfant.

(*b*) Zénon, lorsqu'il vint de Chypre en Grèce, avoit mille talents, qu'il plaçoit à

qui fut le réformateur de son pays, vivoit des contributions de ses compatriotes (a), & *Menenius Agrippa*, qui avoit été l'Arbitre du sien, fut enterré aux dépens du public. Pendant

haut intérêt sur les Vaisseaux, c'est-à-dire, qu'il faisoit le métier d'Assureur. Il les avoit sans doute perdus, lorsqu'il dit; *rectè sanè agit fortuna, quæ nos ad Philosophiam impellit.* Il reçut dans la suite des présens considérables d'Antigonus. Il y a donc lieu de croire que sa frugalité & sa simplicité de vie furent plutôt l'effet de son choix que de ses besoins.

(a) Diog. Laerce, dans la Vie de Socrate, rapporte d'après Aristoxene, que ce Philosophe avoit un tronc à sa porte, & vivoit de l'argent que ses compatriotes mettoient dedans. *Positâ igitur arculâ, collegisse pecuniam quæ daretur; consumptâ autem eâ, rursùs posuisse.*

qu'*Attilius Regulus* battoit les Carthaginois en Afrique, ses Fermiers s'étant enfuis, & sa famille se trouvant réduite à l'étroit, le public prit soin de sa petite ferme. *Scipion* mourut, sans laisser de quoi marier ses filles, & ce fut l'Etat qui les dota. Il étoit juste que le peuple Romain payât un tribut à celui, qui en avoit imposé un perpétuel à Carthage. Après de pareils exemples, craindrons-nous la pauvreté? Nous plaindrons-nous de l'éxil, parce qu'il nous prive de ce dont les plus grands Philosophes, & les plus grands Héros de l'antiquité n'ont jamais joui?

Vous m'accuserez peut-être d'user d'artifice, & vous me direz que je considere séparément des maux qui, étant réunis, sont capables d'abattre l'homme le plus intrépide. Vous sup-

porteriez l'exil, s'il n'étoit accompagné de la pauvreté, & celle-ci de la séparation de vos parens & de vos amis, de la perte de votre rang, de votre crédit, de votre autorité, de l'ignominie & du mépris. Voici ma réponse à ceux qui raisonnent de la sorte. La moindre de ces circonstances suffit pour rendre malheureux celui qui n'y est pas préparé, & qui ne s'est pas dépouillé de cette passion sur laquelle elle agit. Mais celui qui s'est rendu maître de toutes ses passions, qui a prévu tous les accidents qui peuvent lui arriver, & qui a préparé son esprit à les supporter, est en état de les surmonter tous à la fois, ou séparément. Il ne supportera point la perte de son rang, parce qu'il peut supporter celle de son bien; mais il les supportera toutes deux, parce qu'il y est

eſt également préparé,& qu'il eſt auſſi exempt d'orgueil que d'avarice.]

Vous avez été ſéparé de vos parens & de vos amis. Faites-en la liſte, & examinez-la avec attention. Combien peu de parens trouverez-vous qui méritent le nom d'amis ? Rayez les noms de ceux qui ne méritent point d'entrer dans la liſte, & ce catalogue volumineux ſe réduira à peu de choſe. Plaignez-vous, ſi vous l'oſez, d'être ſéparé de ceux qui reſtent. Ne croyez pas d'ailleurs que, lorſque je déclame contre une foibleſſe d'eſprit honteuſe & vicieuſe, je veuille proſcrire les ſentimens d'une amitié vertueuſe. Regrettez l'accident qui vous ſépare de vos amis ; mais regrettez-le comme un homme qui mérite d'être le leur. C'eſt-là une force, plutôt qu'une foibleſſe d'eſprit ; une vertu plutôt qu'un vice.

Il eſt honteux de regretter la perte de ſon rang : il n'y en a point d'autre parmi les hommes que celui que donne le mérite réel. Les Princes de la terre peuvent donner des titres, inſtituer des cérémonies, & exiger qu'on les obſerve. Ils peuvent être aſſez imbécilles& aſſez méchans pour décorer des fous & des ſcélérats de robes d'honneur & d'emblêmes de ſageſſe & de vertu ; mais il eſt certain, après tout, qu'il n'y a de vraie ſupériorité que le mérite perſonnel, & qu'on ne peut pas plus nous ôter ce rang, que le mérite qui nous l'à donné. Les Souverains donnent une valeur factice & arbitraire aux eſpèces monnoyées, ce qui fait que leur cours n'eſt pas le même ni en tout tems, ni en tout lieu. Mais leur valeur intrinſéque eſt toujours la même, & un

homme prudent se défait des mauvaises, & garde les bonnes. De même le mérite ne procure pas la même considération pour tout ; mais son titre est le même, & il est toujours estimé par ceux qui ont de la sagesse & de la vertu. Si les méchans n'en font pas le même cas, ils ne nous ôtent rien, & par conséquent nous n'avons pas lieu de nous plaindre. Ils nous considéroient à cause du rang que nous tenions, plutôt qu'à cause de notre valeur intrinséque. Nous avons perdu notre rang & nos titres ; & ils ne font plus cas de nous. Ils admiroient en nous ce que nous méprisions. S'ils ont appris à nous mépriser, apprenons de notre côté à les plaindre. Leur assiduité nous étoit importune, ne nous plaignons point du repos que ce changement nous procure ;

craignons plutôt de recouvrer ce rang & cette autorité, qui, semblables à un beau jour d'Eté, ranimeroient ces insectes, & les attireroient par essains autour de nous. Je sçais le penchant que nous avons à déguiser nos foiblesses & nos vices, & que nous réussissons souvent, non-seulement à tromper le monde, mais à nous tromper nous-mêmes. Le penchant à faire du bien est inséparable d'un cœur vertueux, & il peut se faire qu'un homme qui regrette le pouvoir & le rang dont il jouissoit, attribue ses regrets à l'impossibilité où il est de ne pouvoir suivre son inclination. Mais qu'il sache que le Sage doit se contenter de faire autant de bien que sa situation le lui permet ; qu'il n'y en a aucune où nous ne puissions en faire, & que lorsqu'on nous ôte le pouvoir de faire

tout le bien que nous voudrions, on nous ôte en même tems la tentation de faire le mal que souvent nous n'avons pas envie de faire.

Les inconvéniens dont je viens de parler n'ont rien d'insupportable pour un homme sage & vertueux ; & quant aux autres, sçavoir le mépris & l'ignominie, ils ne sçauroient jamais être son partage. Il est impossible qu'un homme qui sçait se respecter, tombe jamais dans le mépris. En effet, quelle ignominie a à craindre un homme : qui, rappellant toutes ses forces en lui-même, appelle du jugement de la multitude à un autre Tribunal, & vit indépendant des hommes & des accidens de la vie ? Caton ne put obtenir ni la Préture, ni le Consulat ; mais quel est l'homme assez aveugle pour s'imaginer que ce

contre-tems lui ait fait tort ? Il eût augmenté la dignité de ces deux Magistratures. Ce furent elles, & non point Caton, qui en souffrirent.

Vous vous êtes acquitté de tous les devoirs d'un bon Citoyen ; vous avez rempli vos engagemens, & soutenu les intérêts de votre Patrie, sans aucun égard aux ennemis que vous vous attiriez, & aux dangers dont vous étiez menacé. Vous avez distingué ses intérêts de ceux des factions des Puissances voisines & alliées qui leur étoient contraires. Elle recueille le fruit de vos services, & vous en souffrez. On vous bannit, on vous chasse ignominieusement, & ceux que vous avez empêchés de triompher à ses dépens, se vengent de vous. Ceux, malgré lesquels vous avez servi & même sauvé le public, conspirent à

votre ruine. Ils ſont vos accuſateurs ; & la multitude devient votre Juge. Votre nom eſt écrit ſur les tablettes des proſcrits, on s'efforce de noircir votre caractère, & de faire paſſer vos meilleures actions pour des crimes. Pour cet effet, la voix ſacrée du Sénat ſe dévoue au menſonge ; & ſes regiſtres, qui auroient dû être des monumens de vérité, en deviennent un d'impoſture & de calomnie. Ces circonſtances vous paroiſſent ſi inſupportables que vous préféreriez la mort à un exil auſſi ignominieux. Ne vous y trompez point. L'ignominie eſt pour ceux qui perſécutent injuſtement, & non pour celui qui ſouffre une perſécution injuſte. *Recalcitrat undique tutus.* Imaginez-vous que dans l'acte qui vous bannit, il eſt dit que vous avez une maladie contagieuſe, ou

quelque difformité naturelle. Un pareil motif rendroit vos Juges ridicules : l'autre les rend infâmes. Mais ni l'un ni l'autre ne sçauroit affecter un homme, qui ayant le corps sain & bien proportionné, est exempt de tous les crimes qu'on lui impute. Aimeriez-vous mieux, au lieu d'être exilé, qu'on vous laissât chez vous dans l'aise & l'abondance, pour concilier ces intérêts opposés, & leur sacrifier celui de votre Patrie ? Seriez-vous d'humeur de sacrifier sa puissance à l'ambition d'autrui, sous prétexte de la garantir de dangers imaginaires ; & de prodiguer ses richesses à de vils & de lâches Citoyens, sous prétexte d'acquitter ses dettes ? Si vous pouvez y consentir, vous n'êtes pas l'homme à qui j'adresse mon discours, ou avec lequel je voudrois lier

lier commerce. Que si vous avez trop de vertu pour le faire, pourquoi vous plaignez-vous de ce qu'on vous exile ? L'exil dans de pareilles circonstances revient au même que si l'on vous tiroit de prison. *Diogene* fut banni du Royaume de *Pont*, pour avoir contrefait les monnoies, & *Stratonicus* croyoit qu'on pouvoit le faire pour être banni de *Seriphos*. Mais vous avez obtenu votre liberté en faisant votre devoir.

Loin que le bannissement, avec les maux qui l'accompagnent, soit un sujet de mépris pour celui qui le supporte avec courage, tandis que d'autres y succombent, il devient pour lui un sujet de triomphe. Le caractere de notre esprit est tel, que nous ne pouvons nous empêcher d'admirer un homme qui supporte ses malheurs

avec constance. Je ne connois rien de pire qu'une mort ignominieuse ; & cependant y a-t-il quelqu'un assez osé pour rougir de la mort de Socrate ? Ce Philosophe entra dans sa prison avec la même fermeté qui en avoit imposé aux trente Tyrans, & effaça en y entrant ce qu'elle avoit d'ignominieux. Pouvoit-on appeller prison un lieu où étoit *Socrate* ; *Phocion* fut condamné à mort dans la même Ville. Tous ceux qui le virent passer, baisserent les yeux & déplorerent dans l'amertume de leurs cœurs, non point l'innocent, mais les Juges qui l'avoient condamné. Il se trouva cependant un scélérat (car ces monstres ne sont point rares) qui osa lui cracher au visage. Phocion s'essuya la joue ; & se retournant vers le Magistrat ; apprenez à cet homme,

lui dit-il, à être plus poli à l'avenir.

L'ignominie n'a aucune prise sur la vertu. Elle est toujours la même, dans quelque état qu'elle se trouve, & elle se fait également respecter. Nous l'applaudissons également dans la prospérité & dans l'adversité. Semblable aux Temples des Dieux, elle est vénérable jusques dans ses ruines. Cela étant, ne faut-il pas être insensé pour différer un moment à acquérir les seules armes qui peuvent nous défendre contre les attaques auxquelles nous sommes continuellement exposés? Notre bonheur & notre malheur dépendent de la maniere dont nous avons usé de la prospérité. Lorsqu'on s'applique de bonne-heure à l'étude de la sagesse & à la pratique de la vertu, ces maux deviennent indifférens; au lieu qu'ils deviennent néces-

faires, lorsque nous avons négligé de le faire. Ils sont des maux dans un cas ; & dans l'autre, des remedes pour de plus grands maux. *Zénon* fut ravi du naufrage qui le jetta sur la côte d'*Athènes* ; il avoua devoir à la perte de son bien, l'acquisition qu'il fit de la vertu, de la sagesse & de l'immortalité. Il y a de bons & de mauvais airs tant pour l'esprit que pour le corps. La prospérité irrite souvent nos maladies chroniques, au point qu'il ne nous reste plus de ressource pour guérir, que l'adversité. Dans pareils cas, le bannissement est un changement d'air ; & les maux que nous souffrons, des remedes pour les maladies invétérées. L'on peut dire de la prospérité ce qu'*Anacharsis* disoit de la vigne. Elle porte les trois raisins, de l'yvresse, du plaisir & du

chagrin ; & l'on eſt heureux, lorſque le dernier guérit les maux que les deux autres ont cauſés. Lorſque les afflictions ne produiſent point leur effet, le cas eſt abſolument déſeſpéré. Elles ſont les derniers remedes dont la Providence fait uſage ; & lorſqu'ils n'operent point, il faut abſolument que nous languiſſions & que nous mourions dans la miſere & dans le mépris. Que les hommes ſont vains ! nous ne ſçavons ſouvent ni ce que nous demandons, ni ce que nous deſirons. Dans le tems que nous prions pour être à l'abri des malheurs, & que nous les craignons le plus, c'eſt dans ce tems-là même que nous en avons le plus beſoin. C'eſt pour cette raiſon que *Pythagore* défendoit à ſes diſciples de rien demander à Dieu; Comme il connoît nos beſoins &

notre ignorance, la meilleure priere que nous puissions lui adresser est celle-ci : *Que ta volonté soit faite.*

Ciceron dit dans quelque endroit de ses ouvrages, que comme le bonheur est l'objet de la Philosophie, les disputes qui se sont élevées parmi les Philosophes n'ont dû leur origine qu'aux différentes idées qu'ils se sont faites du souverain bien. Accordez-les sur ce point, & ils seront d'accord sur tout le reste. L'école de *Zénon* faisoit consister ce souverain bien dans la vertu, mais dans une vertu à laquelle l'homme peut difficilement atteindre. Un esprit d'opposition à une autre doctrine, qui devint en vogue du tems de *Zénon*, peut avoir occasionné cet excès. *Epicure* le faisoit consister dans la volupté. On a mal interpreté ses termes. Il peut se faire

que ses disciples aient donné un mauvais sens à sa doctrine ; mais je suis assuré que l'esprit de rivalité a enflammé la dispute ; car, à dire vrai, il n'y a pas tant de différence qu'on le pense entre le Stoïcisme & l'Epicurisme. La *felicis animi immota tranquillitas*, & la *voluptas* du dernier, reviennent à-peu-près à la même chose ; & je doute que le Héros le plus intrépide du Portique eût enduré un accès de colique néphrétique, sur les principes de *Zénon*, avec plus de courage & de patience que le fit *Épicure*, conformément à ceux de sa Philosophie. *Aristote* a pris le milieu, & s'est mieux expliqué, lorsqu'il a fait consister le souverain bien dans les avantages réunis du corps & de la fortune. Son sentiment est juste ; mais il s'en faut beaucoup qu'on

doive les regarder ſur le même pied. La privation des derniers eſt plus facile à ſupporter que celle des premiers; & la pauvreté même, que les hommes craignent ſi fort, *per mare pauperiem fugiens, per ſaxa, per ignes*, eſt ſûrement préférable à la folie, ou au calcul, encore que *Chryſippe* ait préféré la folie à la mort. Puis donc que le banniſſement, en nous privant des biens de la fortune, ne peut nous priver de ceux du corps & de l'eſprit, lorſque nous les poſſédons, & que le même accident peut nous les rendre, lorſque nous les avons perdus, il s'enſuit qu'il eſt peu de choſe pour ceux qui ſont ſoumis à l'empire de la raiſon, & qu'il eſt un bonheur pour ceux qui ſont plongés dans des vices qui ruinent tout à la fois le corps & l'ame. Si nous nous trouvons dans ce

cas, secondons les desseins de la Providence, & réparons la négligence que nous avons eue de ne point profiter de la premiere occasion, en profitant de la derniere. Nous pouvons adoucir les maux que nous n'avons point prévenus, & notre chagrin diminuera à mesure que nous nous débarrasserons de nos passions déréglées & de nos mauvaises habitudes. Tous les pas qui conduisent à la vertu sont consolants. Quelle sera la joie d'un homme, qui répare ses malheurs de la sorte, lorsqu'il verra que les maux qu'il attribuoit à son exil, ont leur source dans sa vanité & dans sa folie, & qu'ils s'évanouissent avec elles ! Il verra que dans son premier caractere d'esprit, il ressembloit à ce Prince efféminé, qui ne vouloit boire d'autre eau que celle de la riviere

Choaspes ; ou à cette Reine d'une des Tragédies d'*Euripide*, qui se plaignoit amerement de ce qu'elle n'avoit pas allumé le flambeau nuptial, & de ce que le fleuve *Ismenus* n'avoit pas fourni l'eau dans laquelle elle avoit baigné son enfant. Voyant son état dans ce jour ridicule, il s'efforcera de s'en procurer un contraire ; & lorsqu'il y aura réussi, il sera convaincu par sa propre expérience, qu'il a été malheureux parce qu'il étoit vicieux, & non point parce qu'il étoit exilé.

Si je ne craignois de pousser les choses trop loin, je citerois quelques avantages dont on est redevable à l'exil, pour contrebalancer ceux dont il nous prive. En voici un, que les Philosophes ont passé sous silence. *Demetrius de Phalere*, après avoir été

exilé d'Athènes, devint premier Miniſtre du Roi d'Egypte ; & Thémiſtocle fut ſi bien reçu à la Cour de Perſe, qu'il avoit coutume de dire qu'il auroit perdu ſa fortune, ſi elle n'avoit été ruinée. Mais la faveur dont jouiſſoit Démétrius ſous le premier Ptolomée, lui attira une nouvelle diſgrace ſous le ſecond ; & Thémiſtocle, qui avoit été le Général d'un Peuple libre, devint le vaſſal d'un Prince qu'il avoit ſubjugué. Il vaut donc mieux profiter de l'avantage de l'exil, & vivre pour ſoi, lorſqu'on n'eſt point obligé de vivre pour autrui. *Similis*, Général renommé ſous *Trajan* & *Adrien*, ayant obtenu la permiſſion de ſe retirer, paſſa ſept ans dans ſa retraite, & ordonna en mourant qu'on mît cette inſcription ſur ſon tombeau : *qu'il avoit été plu-*

ſieurs années ſur la terre, mais qu'il n'en avoit vécu que ſept (*a*). Si vous êtes ſage, vous emploierez comme il faut votre loiſir, & votre retraite ajoûtera un nouveau luſtre à votre caractere. Imitez *Thucydide* dans la *Thrace*, ou *Xenophon* dans ſa petite ferme à *Scillus*. Vous pouvez dans votre retraite, ſemblable à un Citoyen d'*Elis*, juger des Jeux Olympiques, ſans y prendre aucune part. Eloigné du tumulte du monde, & regardant d'un œil indifférent ce qui s'y paſſe, après avoir rendu dans votre vie publique ce que vous deviez à votre ſiécle, rendez dans une vie privée ce que vous devez à la poſtérité. Ecrivez comme vous vivez, ſans paſſion, & établiſſez votre réputa-

(*a*) Xiphil.

tion, de même que vous établiſſez votre bonheur, ſur les fondemens de la vérité. Au cas que vous manquiez de talens, d'inclination, ou des matériaux néceſſaires pour un pareil ouvrage, ne reſtez point dans l'oiſiveté. Imitez Scipion à *Linternum.* Dites-vous à vous-même :

Innocuas amo delicias doctamque quietem.

Voilà quelques-unes des réflexions qui peuvent ſervir à fortifier l'eſprit contre l'exil & les autres maux de la vie, contre leſquels il eſt de l'intérêt des hommes de ſe précautionner, parce qu'ils ſont communs à tous. Je dis qu'ils ſont communs à tous, parce que ceux qui en échappent, y ſont également expoſés. Les traits de la mauvaiſe fortune nous menacent ſans ceſſe. Quelques-uns nous atteignent ;

les autres nous frisent, & vont blesser nos voisins. Faisons donc en sorte que notre esprit soit toujours dans la même assiette, & payons sans murmurer le tribut que nous devons à l'Humanité. L'hyver amene le froid, & nous le sentons. La chaleur retourne avec l'été, & nous fondons en eau. L'intempérie de l'air altère notre santé, & nous cause des maladies. Là, nous sommes exposés à des bêtes sauvages; ici, à des hommes plus féroces qu'elles; & si nous échappons aux dangers de l'air & de la terre, nous sommes exposés à ceux du feu & de l'eau. Il ne dépend pas de nous de changer le cours des choses, mais il est en notre pouvoir d'acquérir cette fermeté qui convient à un homme sage & vertueux, laquelle nous met en état de supporter les accidens de

la vie, & de nous conformer à l'ordre de la nature, qui gouverne le monde. Soumettons-nous à cet ordre, & soyons persuadés que tout ce qui arrive doit raisonnablement arriver, & ne soyons pas assez fous que de nous plaindre de la nature. La meilleure résolution que nous puissions prendre est de souffrir ce que nous ne pouvons empêcher, & de suivre sans murmurer la route que la Providence nous indique ; car ce n'est pas assez que de suivre ; mais il faut suivre sans répugnance. Nous devons recevoir les ordres qu'on nous donne avec joie, & ne point abandonner le poste qui nous est assigné dans l'ordre des choses, dont nos souffrances mêmes sont une partie nécessaire. Adressons-nous à Dieu, qui gouverne toutes choses, comme le fait *Cleanthe*

dans ces vers admirables, dont il eſt impoſſible d'exprimer les graces & l'énergie dans une traduction:

Pere de l'Univers, dominateur des Cieux,
Mene-moi, je te ſuis, à toute heure, en tous lieux;
Rien ne peut arrêter ta volonté fatale;
Que l'on réſiſte ou non, ta puiſſance eſt égale;
Tu te fais obéïr ou de force ou de gré;
Les ames des mutins te ſuivent enchaînées;
Que ſert-il de luter contre les deſtinées?
Le ſage en eſt conduit, le rebelle entraîné.

Voilà comme nous devons parler & agir. Le vrai courage conſiſte à ſe ſoumettre à la volonté de Dieu; mais il y a de la puſillanimité & de la baſſeſſe de blâmer l'ordre de la Providence, de luter contre ſes décrets, &, au lieu de travailler à réformer nôtre conduite, de vouloir rectifier celle de nôtre Créateur & de notre Maître.

REFLEXIONS

RÉFLEXIONS

Sur le vrai usage de la Retraite & de l'Etude.

QUELQUE orgueilleux que nous soyons de la raison qui nous distingue des animaux, rien n'est plus absurde que le systême général de la vie & des connoissances humaines. La faculté de distinguer le vrai du faux, le juste de l'injuste, ce qui est conforme à notre nature de ce qui lui est contraire, soit par un acte, ou par un plus long procédé de la connoissance intérieure, n'est pas si rare que les apparences nous le persuadent. Si on la cultivoit de bonne-heure, & avec autant de soin qu'elle doit l'être, & qu'on pût l'exercer librement, nos

notions & nos opinions feroient plus conformes à la vérité ; & la vérité étant une, elles feroient aussi plus uniformes.

Mais cette maitresse équitable de la vie & des connoissances humaines, dont l'office est de présider sur toutes deux, & de nous diriger dans la conduite de l'une & dans la recherche des autres, est dégradée dans l'économie intellectuelle. Elle se trouve réduite à un état vil & abject, à concilier des principes, à défendre des opinions, & à confirmer des habitudes entierement incompatibles avec elle. Ceux qui lui font le plus d'honneur, qui la consultent, & lui obéissent le plus souvent, sont cependant coupables de limiter son autorité selon les maximes, les regles, & les systêmes, que le hazard, ou l'ignorance, ou

l'intérêt ont inventés, & que la coutume a autorisés : coutume qui résulte des passions & des préjugés des uns, & des vues intéressées des autres : ce singe de la raison, qui usurpe son siége, exerce son pouvoir & se fait obéir des hommes, au lieu qu'ils ne devroient obéir qu'à elle. Les hommes & le Gouvernement trouvent leur compte à établir des systêmes de spéculation & de pratique : & la tournure de leur éducation les dispose à vivre sur la foi d'autrui. On se donne beaucoup de peine, on emploie beaucoup de tems à nous apprendre à penser, mais non point la maniere dont nous devons penser. On nous farcit de bonne-heure la mémoire de quantité de choses : mais on néglige la raison, & même on nous empêche d'en faire usage.

On ſe méfie ſi fort de la raiſon dans toutes les conſtitutions humaines, cette méfiance eſt ſi viſible, qu'on nous accoutume dès le berceau à nous ſoumettre à quelque autorité ; qu'on inculque dans nos eſprits les principes du raiſonnement, & les matieres de fait, avant que nous ſoyons en état de faire uſage de notre raiſon ; & que, lorſque nous ſommes capables de le faire, on nous empêche de raiſonner, même ſur les choſes qui en ſont l'objet, & qu'on nous inculque d'après une autorité dont nous devrions juger par nous-mêmes.

Les hommes qui cultivent leur raiſon, raiſonnent tous de même ſur quantité de ſujets, tels que les loix de la Religion naturelle, & les regles générales de la ſociété & de la bonne police, & en portent le même juge-

ment. Les mêmes prémiſſes les ont conduits aux mêmes concluſions ; & comme ils ſuivent le même guide, ils ſuivent la même route ; du moins les différences ſont petites, aiſées à concilier, & telles que par elles-mêmes elles n'en mettent aucune entre les Nations, les Religions & les Sectes. D'où vient donc y a-t-il d'autres points ſur leſquels on a des opinions ſi oppoſées, & que l'on défend avec tant d'acharnement, que ceux qui ſont d'un côté de la haie ſont prêts à mourir pour l'affirmative, & ceux qui ſont de l'autre, pour la négative ? Toute opinion eſt aſſez forte pour ſe faire épouſer au prix de la vie, dit Montagne, que je cite ſouvent, de même que Séneque, plus pour la force de l'expreſſion, que pour la nouveauté des penſées. Faites-y at-

tention, & vous verrez que les points dont on convient, & ceux sur lesquels on dispute, ne sont point proportionnés au sens commun, ni à la raison générale des hommes. La nature & la vérité sont les mêmes partout, & la raison nous les montre partout de même. Mais les accidens & les autres causes qui donnent naissance aux opinions tant spéculatives que pratiques, varient à l'infini; & lorsque ces opinions sont une fois confirmées par la coutume & l'éducation, toutes différentes, incompatibles & contradictoires qu'elles sont, elles prétendent toutes (& ces prétentions sont fondées sur l'orgueil, la passion & l'intérêt,) avoir la raison de leur côté, quoiqu'elle n'autorise pas plus les unes que les autres, & même qu'elle n'en autorise aucune.

De-là vient que les Peuples du *Tibet* sont Tartares & Idolâtres, Turcs & Mahométans à Constantinople, & Italiens à Rome : car les hommes, à proprement parler, ne naissent nulle part. Chacun croit le systême de son pays, tout comme il en parle la langue; du moins il y en a peu qui pensent, & aucun qui agisse conformément aux lumieres de la saine raison ; à moins qu'on ne dise qu'ils le font, lorsque la raison les induit à parler conformément au systême de leur Pays, ou de leur Secte, en même tems qu'elle les porte à penser conformément à celui de la nature & de la vérité.

Voilà comment la plûpart des hommes paroissent à cet égard être réduits à un état plus bas que les animaux, malgré la prétendue supério-

rité de notre raiſon ; à cauſe que l'inſtinct, qui produit ſon effet, eſt préférable à la raiſon qui n'en produit aucun. Je ſuppoſe ici avec les Philoſophes & le Vulgaire que les animaux n'ont point de raiſon : mais n'aimeriez-vous pas mieux marcher ſur quatre jambes, avoir une longue queue, être appellé bête, & avoir l'avantage d'être déterminé par un inſtinct qui ne peut errer aux vérités dont dépend votre bien-être, que de marcher ſur deux jambes, de n'avoir point de queue, & d'être honoré du titre d'homme, & de vous en écarter continuellement. L'inſtinct agit de lui-même toutes les fois que ſon action eſt néceſſaire, & dirige l'animal conformément à la fin pour laquelle il lui a été donné. La raiſon eſt une faculté plus noble & plus étendue ;

car

car elle s'étend au nécessaire & au superflu ; à satisfaire notre curiosité, aussi bien que nos besoins. Mais il faut l'exciter, ou bien elle reste dans l'inaction ; on doit la laisser libre, ou bien elle nous égare, & même plus que si nous ne la prenions point pour guide. Dans le premier cas, nous n'avons point un guide suffisant ; & dans le second, plus nous faisons usage de notre raison, plus nous sommes déraisonnables.

Puis donc que la raison contribue infiniment moins que l'ignorance, la passion, l'intérêt & la coutume à former nos opinions & nos habitudes, & à diriger toute la conduite de notre vie, tout homme qui pense ne doit-il pas desirer d'avoir l'occasion d'être à soi, & de vivre pour soi, *secum esse, & secum vivere*, pendant

quelques années, dans un état de liberté, & sous les loix de la raison, plutôt que de passer toute sa vie dans un état de sujétion sous celles de l'autorité & de la coutume? Ne convient-il point de nous considérer nous-mêmes, ceux qui nous environnent, & toutes les choses de ce monde, avant que de les quitter, à travers le milieu pur de la saine raison? N'est-il pas à propos que nous approuvions ou condamnions sur notre propre autorité, ce que nous avons appris en naissant sur l'autorité des autres, qui n'étoient pas plus en état alors de juger pour nous, que nous ne l'étions de juger par nous-mêmes?

Je sçais que des gens qui étoient plus engagés dans la compagnie des hommes, & dans les affaires du monde, que je ne me propose de l'ê-

tre à l'avenir, l'ont fait ; mais on y réussit beaucoup mieux dans la retraite. Tant que nous restons dans le monde, nous sommes de niveau avec les autres hommes, & nous n'avons ni le loisir ni les moyens de nous élever plus haut: au lieu que nous pouvons le faire dans la retraite, en rompant les liens qui nous attachent. Dire qu'on veut se détacher de la matiere & du corps dans lequel notre ame est enfermée, & se résoudre, pour ainsi dire, en une pure intelligence, c'est parler un jargon métaphysique auquel personne n'entend rien ; mais tout homme est en état de se délivrer de ses préjugés, de renoncer à ses habitudes, à ses plaisirs & au monde même, quoique peu de gens le fassent. Ceux qui peuvent le faire, peuvent élever leur ame dans

la retraite jusqu'au Ciel, & considérer de-là le monde, comme le fit Scipion dans son songe, du séjour des Bienheureux, lorsque toute la terre lui parut si petite, qu'il eut de la peine à reconnoître l'Empire Romain. Un pareil spectacle augmente nos connoissances, en nous découvrant notre ignorance ; il nous met à même de distinguer tous les dégrés de probabilité, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, & de marquer la distance qu'il y a entr'elle & la vérité. Il dissipe les fumées de la présomption philosophique, & nous apprend à fonder la paix de notre ame dans la seule chose qui peut nous la procurer, sçavoir, la résignation ; en un mot, il nous rend la vie plus agréable, & la mort moins effrayante. C'est-là un plaisir que le monde ne sçauroit

nous procurer ; il faut le quitter pour le sentir, & on le sent encore mieux, lorsqu'on l'a fréquenté. Les plaisirs qu'un homme de mon âge peut goûter, sont peu de chose, & la plus légere réflexion suffit pour l'en désabuser à proportion, du moins, que le pouvoir qu'il a d'en user diminue.

Vouloir acquérir l'habitude de la méditation & de l'étude dans un âge avancé, c'est vouloir apprendre à marcher, lorsqu'on a perdu l'usage des jambes. En général, c'est dans la jeunesse qu'on doit jetter les fondemens du bonheur dont on veut jouir dans la vieillesse. Celui qui n'a pas cultivé sa raison étant jeune, se trouvera hors d'état de la perfectionner lorsqu'il sera devenu vieux. *Manent*

ingenia senibus, modò permaneant studium & industria.

Non-seulement il faut être né avec l'amour de l'étude & le desir de savoir, mais il faut encore s'y appliquer avec ardeur, si l'on veut découvrir la vérité.

L'homme d'affaires méprise celui qui ne s'occupe que des plaisirs, & l'accuse de mal employer son tems ; celui-ci se moque à son tour de l'autre, & lui fait le même reproche ; & cependant tous deux sont assez orgueilleux pour blâmer l'Etre suprême de leur avoir donné si peu de tems à vivre. Le Philosophe, qui emploie souvent le sien aussi mal que les autres, fait la même plainte, & autorise cette impiété. Théophraste étant tombé malade à l'âge de quatre-vingt ans, se plaignit en mourant de la nature, de

ce qu'elle avoit accordé aux cerfs & aux corneilles une vie ſi longue & qui leur eſt inutile, lorſqu'elle n'avoit donné aux hommes qu'une vie très-courte ; il regretta de ſortir de la vie dans un tems où il ne faiſoit que commencer à être ſage. Son maître Ariſtote accuſa la nature d'avoir plus mal traité à cet égard l'homme que les autres animaux ; de quoi Séneque le blâme beaucoup.

La vie que notre amour-propre nous fait trouver ſi courte, ſi nous la comparons avec l'éternité, & même avec la durée de quelques autres êtres, nous paroîtra ſuffire aux fins de notre création, & proportionnée au cours ſucceſſif des générations.

Le terme de notre vie eſt long, mais nous l'abrégeons, & nos plaintes à ce ſujet, ſont plutôt l'effet de

notre prodigalité, que de notre pauvreté. Nous dissipons promptement ce que nous avons amassé avec peine. Quelques-uns de nous dissipent leur bien en bagatelles, d'autres en superfluités, & nous nous plaignons tous de manquer du nécessaire. La plûpart ne se corrigent jamais, & font banqueroute en mourant à Dieu & aux hommes. D'autres se corrigent fort tard, & lorsqu'ils viennent à compter avec eux-mêmes, & qu'ils trouvent leur fonds diminué, ils s'imaginent n'avoir pas assez vécu, parce qu'ils n'ont pas toute leur somme. Mais ils se trompent : ils étoient plus riches qu'ils ne croyoient, & leur pauvreté est imaginaire. S'ils sçavent ménager ce qui leur reste, ils trouveront qu'ils ont assez de bien pour se procurer le nécessaire & même le su-

perflu : mais il faut pour cet effet qu'ils renversent l'ordre de leur dépense, & qu'ils travaillent à se procurer le nécessaire, avant que de songer au superflu,

Laissons les gens de plaisir & d'affaires, qui ont souvent assez de candeur pour avouer qu'ils prodiguent leur tems, & qui se plaignent de l'Etre suprême de ce qu'il n'a pas proportionné ses bontés à leur extravagance. Examinons les Sçavans & les Philosophes, qui, au lieu d'avouer qu'ils perdent leur tems, reprochent aux autres de le faire. Considérons ce mortel respectable, qui s'abstient des plaisirs & du commerce des hommes, pour vaquer à la recherche de la vérité, & augmenter ses connoissances. Lorsqu'un tel homme se plaint de la briéveté de la vie en général, ou de la petite portion qui lui a été

assignée, ne peut-on pas lui faire les questions suivantes ?

J'avoue que votre plainte s'accorde avec votre conduite ; mais peut être ne vous plaindriez-vous point, si vous en teniez une toute opposée. Quoique l'étude nous rende sçavans, il ne s'ensuit pas que tout Sçavant soit Philosophe, ni que tout Philosophe soit sage. Il vous a fallu vingt ans pour lire tous les livres qui composent la moitié de votre bibliothéque ; vous possédez le Grec, le Latin, les langues Orientales, l'Histoire, la Chronologie, mais vous n'êtes pas content : vous avouez que ces connoissances n'aboutissent à rien, & que vous manquez de tems pour en acquérir d'autres. Vous l'avez eu ce tems, & vous passez encore vingt ans à consulter les Philosophes, les Rab-

bins, les Commentateurs, les Scholastiques, & cette Légion de Docteurs modernes. Vous possedez à fond tout ce qu'on a écrit touchant la nature de Dieu, & l'ame de l'homme, sur la matiere & la forme, le corps & l'esprit, l'espace, les essences éternelles, les substances incorporelles, & autres spéculations profondes. Vous êtes au fait des disputes qui se sont élevées touchant la nature & la grace, la prédestination & le libre arbitre, & les autres questions abstraites qui ont fait tant de bruit dans les Ecoles, & causé tant de maux au monde. Vous continuez les mêmes études, autant que vos infirmités peuvent vous le permettre; mais vous commencez à prévoir que vous n'aurez pas assez de tems, & vous vous plaignez amérement de la briéveté de la vie: permet-

tez-moi de vous demander de combien de milliers d'années vous voudriez que Dieu prolonge votre vie, pour vous réconcilier avec sa sagesse & sa bonté ? Il est clair que quand même votre vie seroit aussi longue que celle des Patriarches, elle ne suffiroit pas pour les fins que vous vous proposez, vû que les recherches & les disputes dans lesquelles vous vous êtes engagé, ont déja été pendant long-tems les objets de vos recherches sçavantes, & que vous êtes aussi irrésolu & aussi indécis, que vous l'étiez par le passé. Mais permettez-moi de vous faire une question, & répondez-moi avec franchise. Avez-vous bien examiné pendant les quarante ans que vous avez employés à l'étude, les premiers principes, & les faits fondamentaux, dont toutes ces

questions dépendent, avec la même indifférence de jugement, & la même exactitude avec laquelle vous avez examiné les différentes conséquences qu'on en a tirées, & les opinions hétérodoxes qui se sont élevées à leur sujet ? Ne les avez-vous pas admises comme vraies dans le cours de vos études ? oui, si vous avez éxaminé les preuves dont on se sert pour les appuyer, n'avez-vous pas agi à cet égard comme un Mathématicien, qui revoit une démonstration pour se la rappeller, plutôt que pour lever ses doutes ? Si vous les avez examinées de la sorte, je suis surpris que vous vous soyez adonné à ces sortes d'études, au point de tomber malade ; & si vous ne l'avez pas fait, il s'ensuit que, malgré toutes vos connois-

ſances, vous êtes dans une ignorance profonde.

On peut faire la même queſtion à quantité de Sçavans, auſſi-bien aux Philoſophes qu'aux Caſuiſtes; ne fût-ce que pour montrer la ridiculité des plaintes que l'on fait tous les jours contre le défaut de tems & la briéveté de la vie.

Tous les hommes ont acquis par routine les opinions qu'ils ont ſur les ſujets les plus importans, & on les a accoutumés à les défendre avec opiniâtreté. On peut leur inculquer des opinions vraies, mais ſoit qu'elles ſoient vraies ou fauſſes, on leur inſpire également par-tout le même zéle, & le même attachement pour ce qu'ils ont appris.

Un homme qui ſe retire du commerce des hommes, & ſe voue à la

retraite, dans le dessein d'examiner les opinions qu'il a adoptées & de les fixer, doit commencer par celles qui lui importent le plus, & ne pas souffrir que les illusions du monde le suivent dans sa solitude. Il doit consulter sa raison dans le silence, & après l'avoir ainsi consultée, il doit être satisfait, soit que la décision soit favorable ou non à ses préjugés.

Chaque connoissance qu'on acquiert est pour nous un sujet de joie; & celle que nous éprouvons dans la possession de l'une, augmente par l'espoir où nous sommes d'en acquérir de nouvelles; de maniere qu'avant que d'avoir épuisé le fonds de nos plaisirs, la mort vient y mettre fin, de même qu'à nos peines. *In his studiis laboribusque viventi, non intelligitur quandò obrepit senectus;*

ita sensim sine sensu ætas senescit; nec subito frangitur, sed diuturnitate extinguitur.

C'est la maniere la plus agréable dont un homme de bon sens puisse passer sa vie ; & heureux est celui dont la situation & les circonstances lui permettent de le faire ! Quoiqu'il n'ait pas fait de grands progrès dans l'étude, & qu'il s'y adonne tard, sa tâche ne sera cependant pas difficile à remplir, à moins qu'il ne se soit trop éloigné de sa route, & qu'il ne s'arrête trop long-tems entre les dissipations du monde, & le loisir d'une vie retirée.

Vivendi rectè qui prorogat horam,
Rusticus expectat dùm defluat amnis.

PENSÉES DIVERSES.

NE croyez pas que la valeur de l'homme consiste seulement dans le courage & dans la force : si vous sçavez surmonter votre colere, & pardonner, vous êtes d'un prix inestimable.

Il est plus aisé de déraciner & d'enlever une montagne avec la pointe d'une aiguille, que d'arracher l'orgueil, & la vaine estime de soi-même du cœur de l'homme.

Le Ciel & la terre sont les magazins & les trésors de la Providence ; mais le malheur est que les hommes,

faute de confiance, n'y ont pas recours, & ne comprennent pas ce grand mystère.

❦

C'est une chose digne d'étonnement, que les gens du monde font la cour aux créatures, & abandonnent le Créateur. Ils oublient de demander à celui qui est riche, & ils cherchent à être secourus de ceux qui sont eux-mêmes dans la nécessité de demander.

❦

Le naturel & les mœurs des hommes ressemblent aux mines d'or & d'argent. Il y a des bons parmi les Idolâtres, & il y a des méchans parmi les Fidéles. Quand vous aurez entendu dire qu'une montagne s'est transportée d'un lieu à un autre,

vous pouvez le croire : mais quand on vous dira qu'un homme a changé de naturel & d'inclination, n'en croyez rien ; car il y retournera toujours.



Les mœurs suivent les tempéramens, & celui-ci ne change point, quoique vous changiez de pays. On peut comparer le naturel de l'homme à sa figure ; car l'un & l'autre demeurent toujours les mêmes.



La vie présente & la vie future sont opposées entr'elles, comme le levant & le couchant : plus l'on s'approche de l'un, plus on s'éloigne de l'autre.



Celui-là est heureux qui a acquis

ce qui est nécessaire pour l'autre vie ; & cependant on ne qualifie de puissant que celui qui possede les biens de celle-ci.

❀

" Ce monde-ci est le champ où l'on sème pour l'autre : ce que vous semez aujourd'hui, vous le moissonnerez demain. Travaillez donc à semer de si bon grain aujourd'hui, que vous n'ayez pas demain le chagrin de n'en pouvoir moissonner que de mauvais.

Si vous avez patience, vous verrez réduits en poussiere, & foulés aux pieds ceux qui ont foulé & opprimé les autres ; & à la fin des tems vous verrez s'épanouir comme des roses, ceux qui n'étoient regardés

dans ce monde-ci que comme des épines.

❦

Celui qui a rendu justice pendant la nuit, s'est bâti une maison pour le lendemain.

❦

La vie de ce monde n'est qu'un sommeil, dont celle de l'autre est le réveil; & les hommes pendant ce sommeil ne font que des songes confus & embarrassés.

❦

L'entendement sévre les cœurs de ses desirs; la concupiscence, de ses mauvaises inclinations; & l'ame, de ses doutes.

❦

Il n'y a point de meilleur Gouvernement que l'entendement, ni de

tures. Ne fatiguez dont point ni votre imagination, ni votre entendement pour le comprendre : car autrement vous travaillerez ſans profit.



Il eſt impoſſible de donner un caractere à Dieu, parce qu'il n'y a rien parmi les êtres créés, d'où l'on puiſſe tirer quelque explication ou comparaiſon qui lui convienne.



Les hommes ne meſurent pas Dieu avec la meſure dont il doit être meſuré. On ne peut point expliquer ni déclarer ce qu'il eſt, d'une maniere juſte, & qui le faſſe connoître tel qu'il eſt.

Celui qui ſe connoît ſoi-même, connoît auſſi Dieu.

Ton ame eſt une preuve convaincante, & un argument invincible de l'exiſtence de Dieu. Car lorſque par réflexion tu la connois, tu connois en même tems qu'elle eſt l'ouvrage, & qu'il y a un ouvrier.



L'exiſtence dans Dieu étant la même choſe que ſon eſſence, ſçache que ton être, qui tire ſon exiſtence de lui, eſt la preuve de ſon exiſtence.



A quoi ſervent tous ces efforts de l'eſprit humain pour comprendre cet être qui ne ſouffre ni combinaiſon,

ni distinction ? C'est un arbre qui n'a ni tronc, ni branches, ni racines où l'esprit puisse s'attacher. C'est une énigme dans laquelle on ne peut trouver ni sens naturel, ni sens métaphorique, ni dont l'explication nous puisse pleinement satisfaire. Qui est celui qui apperçoit dans lui quelque espcèe ou mystique, ou symbolique, ou démonstrative ? Il est infiniment au-dessus de la capacité de notre entendement & de notre imagination, & nous nous perdons toujours lorsque nous voulons comprendre, ou au moins soupçonner ce qu'il est. C'est donc en vain que nous cherchons des paroles pour en discourir dignement: & il nous doit suffire de l'adorer avec un respectueux silence.

Quand nous entreprenons, *Seigneur*, de parler de vous, tous nos discours ne concluent rien. Tous les efforts que notre esprit peut faire pour vous comprendre, n'aboutissent à rien. Nous n'arriverons jamais à la véritable connoissance de ce que vous êtes.

Un Arabe du désert ayant été interrogé comment il savoit qu'il y avoit un Dieu : de la même façon, répon-, dit-il, que je connois par les traces qui sont marquées sur le sable, qu'il y a passé un homme ou une bête ; & il poursuivit en disant : est-ce que le Ciel avec la splendeur de ses astres, la Terre par la vaste étendue de ses campagnes, & la Mer poussant une

infinité de flots, ne nous font pas assez connoître la grandeur & la puissance de leur Auteur ?



Un autre, étant interrogé sur le même sujet, répondit en beaucoup moins de paroles : l'Aurore a-t-elle besoin de flambeau pour être vue ?



Il n'y a point d'autre recours ni d'autre réfuge contre Dieu, que Dieu même.

L'homme qui s'afflige du mal qui peut lui arriver, ne fait qu'ajoûter une nouvelle peine à celle qu'il a : car soit que la chose que l'on appréhende arrive, ou n'arrive pas, le chagrin

que l'on en prend n'apporte aucun avantage.

Lors qu'un Prince passe la nuit entiere à jouer, il se condamne lui-même & son Etat à un malheur inévitable. Le Soleil baisse aussi-tôt qu'il est entré dans le signe de la Balance, parce qu'il sort de celui de la Vierge, & qu'il a séjourné dans la maison des jeux & de la danse.

Le succès des affaires ne dépend pas de l'homme; c'est la Providence & le décret du Ciel qui décide toutes choses.

Dieu resserre les hommes, quand il les renferme dans la connoissance d'eux-mêmes; & il les élargit, lors-

que du fond de cette connoissance il les éleve jusqu'à celle de sa Divinité.

❧

Tu es, ô homme, le miroir des deux mondes : il faut que tu t'y considéres attentivement ; afin qu'au travers de ce qui paroît, tu découvres ce qui est caché.

❧

La vie de ce monde n'est qu'un voyage qui se fait de gîte en gîte. Tout ce qui s'y passe est plus léger que la voix qui sort de la bouche, & qui frappe l'oreille.

❧

Quand l'amour & la haîne combattent ensemble dans un cœur, malheur au verre qui choque la pierre,

c'est-à-dire, que la haîne l'emporte toujours sur l'amour.

Les hommes ne connoissent pas la qualité de ce qu'ils cherchent ; c'est pourquoi ils n'y arrivent pas.

Ce que l'homme a de surabondant dans ses biens, en est une diminution, & le gain qui n'est pas légitime consume le bien acquis justement.

Celui qui se corrige de ses fautes ; fait crever de dépit ses envieux. Mais quand on suit les mouvemens de sa colere, l'on perd entierement sa vertu.

Les présens sont les cordes & les

machines qui donnent le mouvement à toutes les affaires.

Un homme qui s'habille plus richement que ne porte sa condition, est semblable à celui qui met du vermillon sur ses joues pendant qu'il a un chancre qui le dévore.

Ne vous faites jamais un ennemi sous couleur que vous avez beaucoup d'amis : car entre mille que vous compterez de ceux-ci, à peine s'en trouvera-t-il un seul véritable.



Ne vous étonnez pas si on fait souvent plus de cas d'un chien que d'un homme, qui est un animal ordinairement beaucoup plus avide. Le chien,

de tous les biens de ce monde, ne prétend qu'un seul os ; & tout ce qui est dans le monde n'est pas capable de remplir les yeux d'un seul homme, c'est-à-dire, de les contenter. Donnez des coups à un chien, il ne vous quittera pas pour cela : cessez de faire du bien à un homme, il vous abandonnera aussi-tôt.



Les Juges autrefois, dit un Poete, étoient des épée nues qui se faisoient craindre des méchans ; mais ils sont devenus aujourd'hui des fourreaux vuides ; car ils ne cherchent qu'à se remplir de l'argent des parties.



Un Roi de Perse fit graver au-

tour de ſa Couronne l'inſcription ſuivante.

Que nous ſert une longue vie dans la poſſeſſion des grandeurs de la terre, ſi les autres hommes, mortels comme nous, doivent un jour fouler aux pieds notre orgueil ? Cette couronne, qui eſt venue de main en main juſqu'à moi, doit paſſer bien-tôt, & ſucceſſivement ſur la tête de pluſieurs autres.

Toute affliction qui vient de la part de Dieu, ne doit pas porter ce nom. Heureuſe eſt l'affliction, & heureux celui qui la ſouffre, quand elle vient d'en-haut !

Le terme de Dieu embrasse les cieux & la terre, & il n'a aucune peine à les conserver : car il est très-haut & très-grand.

Celui qui creuse dans le chemin d'un autre un puits pour l'y faire tomber, s'ouvre très-souvent à soi-même, par son imprudence, un chemin sous terre pour s'ensevelir.

Ne prenez point l'habitude de railler ni de bouffonner ; car c'est un défaut que l'on ne peut pas supporter : au contraire les gens sérieux acquierent toûjours de la réputation auprès des hommes de mérite. Ne vous flattez point non plus de ce que le Prince vous sourit, quand vous avez dit un bon mot : car la foudre ne tombe jamai

mais de la nue que dans le tems qu'elle semble rire.

❁

Quatre choses ne doivent point nous flatter ; la familiarité des Princes, les caresses des femmes, le ris de nos ennemis, ni la chaleur de l'hyver ; car ces quatre choses ne sont pas de durée.

❁

L'arrivée du printems, & le retour de l'hyver, plient tour à tour les feuilles du livre de notre vie.

❁

La Religion est semblable à un bon arbre, comme le palmier, duquel la racine est bien affermie en terre, & les branches élevées vers le Ciel, & qui donne du fruit en tout tems par

l'ordre de Dieu : au contraire, l'impiété est une méchante plante, comme la coloquinte, qui est hors de terre ; car elle en a été arrachée aisément, à cause qu'elle n'a point de fortes racines qui s'y attachent.

❀

L'arbre de la Foi & de la Religion donne toujours de la fraîcheur par son ombre, & porte continuellement des fruits si délicieux, que l'on n'en trouve point de semblables ailleurs : mais l'arbre de l'impiété a ses branches sans feuilles & sans fruits, & ne donne aucune ombre sous laquelle on puisse se reposer, de sorte qu'il n'est bon à aucun autre usage qu'à brûler.

❀

Ne vous mettez pas en peine si l'E-

tat périt, pourvu que la Religion demeure : car il n'arrive jamais que l'Etat subsiste, lorsque la Religion se perd.

❀

Un Philosophe étant interrogé, quelle est la plus petite chose que Dieu ait créée, répondit : c'est le monde même, lequel auprès de Dieu ne pese pas plus que l'aile d'un moucheron ; & il ajoûta : celui qui le recherche, & qui en fait cas, est encore plus léger que lui.

❀

Si vous voulez connoître ce que c'est que le monde, considérez seulement entre les mains de qui il est.

❀

C'est une grande folie que de don-

ner le capital & le fonds de sa Religion pour les biens de ce monde ; puisque tout ce que le monde peut vous donner en échange n'est que douleur & affliction, & que la piété est la seule paix de l'ame. Vous recevez des biens périssables, & vous en abandonnez d'éternels. La prudence ne vous fait-elle pas voir clairement que ce marché n'est pas légitime ?

❀

Il y a des gens qui servent Dieu par intérêt; c'est le service des marchands: les autres le servent par crainte ; c'est celui des esclaves : & enfin il y en a qui le servent par amour & par connoissance ; & c'est le service des hommes libres & bien nés.

❀

Les Gens de Lettres ſe ſont rendus tellement mépriſables par leur avarice, que les Grands ne croient pas qu'ils les viennent jamais ſaluer que par intérêt. Ils ne s'aſſemblent jamais que pour ſe faire valoir, ou pour décrier les autres. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner s'ils demeurent ſouvent dans la miſere, puiſqu'ils abandonnent les voies de Dieu, & l'exercice de la vertu.

❀

Le corps de l'homme n'eſt qu'un fourreau, dans lequel l'ame eſt miſe, comme une épée. C'eſt de cette épée qu'il faut faire cas, & non pas du fourreau.

❀

L'ignorance eſt une méchante monture, qui fait ſans ceſſe broncher ce-

lui qui eſt deſſus, & qui rend ridicule & mépriſable celui qui la conduit.

❀

Tout le mal des hommes vient de leur ignorance volontaire, qui les empêche de faire attention à ce qu'ils connoiſſent, ni de réflexion ſur ce qu'ils pratiquent.

❀

Ce monde eſt une grande foire; dans laquelle tout ſe paſſe ordinairement comme dans une fête de village, où il n'y a pour tout inſtrument de muſique qu'une cornemuſe.

❀

Si un ignorant reconnoit en ſoi-même une ſeule vertu, il croit en

avoir cent ; & s'il a mille imperfections, il n'en apperçoit aucune.



L'homme ne peut jamais ſuſpendre l'exécution du décret divin, qui ordonne & diſpoſe de toutes choſes. Quand une fois le battement du pouls eſt dérangé, tous les raiſonnemens de Platon & de tous les Philoſophes enſemble ne ſont pas capables de le redreſſer ; & lorſque le tempérament eſt altéré & corrompu, tous les remèdes d'Avicenne deviennent inutiles.

La morale apprend à vivre, comme la logique apprend à parler; l'une s'occupe à regler les penſées de l'ame, & l'autre à en regler les deſirs.

Ce n'est que par un esprit faux, & par de fausses lumieres, qu'on s'écarte des voies ordinaires dans la Philosophie, pour en chercher d'extraordinaires; & c'est toujours un fort méchant goût dans les Sciences, de ne pas aimer ce qui est communément reçu de tout le monde: on est sujet à s'égarer, dès qu'on suit des routes écartées.

❀

On ne cherche aujourd'hui à se signaler que par des sentimens extraordinaires, & l'on ne s'ecarte du sens commun que parce qu'il est devenu trop vulgaire.

❀

La Philosophie, prise de travers, a gâté biens des gens, & cette étude

de

de la sagesse mal entendue, a bien fait des fous.

❀

C'est avoir bien profité dans la Philosophie, que d'avoir appris combien ce qu'on sçait le mieux est mêlé d'obscurité & d'incertitude, & de vouloir bien ignorer ce qu'on ne peut sçavoir.

❀

Il y a une ignorance sage & sensée, qui sçait dans la conduite de la vie douter des choses dont on ne peut avoir de certitude, & qui ne se soucie pas de sçavoir celles dont on ne peut avoir de connoissance, sans vouloir pénétrer ce qui est impénétrable.

❀

C'est une force d'esprit, dont peu

de gens sont capables, que de conserver la liberté de son jugement toute entiere, sans se laisser prévenir à la fausse raison , où à l'autorité prétendue. L'orgueilleux n'approuve rien, crainte de se soumettre en approuvant quelque chose;le volage approuve tout , pour s'épargner la peine d'examiner ce qu'on lui propose.



Quand on examine bien les motifs qui déterminent la plûpart des Philosophes à prendre parti dans les opinions qu'on débite dans le public, on ne trouve dans leur conduite rien moins que de la Philosophie.



La vérité est si persécutée par tous

les déguifemens du fiécle, qu'on n'a pas affez d'ingénuité pour parler franchement, ni affez de force pour être fincere.

❀

La plus belle de toutes les Philofophies eft de fçavoir vivre; c'eft-à-dire de s'accommoder aux tems, aux perfonnes, aux affaires, quand la raifon le demande.

❀

C'eft le fublime dans le cœur, qui fait les conquérans; le fublime dans l'ame, qui fait les magnanimes; le fublime dans la prudence, qui fait les grands Politiques; le fublime dans l'efprit, qui fait ces Génies extraordinaires qui font nés pour inftruire le genre-humain; le fublime dans la

fidélité, qui fait ces miracles d'amis si rares dans la société ; le sublime dans la probité, qui fait ces cœurs désintéressés, qui sont à l'épreuve des tentations les plus délicates.

❀

Ce n'est point dans les belles maximes que l'on trouve de la force & de la patience contre la mauvaise fortune ; & quand on n'est vertueux qu'à force de Philosophie, on ne l'est point du tout.

❀

L'esprit de l'homme est si foible dans tous les raisonnemens qu'il fait de son chef sur le souverain bien, qu'il ne peut s'en former qu'une idée imparfaite : il s'égare après l'ombre

de la vérité qu'il pourſuit, au lieu de la vérité même.



L'homme peut ſe faire des principes de logique & de morale; parce que le raiſonnement & les mœurs, dont s'occupent ces deux ſciences, ſont l'ouvrage de l'homme : mais je neſçais comment il oſe ſe faire des principes de phyſique, dont la nature eſt l'objet, qui eſt l'ouvrage de Dieu.



La nature a ſes myſtères, elle va à ſon but par des voies que nous ne connoiſſons point;& depuis qu'on s'applique à la connoiſſance de ſes ſecrets, on a ſi peu découvert de choſes, dont on ſoit bien ſûr, qu'il ſemble que rien

ne doive tant humilier l'orgueil de l'homme, que l'étude de la Phyſique.

❁

Il n'y a rien de vrai qui ne puiſſe paroître faux; il n'y a rien de faux qui ne puiſſe paroître vrai : c'eſt ſur cette incertitude qu'eſt fondée la timidité que le ſçavant fait paroître dans ſes jugemens.

❁

L'homme n'eſt libre que par le droit qu'il a de juger des choſes ſelon ſes lumieres; & il n'a rien de lui que l'uſage qu'il fait de ſon opinion.

❁

Le ſervice de notre patrie n'eſt point un devoir chimérique, mais un devoir

réel. Celui qui admet les preuves des autres devoirs moraux, fondées ſur la conſtitution de la nature humaine, ou ſur la convenance ou diſconvenance morale des choſes, doit pareillement les admettre en faveur de ce devoir, s'il ne veut tomber dans l'inconſéquence la plus abſurde.



A quel plus haut degré de gloire un homme peut-il aſpirer durant ſa vie, que d'être le protecteur des gens de bien, le fléau des méchans, & le défenſeur de la liberté publique ?



Je ne dirai point avec Séneque que le ſpectacle le plus agréable aux Dieux eſt de voir un homme vertueu

lutter contre la mauvaise fortune ; mais bien que Caton, chassé du Forum & traînéen prison, éprouvoit plus de satisfaction ; & étoit infiniment plus grand que ceux qui l'insultoient, & qui triomphoient de la ruine de leur patrie.

❀

Il y a des esprits auxquels il faut de l'exercice & de la nourriture pour les occuper : tout leur est bon, jusques à des idées fausses, des imaginations creuses, des desseins chimériques : plutôt que de n'avoir rien à penser, ils s'amusent des visions des autres, n'ayant pas de quoi s'amuser eux-mêmes de leur chef Il y a des esprits naturellement libres dans leurs sentimens, & il y en a d'autres naturellement esclaves. Les uns maîtrisent les

autres par un aſcendant de naiſſance, & les autres ſe laiſſent maîtriſer. Ceux-ci ſont tellement dépendans par la qualité de leur génie, qu'ils ne ſont propres qu'à prendre les impreſſions qu'on leur donne, & à ſuivre les mouvemens qu'on leur inſpire. C'eſt de cette foibleſſe & de ce défaut, que les différentes ſectes des Philoſophes ſe ſont formées.

Les eſprits trop vifs & trop ſubtils ne ſont pas toujours les plus propres à la Philoſophie. Il vaudroit mieux s'épaiſſir l'imagination par quelque choſe de groſſier, que de la laiſſer évaporer en des ſpéculations trop fines. Le bon-ſens tout ſimple de Socrate triompha de tout l'art & de toute la fineſſe des Sophiſtes.

Dès qu'on a plus d'imagination que les autres, on se met dans la fantaisie de dire ce que les autres n'ont point dit.

Quand on n'a pas la force d'inventer des opinions nouvelles, on trouve moyen de donner une nouvelle forme aux opinions anciennes ; & pour se faire auteur à quelque prix que ce soit, on commence par changer de langage, pour changer de sentiment.



L'erreur a plus de sectateurs que la vérité. On se fait quelquefois une vanité secrette d'autoriser de son suffrage, ce qui ne l'est pas de la raison ; & l'on suit aveuglément des principes qu'on n'entend pas, dont on

ne ſe pique, que parce qu'ils ſont difficiles à entendre.

❁

C'eſt une grande ſcience de juger des choſes ſelon les différens degrés de certitude qu'elles peuvent avoir; de démêler la vérité des apparences; de prendre pour opinion ce qui n'eſt qu'opinion, & de ſçavoir bien diſtinguer ces jugemens, pour juger ſainement de tout.

❁

C'eſt une ingénuité qui n'eſt que du magnanime, & il y a de la grandeur d'ame à conſerver ſa liberté toute entiere, en ſoutenant ſa véri-

té, & en renonçant au mensonge, selon les différentes vues qu'on a de l'un ou de l'autre.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS dans ce Volume.

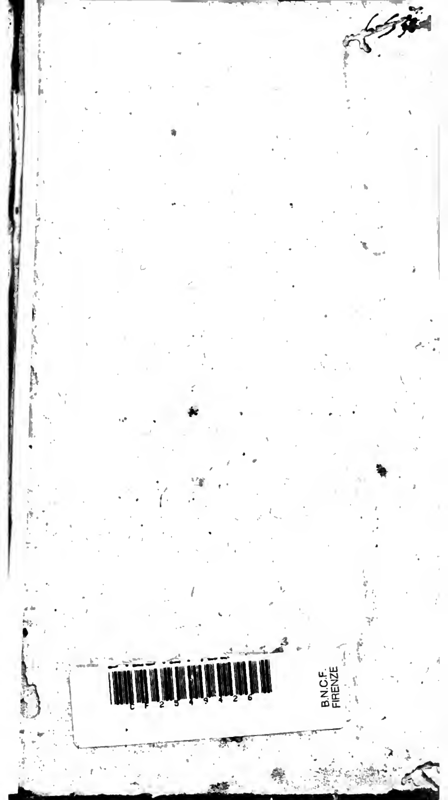
Fin de la Table.

ERRATA.

Page	ligne	lisez
Page 4,	ligne 15,	*lisez* procuré.
9	18	derniers.
16	14	leurs.
20	6	*mecum.*
22	12	ç'a.
26	6	d'évidence.
28	16	laquelle.
30	9	raison.
36	14	leur.
45	19	passé.
50	15	crût.
53	9	nuisibles.
ibid.	17, 18	d'en haut, d'en bas.
63	3	exhorbitans
ibid.	4, *mettez un point après* puissance.	
64	16	dépendoit.
70	6	Sylphes.
74	13	précédé.
79	13	reconnoissant.
ibid.	14	monde.
81	14	*medicina.*
88	ligne derniere,	*littus.*
92	14	solaire.
94	14	unité.
110	7	dirigeoient.
122	6	*Cotta.*
132	8	dû
156	10	une.
160	5	acquise.
163	18	transmise.
165	11	si.
211	12	créé.
212	7	tant.

Page	273,	ligne 4, *lisez*	Heimvei.
	320	18	bonheur.
	344	1	notre.
	352	ligne derniere,	*rusticus.*
	361	ligne derniere,	&.
	322	1	devenu.
	367	9	espèce.


426 A


B.N.C.F.
FIRENZE

